This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet 83

LE DOYEN
DE KILLERINE,

TOME PREMIER.

LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE.

Cette édition, d'après le procédé D'HERHAN,

SE TROUVE,

A PARIS, chez H. NICOLLE, rue des Petits-Augustins, n° 15;

Et chez A. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 42.

LE DOYEN
DE KILLERINE,

HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 2 MAR 1988
OF OXFORD
LIBRARY

MODERN LANGUAGES
FACULTY LIBRARY
OXFORD.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION PUBLIÉE PAR L'AUTEUR.

MALGRÉ les déclamations qu'on entend tous les jours contre le goût du siècle, je ne vois pas que les bons écrivains manquent de succès. N'a-t-on pas rendu justice, ces dernières années, aux bons ouvrages dans tous les genres? Le Traité des Aurores Boréales, les Mémoires sur les Insectes, le Spectacle de la Nature, l'Histoire des anciennes Monarchies, la Vie de Julien, celle du vicomte de Turenne, ont-ils à se plaindre de l'accueil que le public leur a fait? Et si l'on parle de poésies et de spectacles, le Philosophe marié, le Glorieux, la Pupille, le Préjugé à la mode, Gustave, Didon, Abensaïd, n'ont-ils pas été glorieusement distingués?

Oui, dira quelqu'un; mais on nommeroit aussi aisément quantité de mauvaises productions qui se sont fait applaudir; et le

bon goût consiste également à discerner les bons et les mauvais ouvrages.

Je conviens des applaudissements injustes qu'on donne quelquefois à de fort mauvais livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent ? S'il est vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel et des qualités estimables qui n'y sont pas, il faut passer condamnation sur une erreur si honteuse, et déplorer en effet la perte du bon goût. Mais si les uns ne plaisent que par le misérable agrément de la médisance et de la satire, d'autres par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux mœurs ou à la religion, il est clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur, et plaindre seulement la légèreté et la malignité des hommes, qui est à peu près la même dans tous les siècles.

Heureux sans doute l'écrivain qui plaît ! Mais c'est lorsqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choisit pour plaire. Autrement j'ose le comparer aux ministres des honteux plaisirs : ceux qui les emploient et qui

aiment leurs services ne les regardent pas moins comme des infâmes.

Si l'ouvrage que j'abandonne à la presse n'a pas de quoi satisfaire le bon goût que je reconnois dans notre siècle, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux applaudissements, que de les chercher par des voies que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choisir, pour sujet de mon travail, tout ce qui demande du temps et de la tranquillité, je me réduis à ce qui se présente à ma plume de plus simple, de plus *honnête et de plus agréable*. Ces trois caractères s'accommodent fort bien à ma situation; le premier, parcequ'il abrège mes peines; le second, parcequ'il convient à ma profession et à mes principes; et le dernier, parceque, facilitant le débit de l'ouvrage, il répond à la principale vue qui me le fait entreprendre.

Ils se trouvent tous trois si parfaitement réunis dans cette histoire, que je ne puis trop m'applaudir du hasard qui m'en a fait

tomber les matériaux entre les mains. Le compte que j'en pourrois rendre à mes lecteurs n'auroit rien de fort intéressant pour eux. Il suffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques ouvrages de la même espèce, a fait croire aux héritiers des illustres frères dont on va lire les aventures que je pouvois retoucher avantageusement leur manuscrit. Ils ont exigé que la plupart des noms propres demeurent inconnus, et c'est presque l'unique loi qu'ils m'aient imposée. J'ai usé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laissée de retrancher certains détails domestiques, que la différence de nos usages auroit fait trouver ennuyeux, et peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la morale. Ce n'est pas dans une première partie qu'on peut prendre une juste idée du dessein de l'auteur; mais ayant cru le saisir en lisant l'ouvrage entier, j'ai conçu que le doyen de Killerine s'étoit proposé de réunir dans l'Histoire de sa

famille toutes les règles de religion qui peuvent s'accorder avec les usages et les maximes du monde, pour faire connoître jusqu'à quel point un chrétien peut se livrer au monde, et à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entreprise de cette nature deviendroit peut-être importante, si l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il soit, dis-je, impossible d'en juger parfaitement par la lecture d'un seul volume, on ne laissera pas de remarquer, dans le caractère du doyen et dans celui de ses frères et de sa sœur, des ouvertures qui feront entrevoir ce qu'on peut attendre de la suite. Georges est un honnête homme, mais sans autres principes que ceux de la morale naturelle. Le doyen est un chrétien du premier ordre, et d'une rigueur qui va d'abord à l'excès, mais qui, reconnoissant enfin de quelle nécessité il est dans la société humaine de se prêter quelquefois à la foiblesse d'autrui, cherche, la balance de l'évangile à la main, tous les tempéraments que la charité demande, et que la

justice chrétienne tolère. Patrice et Rose me paroissent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, et faits comme exprès pour donner occasion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, et de mettre par conséquent dans un grand jour l'extrême différence qui est entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'est que suivant les maximes du monde, et l'autre suivant celles du christianisme.

Croira-t-on qu'un but si sérieux puisse rendre mon sujet susceptible de l'agrément que j'ai fait espérer? Il y auroit de la témérité à l'assurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît si riche, que je ne crains pas d'exhorter encore mes lecteurs à l'espérance.

Les ouvrages que j'ai publiés dans le même genre auroient peut-être beaucoup moins promis, si j'eusse commencé par annoncer leur but. Soit que je l'aie manqué, néanmoins, ou que je l'aie rempli, il est certain qu'il n'en est pas sorti un de ma plume qui n'ait été composé dans des vues

aussi sérieuses que ce genre d'écrire peut les admettre. Le Cléveland, par exemple, dans lequel on m'a reproché fort injustement d'avoir donné quelque atteinte à la religion, étoit fait au contraire pour en montrer la nécessité, autant du moins qu'un ouvrage d'imagination peut y servir; et j'ai eu la satisfaction de forcer mon accusateur à le confesser aussitôt qu'il eut lu ma réponse. Comme elle n'a jamais été publiée en France, on me pardonnera si je profite de l'occasion qui se présente naturellement, d'en insérer ici quelques traits qui feront honneur au *philosophe anglais*, en apprenant dans quel esprit il a été composé.

« ..... Comment l'auteur a-t-il pu « méconnoître un but aussi marqué, et un « enchaînement aussi clair que celui des « aventures du philosophe anglais? Il a dû « voir dans M. Cléveland un homme qui « n'a point eu pendant sa jeunesse d'autres « principes de religion que les connois- « sances naturelles; qui, pendant une grande

« partie de sa vie, n'a point eu l'occasion
« d'en acquérir d'autres; qui a cru devoir
« s'y borner tant qu'elles ont suffi pour
« servir de règle à ses mœurs, et pour en-
« tretenir la paix dans son cœur; ce qu'il
« appelle le bonheur et la sagesse : mais
« qui reconnoît enfin leur impuissance
« dans l'excès de ses infortunes, lorsqu'il
« sent qu'elles ne peuvent servir de remède
« à ses douleurs, et qui les abandonne par
« désespoir. Il s'est convaincu néanmoins,
« par le raisonnement, que la justice du
« ciel doit un remède à tous nos maux,
« sur-tout lorsqu'ils ne sont pas volontaires.
« Il le désire, mais sans savoir où le cher-
« cher. S'il reçoit de temps en temps quel-
« ques idées de religion, c'est au hasard
« qu'il les doit, et ses malheurs continuels
« ne lui permettent pas de les approfondir.
« Elles ne se présentent point d'ailleurs de
« cette façon qui porte la lumière dans
« l'esprit, et qui est capable d'instruire et
» de persuader. Aussi demeure-t-il si des-
« titué d'appui, qu'il est près de tomber

« dans les dernières foiblesses. Il n'a plus « les secours de la philosophie auxquels il « a renoncé; et il manque de ceux de la « religion qu'il ne connoît point encore. Il « n'est soutenu que par un reste de sagesse « qui ne mérite point ce nom, puisqu'elle « est sans principe, et qu'elle n'est plus « qu'un effet de l'habitude.

« Cependant un homme du caractère de « M. Cléveland ne peut demeurer long- « temps dans un état si triste. Le sentiment « de sa misère devient si vif, que toute son « ardeur se réveille pour en chercher le « remède. Il fait de nouveaux efforts. Le « hasard, ou plutôt la Providence, le met « en liaison à Rouen avec le comte de Cla- « rendon, et c'est dans les entretiens de « cet illustre ami qu'il trouve la paix du « cœur et la véritable sagesse avec la par- « faite connoissance de la religion.

« Tel est le plan du Philosophe anglais. Si « mon accusateur l'a compris, comment « peut-il m'accuser de favoriser le déisme « dans un ouvrage dont le but au contraire

« est de montrer qu'il n'y a ni paix du cœur « ni véritable sagesse sans la connoissance « et la pratique de la religion? En vain « prétendra-t-il qu'on peut tirer de quelques « raisonnements particuliers de M. Cléve- « land les conséquences qu'il leur attribue. « C'est entrer mal dans la situation d'un « homme d'esprit, qui cherche, qui déli- « bère, qui raisonne sur les lumières pré- « sentes, et qui a toujours soin d'ailleurs « de faire entendre qu'il est arrivé dans la « suite à des connoissances plus parfaites.

« Cette dernière réflexion servira aussi à « prévenir une autre objection. Les derniers « tomes, dira-t-on, n'ont point paru : on « ne sauroit deviner que Cléveland doit un « jour devenir bon chrétien. Je réponds « qu'on peut le deviner, si l'on fait atten- « tion que cela est annoncé dans la préface « et dans cent endroits de l'ouvrage, sur- « tout au quatrième tome, où M. Cléveland « l'apprend lui-même à ses lecteurs, et où « il parle avec douleur de ses foiblesses ; « ce qui suppose qu'en les écrivant il est

« dans un état de lumière qui les lui fait « condamner. »

On voit que si le Cléveland ne sauroit passer pour un livre de dévotion, il est bien éloigné aussi de mériter le nom d'ouvrage dangereux, du moins dans les volumes qui sont de moi; car, après le désaveu éclatant que j'ai fait du supplément imprimé en Hollande, sous le titre de cinquième tome, il est bien étrange qu'il se trouve encore quelqu'un qui me l'attribue. Pour ôter toute équivoque, à cause de la forme différente des diverses éditions, je proteste de nouveau que ce qui est de moi finit à Saint-Cloud, à l'assassinat de Cléveland par Gelin; que je n'ai pas eu la moindre part au volume suivant, et que je n'en connois pas même l'auteur. Quel qu'il soit, il verra, par ma propre conclusion, qui paroîtra en deux tomes avant la fin de cette année, qu'il est fort mal entré dans mes vues, quoique dirigé continuellement par ma préface.

Pour le Doyen de Killerine, mon dessein

est de donner la seconde partie dans six semaines, et de continuer ensuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai assez d'avance pour être exact à suivre cet arrangement. Tout l'ouvrage consistera en douze parties, qui composeront à la fin de l'année six volumes.

AVANT-PROPOS.

Ceux qui entreprennent d'écrire l'histoire générale ou particulière prennent communément la plume par l'un de ces trois motifs, ou pour se faire un nom en offrant au public un récit digne de son attention, et capable, par conséquent, de faire estimer l'auteur aussi long-temps qu'on aura quelque estime pour l'ouvrage, ou par quelque vue d'intérêt propre, qui leur fait souhaiter que certains faits obscurs ou équivoques, auxquels ils ont eu part, soient expliqués dans un sens honorable pour eux-mêmes et pour leur parti; ou bien, enfin, pour satisfaire quelque ressentiment de haine, s'ils ont de fortes raisons de haïr quelqu'un; d'envie, s'ils voient la fortune et la réputation d'autrui d'un œil jaloux; de malignité naturelle, s'ils sont de ce malheureux caractère qui fait trouver du plaisir à médire, et qui porte certaines gens à répandre continuellement le poison de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue et de la plume.

Il est clair que de ces trois sources il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le désintéressement qui conviennent à l'histoire; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les

passions déréglées et les intérêts personnels. Pour la première, quoiqu'elle paroisse moins suspecte parcequ'il est vrai en général que l'amour de la gloire est un aiguillon noble qui peut agir sur l'ame d'un écrivain comme sur celle d'un héros, et les exciter, chacun dans leur carrière, à ne rien faire qui déshonore un si beau motif: je ne sais néanmoins si cette ardeur même de mériter les suffrages du public ne doit pas faire craindre qu'un historien, qui ne se propose point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité: comme la vérité simple ne plaît pas toujours, il n'est pas aisé, quand on veut toujours plaire, de se contenir dans des bornes aussi étroites que les siennes: on la déguise du moins si l'on n'est pas capable de l'altérer, on l'orne trop, ou lui prête de l'agrément, et, ce qui n'est que plus pernicieux pour elle, ce déguisement se fait avec d'autant plus d'art, que, pour le dessein qu'on a de plaire, on sait qu'il faut lui conserver certaines apparences de sincérité, sans lesquelles ce seroit bientôt fait de son crédit: ainsi, cette manière de la détruire, qui est la plus subtile, est, dans le fond, la plus dangereuse.

Il suit de là que nous aurions peu d'histoires fidèles, s'il n'y avoit absolument que ces trois motifs qui pussent faire prendre la plume aux historiens; mais je n'en ai pas nommé un qui est infiniment plus relevé que le plus noble des trois autres, et qui est sans doute le seul capable d'élever un historien à ce degré de perfection qui le

feroit regarder comme un modèle, c'est l'*envie de se rendre utile*. Tout est si bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas besoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oserai-je dire après cela que ce motif est ici le mien ; et ne m'accusera-t-on pas dès mon exorde d'aspirer à une perfection qui surpasse mes forces? Je réponds qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de se rendre utile, je lui suppose pour fondement toutes les qualités naturelles et acquises, qui sont nécessaires d'ailleurs pour former un bon écrivain, et malheureusement ce ne sont pas celles dont je suis le mieux partagé. Il est donc vrai qu'avec des idées assez justes de ce qui seroit nécessaire pour la perfection de l'ouvrage que j'entreprends, mes talents sont au-dessous de mon projet : mais le motif qui me le fait entreprendre est tel, du moins, que je l'ai dit ; et je suis si persuadé qu'il est propre à former de bons historiens, lorsqu'il se trouve soutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de suppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne me communique point la beauté de l'imagination, qui est un présent de la nature, et les graces du style, qui sont ordinairement des effets de l'art, il me rendra sincère dans mon récit, modeste dans mes expressions, et non seulement sage et raisonnable, mais solidement chrétien dans les principes de la morale : il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les personnes même qui m'ont été les plus chères, et il me fera

tourner les évènements les plus profanes à l'instruction de la jeunesse, à l'édification de tous les âges et de toutes les conditions, et par conséquent à l'honneur du ciel et à l'avantage de la société humaine.

LE DOYEN

DE

KILLERINE.

LIVRE PREMIER.

C'EST moins mon histoire que je donne au public, que celle de mes deux frères et de ma sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, et la profession que j'avois embrassée sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie, que j'en avois goûté jusqu'alors. Un bénéfice ecclésiastique d'un revenu médiocre, une demeure commode, un tour d'esprit et d'inclinations qui me faisoit goûter les devoirs de mon emploi; beaucoup d'amour pour la retraite et pour l'étude, tels étoient les fondements de ma fortune et de mon repos; et, comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que

j'avois négligé volontairement : j'étois l'aîné de ma famille; mais je ne cacherai point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, et dont le ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde et le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant trois infirmités, dont tous les soins et les remèdes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, et de longueur assez égale pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par-devant et par-derrière; et, pour comble de disgrace, j'avois le visage défiguré par deux verrues qui étoient plantées régulièrement au-dessus de mes yeux, et qui s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la tête fort grosse, la taille pleine, mais ramassée et extrêmement courte. Enfin toute ma figure sembloit être une vocation marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices et les dérèglements de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, et j'avois eu du moins cette satisfaction, en formant le dessein de renoncer au monde, que mes désirs s'accordant avec la nécessité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y soumettre. Cependant ma mère étant morte en me donnant la naissance, mon père se trouva si peu d'inclina-

nation pour un second mariage, que cette raison l'empêcha long-temps de m'accorder la liberté d'entrer dans l'état ecclésiastique. Il m'aimoit, quoiqu'il eût besoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaise opinion que j'avois de moi-même, en me répétant souvent que l'esprit et le jugement, dont il m'assuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'est communément au même âge, suppléeroient aux avantages que la nature m'avoit refusés; et lorsque j'insistois sur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant que son dessein étoit de me marier de bonne heure, afin que je pusse lui donner des petits-fils moins laids que moi. En effet, lorsque j'eus atteint ma seizième année, il me chercha une épouse, sans m'avertir des soins qu'il prenoit pour cela: il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la province, et, continuant de me laisser ignorer sa résolution, il me conduisit un jour chez elle. Je vis une personne charmante; mais ce qui paroîtra surprenant après le portrait que j'ai fait de moi-même, je lui trouvai autant de complaisance et de civilité pour moi, que j'en eusse pu souhaiter si j'eusse senti de la tendresse pour elle, et si j'eusse mérité la sienne.

L'ambition produisoit dans son cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naissance inférieure à la mienne; et mon père l'ayant prévenue sur le dessein de notre visite, elle faisoit moins

d'attention à mes qualités personnelles qu'au titre de comtesse, qu'elle se flattoit de porter en devenant mon épouse. Notre maison, quoiqu'extrêmement déchue de son ancienne splendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le comté d'Antrim. Nous faisons remonter notre origine jusqu'à ce fameux Donewald O Neal, qui avoit régné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons Cui Guilly, et que les Anglais appellent Ulster. A la vérité tout avait changé de face depuis que Cromwel et Ireton avoient achevé de réduire notre malheureuse patrie à l'esclavage; et la rigueur du joug s'étendant indifféremment sur les nobles et sur le peuple, il y avoit peu de familles qui ne se ressentissent de la misère publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidèle à l'ancienne religion, c'étoit un autre obstacle, qui avoit fait perdre à mon père tous les avantages qu'il auroit pu tirer de sa naissance, et qui sembloit ôter de même toute espérance de fortune à ses descendants. Cependant nous ne laissions pas de conserver un reste de distinction dans le pays, et nous nous consolions de l'abaissement où nous tenoient les Anglais, par la considération que nous trouvions encore parmi nos compatriotes. Notre bien même, dont nous avons perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable, en comparaison du moins des autres nobles de la province, qui avoient été presqu'entière-

ment dépouillés par l'avarice et la cruauté de nos vainqueurs.

Mon père ayant remarqué avec plaisir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de son dessein infaillible, parcequ'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne sais comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes; car, malgré le fond de mon humeur qui étoit naturellement sérieuse, j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse et d'amitié : mais j'étois glacé apparemment par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi; ou plutôt le ciel, qui m'appeloit d'un autre côté, veilloit lui-même sur mes sens pour les empêcher de s'amollir. Quoi qu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon père, lorsque, m'ayant découvert ses vues à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes ses offres, et protester que ma résolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t-il ses instances et même ses ordres. Tout ce qu'il put obtenir de mon obéissance, fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de satisfaction, et mes intentions paroissant assez expliquées par celles de mon père, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril, et dans le moment peut-être qu'il étoit le plus

pressant, puisque je me trouvois seule avec la belle personne qui le causoit, je formai un dessein des plus extraordinaires, et dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge et la santé de mon père, je lui dis qu'étant encore au-dessous de quarante ans, et jouissant d'une santé parfaite, il étoit étrange qu'il se fût obstiné à renoncer au mariage; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi; que l'amour-propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections, et de reconnoître que mon cœur et ma personne étoient un triste présent pour une dame de son mérite; que la justice que je savois me rendre, et l'estime sincère que j'avois pour elle, me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fît violence pour souffrir ma présence et mon entretien; enfin qu'il eût été à souhaiter pour elle-même, et pour l'intérêt de notre maison, que mon père, au lieu de m'offrir à elle, lui eût offert lui-même et son cœur et sa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture, et qu'elle voulût se prêter à mon projet, je ne désespérois pas de le faire réussir; et remarquant que ma proposition lui causoit de l'embarras, je la priai de s'expliquer naturellement, et de faire fond sur ma sincérité et mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une ré-

ponse qui ne pût me laisser le moindre doute de ses véritables sentiments. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche; mais puisque j'avois si peu de goût pour le mariage, elle se sentoit tellement prévenue en faveur de notre maison, qu'elle recevroit volontiers la main du père si elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette disposition. Étant ainsi persuadée de ma bonne foi, elle ne fit point difficulté de m'abandonner le soin de ses propres intérêts, et de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de son côté pour triompher de l'indifférence de mon père.

Comme la seule raison qui le faisoit vivre dans l'éloignement des femmes étoit le souvenir de ma mère qu'il avoit aimée passionnément, il ne fut pas difficile à une jeune personne qui avoit autant d'esprit que de beauté, et qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le temps seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, et mon zèle avoit deux causes presqu'égales; l'envie de voir mon père heureux par un nouveau mariage, et la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti, s'il persistoit dans ses premières résolutions. J'acquis donc, à force d'instances et de soins, non seulement une belle-mère qui mérita pendant toute sa vie mon respect et mon affection, mais encore la liberté de suivre la vocation du ciel, qui m'appeloit à l'état ecclésiastique. Dès la première année de

cet heureux mariage, le ciel m'accorda un frère; et sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon père pour aller faire des études plus régulières à *Carickfergus*, sous la conduite de quelques ecclésiastiques romains qui y enseignoient secrètement les sciences divines et humaines. J'y passai plusieurs années, et je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les ordres sacrés de l'archevêque catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du ciel, je balançai sur le choix des deux sortes d'occupations auxquelles un prêtre romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la réformation y est devenue dominante, il y a peu de villes, et peu même de villages, qui soient entièrement composés de catholiques. Cependant il s'en trouve encore un assez grand nombre pour former en quantité d'endroits des paroisses considérables, qui sont ordinairement sous la conduite d'un curé ou d'un doyen, et quelquefois même de plusieurs prêtres. Pour les autres lieux du royaume où l'on auroit souvent peine à compter deux catholiques parmi cent protestants, on n'y reçoit point d'autre secours spirituel que de quelques missionnaires ambulants, dont le zèle s'exerce de ville en ville, soit à consoler le petit nombre des fidèles, soit à ramener à la communion romaine les protestants qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations secrètes : mais ils ont besoin d'une circonspection

extrême pour se contenir dans les bornes qui leur sont accordées par les lois ; et s'ils sont du clergé régulier, ils ne font point une seule démarche qui ne les expose au supplice, parceque l'entrée même du royaume leur est défendue sous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être suivi le mouvement de mon zèle, qui me faisoit regarder le second comme le plus laborieux et le plus apostolique ; mais les instances redoublées de mon père et de ma belle-mère m'arrêtèrent presque malgré moi dans la paroisse la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite ville nommée *Killerine**, située sur la rivière de *Banne*, à l'extrémité du comté d'Antrim, et dépendante de la juridiction de *Londondery*. La religion romaine s'y étoit si bien conservée, que la plus grande partie des habitants en faisoient ouvertement profession. Le clergé y étoit nombreux, et le doyen, qui en étoit le chef, n'y étoit pas moins respecté qu'un évêque. Je m'attachai à cette ville, après avoir reçu la mission de l'archevêque d'Armagh, et j'y vécus plusieurs années dans une paix profonde, en partageant mon temps entre les fonctions de mon état, et l'étude des saintes lettres. Dix ans s'étoient passés dans cette tranquillité, lorsque le doyen

* Al. *Krine* ou *Coleraine*.

étant venu à mourir, ma naissance et la considération qu'on avoit pour mon père firent jeter les yeux sur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foiblesse de mes talents, et de renouveler mes efforts pour apporter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur et tous les soins dont j'étois capable.

Pendant ce temps-là le ciel avoit continué de répandre sa bénédiction sur le mariage de mon père; son épouse lui avoit donné un second fils, cinq ans après la naissance du premier, et une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois si heureusement partagés des dons de la nature, qu'elle sembloit avoir voulu faire une espèce de réparation à notre famille de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. Georges, qui étoit l'aîné, passoit, dès l'âge de quinze ans, pour l'homme de notre province le mieux fait et du meilleur air. Patrice son frère, quoique d'une taille moins haute et moins robuste, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de son visage et de toute sa figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis long-temps dans le comté d'Antrim de si parfait et de si aimable. Je les voyois croître avec admiration, et je demandois quelquefois à mon père s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'église, et de s'être chargé lui-même du soin de se donner des héritiers. La terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de

Killerine, j'avois la liberté d'y aller souvent; et, sans nuire aux devoirs de mon emploi, je veillois sur l'éducation de ses enfants qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je pris même successivement ses deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'esprit et les mœurs, et les mettre en état d'aller suivre le cours ordinaire des études au collège de la Trinité à Dublin. Ils s'y distinguèrent par leur application et par leurs progrès dans les sciences. Le ciel prit ce temps-là pour leur enlever leur mère; mais quoique cette perte fît désirer à mon père de les rappeler auprès de lui, j'obtins qu'il leur laissât finir leur carrière, et je me chargeai avec Rose du soin de sa consolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois souhaités, c'est-à-dire avec les connoissances et les sentiments qui convenoient à leur naissance, et le corps et l'esprit assez formés pour faire honneur à ceux qui avoient pris soin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroissoient leur devoir être inutiles. La religion étoit un obstacle que le mérite personnel ne pouvoit vaincre; de sorte qu'avec tout ce qui sert ordinairement de voie pour se distinguer dans le monde, ils étoient condamnés à mener comme leur père une vie privée dans le comté d'Antrim, et à se renfermer dans les occupations domestiques. Cette raison, que j'avois toujours eue devant les yeux, étoit ce qui m'avoit porté particulièrement à leur faire prendre du goût pour les sciences, dans la pensée

qu'ils y trouveroient du moins une ressource honnête et agréable contre l'ennui de l'oisiveté. Ce n'est pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur religion les excluoit absolument, ils ne pussent espérer de s'avancer dans les armes ; mais je n'ignorois pas à quels périls ils seroient exposés par l'ambition ; et l'exemple d'une infinité de seigneurs, qui n'avoient changé de religion que par ce motif, m'apprenoit assez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon père dans ces sentiments, et nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins, pour les employer à quelque chose dans le monde, des temps un peu plus libres, et un règne plus favorable à la religion romaine que celui du roi Guillaume.

Ainsi leurs occupations, pendant plusieurs années, se réduisirent à l'étude, à la chasse, et aux divertissements innocents qu'on peut se procurer dans une province éloignée de la cour et des grandes villes. Ils étoient souvent à Killerine ; je leur rendois des visites fréquentes dans leur terre. Si j'avois pour eux autant de tendresse que mon père, ils me portoient autant de respect et d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut famille plus unie et plus tranquille. Nous menions une vie si douce, que le seul amour-propre devoit nous empêcher d'en désirer d'autre : aussi paroissions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler, quoiqu'à parler naturellement j'eusse déjà fait quelques remarques qui auroient dû me

rendre plus éclairé sur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions, j'avois eu occasion plus d'une fois de pénétrer le fond du caractère de mes frères et de ma sœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir. Dans leurs opinions, dans le choix de leurs plaisirs, dans l'objet même de leurs études, j'avois remarqué que mes deux frères ne s'accordoient pas toujours, et que cette différence venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit; mais la trempe, si j'ose parler ainsi, n'en étoit pas la même. Georges l'avoit plus pénétrant que juste; ou plutôt, étant naturellement hardi et décisif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup d'œil, comme si sa pénétration lui eût épargné la peine et la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât souvent de se tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à son premier sentiment; de sorte qu'on ne venoit guère à bout de lui faire confesser qu'il eût tort. Un autre effet du même défaut, c'est que tout ce qui se présentoit à lui sous une forme éclatante, et qui se saisissoit par conséquent fort vite de son esprit et de son imagination, ne manquoit guère de le prévenir fortement pour ou contre. Ainsi, la première impression décidoit chez lui de tout le reste. De là venoit que, malgré la solitude de sa demeure et la tranquillité de ses occupations, il nourrissoit dans le

secret de son cœur un amour ardent pour le monde, dont il avoit commencé à prendre quelque connoissance à Dublin, et qu'il se figuroit plus flatteur encore sur l'idée qu'il en prenoit dans ses lectures. La noblesse de son origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un pays tel que l'Irlande, des souhaits continuels pour quelque heureuse révolution qui mît du changement dans l'état, dans le gouvernement et dans sa fortune, tel étoit le sujet ordinaire de ses entretiens et de ses méditations. Sa bibliothèque n'étoit composée que de livres historiques. Histoires sérieuses ou romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit augmenter dans son imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé : droit d'ailleurs dans tous ses sentiments, bon, sincère, généreux, sobre, intrépide; en un mot, pourvu de toutes les qualités qui forment l'honnête homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable et si prévenant que sa figure, rien ne paroissoit aussi plus doux et plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres et la vérité dans leur sentiment, à condamner le sien lorsqu'on lui faisoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office; et cela avec tant de

grace et si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare docilité dans un jeune homme qui réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit et du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même qu'il paroissoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fût capable de le satisfaire, et de lui faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement qui laissoit toujours du vide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eût l'art de répandre dans une conversation ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les délices des autres. Sous un visage enjoué et tranquille, il portoit un fond secret de mélancolie et d'inquiétude, qui ne se faisoit sentir qu'à lui, et qui l'excitoit sans cesse à désirer quelque chose qui lui manquoit. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de son cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gémissant amèrement de son propre sort. Au reste, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la société; mais il se trouvoit souvent gêné par les bienséances. Il eût préféré volontiers la solitude au commerce des hommes. Ses livres étoient sa seule consolation. Un raisonnement juste et solide, une expression heureuse, un tour délicat, un sentiment

tendre et bien ménagé, lui plaisoient plus que toutes les richesses et que tous les honneurs du monde, parcequ'il y trouvoit du moins de quoi flatter pour un moment son cœur et sa raison, et que tout le reste le fatiguoit jusqu'à lui inspirer de la haine et du dégoût.

Voilà Patrice tel que je l'ai connu pendant toute sa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoissance. Dès son retour du collège de Dublin, je m'aperçus, en l'observant de près, qu'il y avoit quelque chose de fort extraordinaire dans son caractère; mais ce fut long-temps pour moi une énigme très embarrassante. A force d'observations, je crus avoir saisi une partie de son secret, et je l'obligeai enfin, par mes instances et par les plus tendres marques de mon amitié, de me laisser lire clairement dans le fond de son ame. Il me fit tous les aveux qu'on vient de lire. Son mal, quoique d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un qui, dès ce temps-là sans doute, auroit été propre à le guérir, s'il eût eu la force d'en surmonter la première amertume; mais il étoit question de se faire certaines violences auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du ciel, qui l'appeloit particulièrement à son service, et qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gémissoit

que pour lui faire désirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles : non qu'il eût à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la religion; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois, et que je croyois nécessaire à son repos. On verra par quels degrés il plut au ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu besoin d'un peu d'étude pour approfondir le caractère de mes frères, rien ne m'avoit été si facile que de connoître celui de ma sœur. Elle le portoit écrit dans ses yeux et sur son visage. L'heureux tempérament de son sang et de ses humeurs, qui formoit la beauté de son teint, servoit non seulement à rendre son ame perpétuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualités aimables, et à communiquer autant de charmes à son esprit qu'il en répandoit extérieurement sur toute sa personne. Douce, complaisante, extrêmement modeste, aussi réglée dans ses désirs que dans ses actions, rien n'étoit si égal que sa conduite et son humeur. Elle n'avoit jamais fait réflexion si une femme est propre à autre chose qu'aux petits soins dont son père la tenoit occupée; et j'admirois quelquefois qu'avec le fond d'esprit que je lui connoissois, elle pût se contenir si paisiblement dans un cercle d'amusements puérils, et moins convenables à sa raison qu'à son âge. Mais cette simplicité venoit de l'in-

nocence de tous ses sentiments. Elle étoit belle sans le savoir; elle plaisoit sans y penser; et son esprit, quoique supérieur à ses occupations, s'y attachoit tout entier, parcequ'il n'en connoissoit point d'autres. Avec des dispositions si heureuses, il sembloit qu'il n'y eût à attendre d'elle que de la sagesse et de la vertu. Pour moi, j'en étois si persuadé, que, la pensée m'étant venue plusieurs fois de lui donner des instructions plus sérieuses et plus proportionnées à ses talents naturels, j'avois renoncé à ce dessein, par la seule raison que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroissoit inutile, et peut-être dangereux, de lui procurer des connoissances aussi peu nécessaires pour son bonheur que pour sa vertu. Cependant, lorsqu'elle eut passé sa quinzième année, je crus m'apercevoir que l'âge la rendoit un peu différente. Soit que les discours de Georges eussent étendu ses idées, soit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ses yeux, et beaucoup moins de simplicité dans ses manières. Son sang, qui avoit été jusqu'alors dans un degré de chaleur si modéré, paroissoit s'échauffer lorsqu'il étoit question d'une partie de plaisir. Elle prit du goût pour la lecture; mais elle recevoit ses livres de Georges; et le hasard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des romans. Je leur en fis des reproches à l'un et à l'autre. Elle me promit d'abandonner cette frivole occupation. Je crois

qu'elle tint sa promesse ; mais je ne laissai pas de remarquer de plus en plus qu'elle commençoit à ouvrir les yeux sur son propre mérite, et qu'elle étoit instruite de bien des choses qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur terre sans leur renouveler mes avis et mes exhortations. Leur considération pour moi, et l'amitié qu'ils me connoissoient pour eux, les avoient accoutumés à les recevoir volontiers. Aussi évitois-je avec soin de prendre un air sévère et rebutant. D'ailleurs, mon père se reposoit sur moi de la conduite de toute sa maison. Ils connoissoient là-dessus ses volontés : de sorte que ce bon père étant venu à mourir, ils n'eurent pas de peine à lui promettre, à sa dernière heure, d'avoir toujours la même docilité pour mes conseils, et de prendre pour moi tous les sentiments qu'ils avoient eus pour lui. Rien ne fut si touchant que les dernières marques de tendresse avec lesquelles il quitta sa triste famille. Après avoir exigé de mes frères et de ma sœur la promesse de me respecter et de m'obéir pendant toute leur vie, il m'obligea, par un ordre absolu, de m'engager aussi à leur tenir lieu du père qu'ils alloient perdre, et à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendresse et de mes soins. Il m'ordonna de les embrasser en sa présence, pour confirmer nos promesses par ce gage d'une fidélité inviolable ; et il nous embrassa lui-même l'un après l'autre, en nous

arrosant de ses précieuses larmes. Il mouroit à cet âge où la raison fait abandonner la vie sans regret, parcequ'elle fait considérer la mort comme un tribut nécessaire de la nature ; et il emportoit cette douce consolation, que jamais père n'avoit été plus heureux que lui par le respect et l'attachement sincère de tous ses enfants.

Quelque douloureuse que cette perte fût pour nous, elle ne mit aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. Georges se trouvoit déja âgé de vingt-cinq ans. Il étoit en état de se charger de la conduite de sa famille ; et il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le secours ordinaire de mes conseils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans sa vingtième année. Rose en avoit environ dix-sept. Leur conduite étoit sage, et ne s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'y étoit, pour parler ainsi, qu'en semence, et ne se découvroit point à d'autres yeux que les miens. Nous paroissions donc plus tranquilles que jamais, lorsque, par des ressorts qui étoient encore dans le secret de la Providence, il se préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre patrie, une autre fortune, d'autres occupations et d'autres soins, enfin des aventures, des peines, et des agitations sans nombre. C'est de ce point que je commence proprement notre histoire.

Quoique le commerce ne soit pas florissant dans toute la partie septentrionale de l'Irlande, et qu'à l'exception de Londondery et de Carickfergus il y ait peu de places maritimes qui soient fréquentées par les étrangers, on ne laisse pas de voir aborder quelques vaisseaux marchands dans les petites villes qui sont situées à l'embouchure des rivières. Elles tirent de cette situation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, et les autres commodités que la nature a refusées à leur île. Killerine n'étant guère plus éloigné de la mer que d'une lieue, reçoit de temps en temps cette faveur par la rivière de Banne qui arrose ses murailles. Environ un an après la mort de mon père, il y arriva un vaisseau français chargé de vins, dont le capitaine eut la civilité de me faire une visite, comme au chef des catholiques de cette ville. C'étoit un jeune homme, nommé des Pesses, d'une physionomie agréable, et d'une politesse rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, et particulièrement à un Français, parcequ'ayant depuis longtemps du goût dans notre famille pour la langue de cette nation, nous la savions parfaitement, mes frères, ma sœur et moi, et nous ne pouvions nous défendre de quelque inclination pour ceux qui la parloient. Le mérite que je reconnus dans M. des Pesses fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; et non seulement je lui rendis tous les ser-

vices qui convenoient à ses affaires, mais lorsque je crus le connoître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes frères et ma sœur à qui j'étois sûr que cette visite seroit agréable. Nous fimes cette promenade plus d'une fois; et M. des Pesses se fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes frères ni de Rose lorsqu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les délices de la France revenoient dans toutes les conversations, et que M. des Pesses ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du pays de sa naissance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, et de quelques autres parties du royaume, nous paroissoit égale au séjour des dieux ou des fées. Il avoit demeuré long-temps à Paris, et tout ce qu'il nous rapportoit de cette ville fameuse excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace. Georges et Rose ne se lassoient pas de l'entendre. L'inquiétude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le tourment de Sisyphe et d'Ixion.

Un jour qu'ils paroissoient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris qu'avec leur naissance, leur âge, et leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin désert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, et de se faire un sort plein

d'agréments dans le plus beau pays du monde; que depuis vingt ans il étoit sorti de notre île une infinité d'honnêtes gens, qui n'avoient guère été tentés d'y revenir, après avoir goûté une fois les charmes de la France; que d'un nombre infini d'exemples il ne vouloit leur citer que celui de M. Dillon qu'il avoit l'honneur de connoître, et qui s'étoit vu comblé de toutes sortes de faveurs presqu'en arrivant à Versailles; que sans compter la voie du service militaire à laquelle ce gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la cour qu'à Paris; qu'un étranger bien né et de bonne mine ne manquoit jamais de protection à la cour du plus généreux et du plus grand de tous les rois, dont les principaux sujets pouvoient être regardés comme autant de princes qui l'emportoient par les richesses et la magnificence sur un grand nombre de souverains, et qui mettoient leur gloire à suivre les exemples de bonté et de générosité qu'ils recevoient sans cesse de leur maître; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la cour, Paris offroit des ressources inépuisables; que le jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence une quantité incroyable de Français et d'étrangers; que dans chaque quartier de la ville on trouvoit des académies, ou plutôt des sources intarissables d'or et d'argent, où le bonheur d'un moment faisoit puiser de quoi passer heureusement la plus longue vie; qu'un homme bien fait, qui étoit sans goût

pour le jeu, pouvoit encore, avec moins de hasard, se procurer un établissement par le moyen des femmes ; que les vieilles, les jeunes, les veuves et celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, et qu'un jeune homme avec cette sorte de mérite se voyoit marié, lorsqu'il y pensoit le moins, à la plus riche héritière de Paris ; que si les dames françaises avoient tant de foiblesse pour les hommes, les seigneurs et les personnes riches en avoient encore plus pour les femmes ; qu'à la cour, à la ville, en province, une personne du mérite de Rose pouvoit s'assurer d'être adorée ; qu'il n'y avoit point de rang, ni de fortune et de richesses qui fussent au-dessus d'elle, ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ses pieds. Enfin, pour achever encore plus galamment le tableau, M. des Pesses ajouta que le goût des arts, des sciences, celui de l'esprit, de la vertu, de la beauté, étant en France au plus haut degré, il n'étoit permis ni à mes frères ni à ma sœur, qui possédoient tous ces talents réunis, de les ensevelir en Irlande, et de priver son pays de la satisfaction que tout le monde y trouveroit à les admirer.

Soit que ce discours fût fait dans des vues sérieuses, soit qu'il ne vînt que de la politesse ordinaire aux Français, je remarquai qu'il avoit fait une impression profonde sur mes frères et sur ma sœur. Georges regardoit successivement Patrice et Rose, d'un œil qui sembloit les consulter ; et je

croyois voir aussi dans les yeux de Patrice et de Rose une réponse telle que Georges la demandoit. Cependant, comme s'ils eussent eu de l'embarras à s'expliquer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la proposition et aux flatteries de M. des Pesses. Enfin Georges, las de cette violence, regarda de nouveau son frère et sa sœur, pour s'assurer de leur consentement, et se tournant vers moi : je suis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer tout ce qu'il y a de flatteur dans les compliments de M. des Pesses, et de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait espérer; mais puisque tant d'autres sont passés en France et s'en sont bien trouvés, pourquoi ne pourrions-nous pas les imiter, s'il est certain que nous y sommes engagés par les mêmes raisons? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-même.

J'avoue que je me trouvai à mon tour dans un certain embarras, sur-tout lorsque le silence des deux autres m'eut persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frère. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de joie, lorsque M. des Pesses l'avoit assurée d'un air flatteur qu'elle seroit adorée en France, et qu'il n'y avoit point de pays où l'on rendît plus de justice au mérite des femmes. Georges étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit de Paris et de la cour, et sur-tout de la facilité qu'il y avoit avec un peu d'industrie à trouver les moyens de s'enrichir et de s'élever aux

TAYLOR INST. OXFORD

honneurs. A la vérité l'exemple de M. Dillon étoit séduisant : ce gentilhomme, avec lequel il avoit été élevé à Dublin, et qui n'étoit ni plus riche ni de meilleure maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui pour prétendre aux faveurs de la cour. Enfin, je voyois bien que ces académies où l'on jouoit si gros jeu, et où le plus misérable pouvoit espérer de devenir riche tout d'un coup lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, achevoient de gagner Georges, et ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mépris. Pour Patrice, il suffisoit de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau pour lui en inspirer le désir ; non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençoit à désirer, mais parcequ'étant dégoûté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux et à M. des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi légèrement qu'il se forme. Vous ne considérez point ce que c'est que d'abandonner sa patrie, pour passer dans un pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support et de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien en France? et sans compter les frais nécessaires du voyage, où vous flattez-vous de trouver de quoi fournir à vos premières dépenses en arrivant à Paris? Quand vous penseriez à vous défaire ici de

votre patrimoine, vous savez bien que ce n'est point une chose aisée en Irlande; et qu'en supposant qu'il se présente une occasion de le vendre, vous n'en tireriez jamais la valeur. On ne répliqua rien à des objections si fortes : mais si l'on parut s'y rendre dès la première fois, ce ne fut que pour méditer à loisir sur le moyen de les résoudre. En effet quelques jours s'étant passés, mon frère Georges me prit en particulier, pour me dire, qu'après avoir délibéré mûrement avec Patrice et sa sœur, et après avoir tiré de M. des Pesses toutes les lumières qui pouvoient favoriser leur projet, ils s'étoient confirmés dans la résolution de quitter l'Irlande; qu'à la vérité mes objections les avoient d'abord refroidis, mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire; que si je voulois non seulement consentir à leur départ, mais devenir le chef de leur entreprise et le guide de leur voyage, ils n'appréhendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir; qu'il n'y avoit point de raisons qui dussent nous empêcher de nous défaire de notre patrimoine, lorsqu'il étoit question de former un établissement plus agréable et plus avantageux, dans un pays charmant, où l'on se faisoit honneur de traiter civilement les étrangers, et où l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes sembloit nous inviter; que pour peu que nous puissions tirer d'argent de nos terres, il suffiroit non seulement pour le voyage, mais pour vivre commodément à Paris, jusqu'à ce que la

Providence et la générosité des Français nous procurassent quelque occasion de nous employer ; qu'ayant passé utilement toute ma vie à l'étude, je ne devois pas douter que le clergé de France ne me traitât avec distinction et n'offrît aussitôt de l'exercice à mes talents ; que nous trouverions facilement à nous défaire de notre sœur, soit en la mariant à Paris, où l'on disoit que la beauté étoit un chemin presqu'infaillible à la fortune, soit en la plaçant honorablement auprès de quelque dame de la première distinction ; que pour lui et Patrice, ils avoient chacun leur épée, et graces au ciel assez de bon sang dans les veines pour s'ouvrir une route honorable dans le métier des armes, s'il ne se présentoit rien de plus avantageux pour leur établissement : qu'ils avoient besoin seulement que je continuasse de leur servir de père, comme j'avois fait jusqu'alors avec une bonté extrême ; et qu'ils avoient tant de confiance dans ma sagesse et mon affection, qu'ils se promettoient toute sorte de prospérités sous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce discours me fit connoître encore plus que ses raisons, qu'il étoit absolument déterminé à partir, et que je ne gagnerois rien à combattre cette résolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois disconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre ne fût assez avantageux pour leur fortune, et que dans l'âge où ils étoient, avec si peu d'espérance d'être jamais employés en Irlande, ni même en Angle-

terre, ils n'eussent raison de penser à s'établir dans quelque état catholique ; mais je ne trouvois pas que mes intérêts fussent les mêmes, ni par conséquent que je dusse me laisser ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois satisfait de mon bénéfice, et l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vues. Si je consultois mon devoir, il me sembloit qu'étant attaché par la Providence au troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner sans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des missionnaires de France et des Pays-Bas, qui quittoient leur patrie par le seul zèle de la religion, et qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des catholiques, ou à la conversion des protestants : devois-je marquer moins de zèle que des étrangers pour le salut de mes compatriotes ? Des considérations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même, quand j'aurois eu quelque penchant à la quitter, et elles devenoient encore plus fortes lorsqu'elles se trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le séjour de Killerine, et pour mon emploi.

Cependant, après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de dessein à mes frères et à ma sœur, je me trouvai extrêmement partagé entre la tendresse que j'avois pour eux, et les raisons qui devoient m'arrêter. Les laisser partir seuls, et les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre espèce de crime

dont je ne me sentois pas capable. Je me souvenois des dernières volontés d'un père mourant, et des saintes promesses par lesquelles nous nous étions engagés en sa présence, eux à me respecter et à m'obéir, et moi à les aider par mes soins et par mes conseils. Cet engagement étoit le plus sacré de mes devoirs. Je faisois réflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes sur toute autre sorte d'obligations; et que si l'amour du prochain nous est ordonné par l'évangile, c'est sans doute avec une juste proportion, dont les différents degrés de proximité doivent toujours être la règle. Je n'avois rien de si proche que mes frères et ma sœur : je les aimois tendrement; ils méritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoissois, ils avoient besoin tous trois presque également d'un guide, jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se rallentit. Enfin cette dernière pensée leur fit emporter la balance. Il est certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reste du monde; mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne, et que vous observerez religieusement mes conseils, puisque c'est le motif qui vous fait désirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En consentant ainsi à les accompagner, je pris une autre résolution, dont je fus d'autant plus satisfait, qu'elle servit en quelque sorte à concilier tous mes devoirs. Ce fut de ne pas me défaire absolument de mon

bénéfice, et de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprenois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon troupeau entre les mains de mon vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, et de retourner en Irlande aussitôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes frères et à ma sœur. Mais le ciel me préparoit un autre sort, et le tenoit caché sous les voiles impénétrables de l'avenir. J'allois commencer le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère et de ma profession, et me trouver comme forcé à le suivre, par un enchaînement d'aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien le soin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'instruction du public.

Georges n'épargna rien pour trouver promptement une occasion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins désert que l'Irlande, il en eût pu tirer de quoi nous assurer une condition honnête, en quelque endroit de l'Europe que nous eussions choisi notre asile; mais tout étoit alors à si vil prix, sur-tout dans notre misérable province, qu'il eut peine à faire trois mille pistoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même se défaire de quelques biens de campagne qui étoient dans le voisinage de Killerine; de sorte qu'étant réduit à la nécessité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'au-

tre expédient que de les laisser au même ecclésiastique à qui j'avois confié le soin de mon troupeau. Il les reçut, avec la liberté de les faire valoir à son profit, et sans autre charge que de les remettre fidèlement à ceux qui les redemanderoient par nos ordres.

Notre départ ne fut pas différé long-temps. Mes frères étoient convenus avec M. des Pesses que nous profiterions de son vaisseau pour le passage : il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où le chemin est court et facile jusqu'à Paris. Nous gagnâmes heureusement ce port. M. des Pesses prit terre avec nous par civilité, et sa compagnie nous procura une rencontre si avantageuse, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la suite de nos entreprises. Étant le soir avec nous dans l'hôtellerie, où nous étions logés, il y aperçut un marchand français de sa connoissance, avec sa femme qu'il connoissoit aussi, et quelques enfants qu'ils avoient avec eux : il les salua honnêtement ; mais la contrainte et l'embarras qu'ils marquèrent en le voyant lui firent juger qu'ils étoient fachés d'avoir été reconnus. Il avoit l'esprit pénétrant ; comme il les connoissoit pour protestants, et que rien n'étoit alors si commun que d'en voir passer un grand nombre dans nos îles pour y professer leur religion, dont l'exercice étoit interdit en France par les édits du roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fussent du nombre de ces fu-

gitifs, et que la crainte d'être arrêtés n'eût causé la peine qu'ils avoient marquée de le voir. Lui, qui étoit fort éloigné de leur rendre de mauvais offices, se hâta au contraire de les délivrer de ce soupçon, en les assurant qu'il pénétroit à la vérité leur dessein, mais que, loin de s'opposer au mouvement de leur conscience, il admiroit le zèle qui leur faisoit préférer leur religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous, après nous avoir priés de ne laisser rien échapper dans l'hôtellerie qui pût les trahir. Nous admirâmes en soupant la bizarrerie de cette rencontre, et nous fîmes diverses réflexions sur la conduite du ciel, qui permet quelquefois que l'erreur et la vérité aient tant de ressemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette pensée à son avantage; mais c'étoit là justement ce qui causoit notre admiration : le marchand abandonnoit sa patrie pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la sienne; car si la religion n'étoit pas le seul motif qui nous amenoit en France, c'étoit du moins le principal, puisque sans cela nous aurions pu penser à nous établir en Angleterre. Nos vues étoient donc en effet les mêmes; et nos principes étant néanmoins si opposés, que les uns ne pouvant être vrais sans supposer la fausseté des autres, nous étions obligés de reconnoître qu'en faisant un des plus grands sacrifices que les hommes puissent faire au ciel, nous faisions

les uns ou les autres une démarche fausse et inutile.

Après quelques aspirations ferventes que cette pensée nous fit pousser pour la conversion les uns des autres, M. des Pesses prit occasion de notre entretien pour demander au marchand s'il avoit eu assez d'adresse ou de bonheur pour mettre tous ses biens à couvert : il répondit que la principale partie consistant en marchandises de transport et en argent comptant, il avoit eu la précaution de les faire passer à Londres avant son départ de Paris ; mais que la crainte de se trahir lui-même par quelque indiscrétion l'avoit empêché de se défaire d'une jolie maison de campagne qu'il avoit à quelque distance de la ville, et qui tomberoit sans doute au pouvoir de ses parents lorsqu'ils seroient assurés de son évasion. Le ciel, s'écria M. des Pesses en s'adressant au marchand et à moi, le ciel m'inspire une pensée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laissé, me dit-il, quelques terres en Irlande, et monsieur en laisse une aux environs de Paris. Puisque vous êtes résolus tous deux de changer de patrie, que ne faites-vous ensemble un échange de biens qui servira du moins à vous faire sauver quelque chose du naufrage, et qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles ? Je n'y vois nulle difficulté, ajouta-t-il ; car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puisse être, puisque vous êtes déjà

déterminés à tout perdre ; et j'oserois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez sans peine, vous en France, et vous en Angleterre, d'être mis en possession des biens l'un de l'autre. Munissez-vous seulement tous deux d'un acte de vente ou de donation, qui vous serve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur et de protection fera le reste.

Le marchand ne parut pas incertain un moment, lorsqu'il fut assuré par M. des Pesses que j'avois laissé effectivement quelques biens en Irlande ; ni moi, après avoir reçu les mêmes assurances. Nous ne pensâmes plus qu'à faire les deux actes dans les formes ordinaires, et nous nous séparâmes, également satisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête homme, à qui notre famille est ainsi redevable des prémices de son établissement en France. Il se nommoit M. de Lezeau ; la reconnoissance que nous crûmes lui devoir, et qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe pour favoriser son départ.

Je fus fort étonné lorsque nous nous disposâmes à quitter cette ville, d'entendre dire à M. des Pesses que son dessein étoit de nous accompagner jusqu'à Paris, et que se reposant sur la sagesse de son lieutenant, il lui laisseroit la conduite de son vaisseau pendant le reste de la route. Je ne m'y opposai que foiblement, comme on fait à une civi-

lité excessive qu'on n'est pas fâché de recevoir. Ayant fait un long séjour à Paris, il pouvoit nous y rendre des services considérables en arrivant, et sur-tout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'acte de M. de Lezeau. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux sur une chose dont je n'avois pas eu jusqu'alors la moindre connoissance. M. des Pesses étoit devenu sensible au mérite de ma sœur; il ne pouvoit se résoudre à la quitter : ainsi, ce que je croyois devoir à sa politesse n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude; au contraire, dans l'espérance où j'étois que l'esprit et la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France pour trouver quelque établissement avantageux, je me flattai que, sans aller plus loin, sa bonne fortune lui offroit dans M. des Pesses tout ce qu'elle pouvoit désirer : il étoit jeune et bien fait, sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche; et quoiqu'il ne fût point d'une naissance égale à la nôtre, la situation de nos affaires et la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats sur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille son assiduité auprès de ma sœur, et les marques qu'il lui donnoit continuellement de son affection. Mes deux frères, qui s'en aperçurent comme moi, les regardèrent de même; et lorsqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penser que la recherche

de M. des Pesses étoit un avantage pour elle et pour nous. L'opinion que nous avions prise de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoissance d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui étoient les amis de son père ou les siens, et de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous assurer de son bien, et sinon de la noblesse de sa famille, du moins de la considération où elle étoit dans son pays, et du rang honorable qu'elle y tenoit dans la robe et dans le commerce. Nous reçûmes même à Rouen quelques lettres de recommandation de plusieurs personnes du premier ordre, auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec M. de Lezeau, et qui nous offrirent en sa faveur tout le crédit qu'ils avoient à la cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un temps où l'abondance y régnoit, et où le luxe et les plaisirs paroissoient être de toutes les conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous qui n'avions vu jusqu'alors que de la pauvreté et de la misère dans les villes désertes d'Irlande: je remarquai d'une manière sensible l'effet que ce changement produisit sur mes frères et sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous primes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage; mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes frères étoient à parcourir la ville, à lier des connoissances, et à s'introduire

dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir et de tout entendre, et comme enchantée de la magnificence des habits et des équipages qui se présentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'essuyer les récits éternels de Georges, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu, et ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans son poste. Le goût, ou plutôt la passion qu'ils avoient pour le monde, se déclaroit jusque dans l'air de leur visage, et dans le ton de leurs discours. Je ne doute pas que leur imagination ne les servît fidèlement pendant le sommeil, et qu'elle ne leur représentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice, au contraire, revenoit mélancolique et rêveur : à peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles : il paroissoit méditer quelque chose d'extraordinaire, sans que je pusse démêler si sa rêverie venoit de tristesse ou de joie.

De quelque manière qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la dissipation excessive des deux autres. M. des Pesses avoit pris un logement différent du nôtre, et sa première attention en arrivant avoit été de s'informer dans quel état M. de Lezeau avoit laissé ses affaires à son départ : il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même : ses parents, assurés de sa fuite,

n'avoient pas balancé à se mettre en possession de ce qui lui avoit appartenu, et la maison de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous dussions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zèle et l'industrie de M. des Pesses vinrent à bout de les lever : il ne me laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à M. le chancelier, à M. le premier président, et à M. l'archevêque de Paris. La protection de ces trois seigneurs qu'il avoit eu le crédit de nous ménager abrégea les procédures, et nous rendit enfin possesseurs paisibles du bien de M. de Lezeau ; nous remerciâmes la Providence de nous avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la première vue nous avoit paru extrêmement agréable : elle est à trois quarts de lieue de Paris, et dans une situation si charmante, qu'elle peut passer pour un lieu de délices.

Après nous avoir rendu cet important service, M. des Pesses, qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, et qui avoit eu plus d'une occasion de s'assurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur : il ignoroit entièrement que je les eusse pénétrées ; son compliment fut court et sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide : je lui répondis aussitôt d'un air à guérir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder ; que la générosité et le zèle qu'il avoit marqué pour les intérêts de

notre famille méritoit ce juste retour; que je me croyois même très heureux qu'il nous offrît lui-même l'occasion de nous acquitter, en satisfaisant son cœur par l'endroit le plus tendre; enfin, que s'il estimoit assez ma sœur pour souhaiter d'en faire son épouse, non seulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit pas encore disposée elle-même à consentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes soins pour la rendre telle qu'il désiroit. La joie qu'il fit paroître de cette réponse me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais senti par expérience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la suite: je veux dire que le transport où je vis M. des Pesses, qui étoit naturellement mesuré dans toutes ses actions, m'apprit non seulement que l'amour est une passion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination aussi souverainement que du cœur; et qu'étendant sa tyrannie sur le corps et sur l'ame, elle trouble tout à la fois le sang et la raison.

Ce tendre jeune homme se laissa tomber à mes genoux qu'il embrassa avec un mouvement tout passionné, et, ne trouvant point de termes pour s'exprimer, il y demeura quelque temps dans un silence plus éloquent que toutes les expressions: enfin, revenant à lui-même, il me fit les remercîments les plus vifs, et la moindre chose qu'il m'offrit fut la disposition de sa vie et de sa for-

tune. J'avois été fort éloigné jusqu'alors de le croire si amoureux ; mais ce qu'il ajouta fit croître encore l'idée qu'il venoit de me donner de sa passion. Comme il n'y a rien de si aimable au monde que mademoiselle Rose, me dit-il, il est impossible aussi qu'elle inspire jamais plus d'amour. C'est un secret que je vous ai caché jusqu'à présent, et dont elle ne sait elle-même qu'une partie, car il n'est pas croyable qu'elle eût la dureté qu'elle marque pour moi, si elle connoissoit toute ma tendresse. Là-dessus il me raconta que sa passion étoit née en Irlande ; que dès ce pays-là il avoit eu la hardiesse de la déclarer ; que, loin d'être rebuté, il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour espérer beaucoup de l'avenir, et qu'il avoit continué de se flatter depuis Killerine jusqu'à Paris ; mais que, par un changement dont il ignoroit la cause, et qui le mettoit au désespoir, il se trouvoit depuis quelque temps si reculé dans ses espérances, qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant ; qu'au lieu de cette douceur et de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelques marques légères, elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris et des dédains qui lui perçoient le cœur ; que c'étoit cette raison qui lui avoit fait naître la pensée de s'ouvrir à moi pour se rendre un peu plus hardi par mon approbation, s'il étoit assez heureux pour l'obtenir ; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer ne pouvoit être égalée que par la joie qu'il ressen-

toit de ma réponse ; que l'estime et l'amitié dont j'avois bien voulu l'assurer étoient pour lui une consolation des plus douces ; mais que, si je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétablissant dans le cœur de Rose que je lui rendrois le seul service auquel il pût être sensible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un discours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi : je ne pouvois ajouter à ma première réponse que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je suis d'un âge, dis-je au triste M. des Pesses, et d'une profession qui ne me permettent guère d'entrer dans le secret de vos petits chagrins d'amour : cependant, le détail que vous m'avez fait servira à redoubler le désir que j'ai de vous obliger, et je parlerai aujourd'hui à ma sœur dans le sens le plus conforme à vos inclinations. En effet, j'allai la chercher sur-le-champ : je la trouvai dans sa chambre, occupée à se parer, et recevant les avis de Georges qui l'informoit des dernières modes, et qui l'aidoit à les suivre : je leur demandai quel étoit le dessein d'une parure si affectée ; Georges répondit qu'il avoit proposé à sa sœur de la conduire à la promenade, et qu'étant à Paris il ne convenoit point qu'elle fût vêtue comme une villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse, je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillements, et sur la puérilité des modes. En France,

leur dis-je, il est vrai qu'on se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes ; mais je sais qu'en France même on fait pitié aux personnes de bon sens lorsqu'on les suit avec trop d'affectation : retenez cette règle, ajoutai-je, qui est d'un excellent auteur français : « Les femmes raisonnables « reçoivent les modes et n'y ajoutent rien ; elles « ne sont jamais les premières à les suivre, ni « les dernières à les quitter. » Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion, mais ils n'étoient plus l'un et l'autre en état de la goûter et de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit dans sa chambre : je lui expliquai naturellement le dessein de M. des Peses, et les sentiments qu'il avoit pour elle ; j'ajoutai que, dans l'état de notre fortune, je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser comme un véritable avantage ; et que, si elle prenoit mon conseil, j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. Georges étoit témoin de cet entretien, et je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentiments que moi à l'égard de ce mariage, il ne joignît ses instances aux miennes pour y faire consentir sa sœur : cependant, il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier sitôt de qui nous étions nés, et proposer un marchand de vin pour époux à la fille du comte de....; que pour lui, s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur, c'étoit de de-

meurer fille toute sa vie, plutôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne me fit entendre que quelques paroles, mais qui marquoient la même répugnance à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte; d'ailleurs, quelque supériorité que l'âge et le respect volontaire de mes frères et de ma sœur m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors, il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur, ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi, sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse, je me bornai à lui représenter toutes les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à recevoir les offres que je lui faisois; et, pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à M. des Pesses, je lui recommandai de traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté et de complaisance un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire; et, sans s'expliquer davantage, elle regarda Georges d'un air qui signifioit quelque chose, mais que je ne pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent au logis; quelque inquiétude que m'eût causée leur absence, j'avois encore si bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire, de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour: le hasard me fit apprendre aussi avant leur réveil dans quelle occupation ils avoient passé la

meilleure partie de la nuit. M. des Pesses m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur, pour me faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà : il me dit d'un air affligé que personne n'étoit si à plaindre que lui, et qu'il n'avoit plus même d'espérance dans mes promesses et dans les secours de mon amitié. Il me raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins l'ayant conduit la veille à la comédie, il y avoit vu Rose, mais dans une parure si brillante qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue sans dessein ; qu'en effet, la loge où elle étoit d'abord seule avec son frère s'étoit remplie peu à peu de jeunes seigneurs qui n'avoient point tardé à lier connoissance avec elle ; qu'il en étoit survenu un plus âgé auquel les autres avoient cédé la place, par déférence apparemment, et qu'il n'avoit pas cessé un moment de marquer une vive admiration pour ses charmes; que s'étant informé qui il étoit, on lui avoit appris que c'étoit le duc de....., c'est-à-dire, ainsi qu'on l'en avoit assuré en même temps, l'homme de la cour de France qui étoit le plus passionné pour les femmes, et qui respectoit le moins l'honneur et les bienséances pour se satisfaire ; qu'après le spectacle, ce seigneur avoit offert apparemment son carrosse à Rose, mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec le duc et mon frère ; qu'il avoit eu la curiosité de les suivre, et qu'il les avoit vus descendre à l'hôtel de....., où le prince de ce nom

donnoit un grand souper qui devoit être suivi du bal; que l'amour, ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, et que, pendant une partie de la nuit, il y avoit vu Rose briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les compliments et les flatteries qu'on lui faisoit sur sa beauté, et marquer sur-tout beaucoup de complaisance et d'attention pour le duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un moment; qu'à la vérité, son frère ne l'avoit pas quittée non plus, mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop, par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à espérer de son affection.

Non seulement le chagrin de M. des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais, par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presque aussi inquiet et aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, et sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes frères et par ma sœur: les querelles et la division ne pouvoient manquer d'en être la suite; et, par une conséquence encore plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse et leur bonne conduite, dissiper,

peut-être follement, le peu de bien que nous y avions apporté, et m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Killerine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir que de porter déjà si loin ma prévoyance et mes craintes; mais si l'on considère, comme je faisois alors, qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi, et sans autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes frères et dans ma sœur la docilité et la soumission qu'ils m'avoient promises, on ne sera pas surpris que je fusse vivement piqué du changement de leurs manières, et que je donnasse une si mauvaise explication aux premières apparences du dérèglement de leur conduite: aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux, et de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fond à faire sur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai M. des Pesses de se retirer, pour me laisser la liberté d'exécuter mon dessein. Je les fis appeler aussitôt tous trois; et quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui méritât aussi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choses importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeler dans quelles dispositions ils m'avoient

témoigné qu'ils étoient, lorsqu'ils m'avoient fait la première proposition du voyage de France. Vous avez su me persuader, leur dis-je, que votre vue étoit d'accorder les devoirs de votre religion avec ceux de votre naissance; c'est-à-dire, de chercher un pays où vous pussiez espérer de vous rendre propres à quelque chose dans le monde, sans être obligés de quitter la foi de vos ancêtres pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pu vous faire souhaiter avec raison d'abandonner votre patrie. Pour moi, vous savez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendresse pour vous et le souvenir des promesses que j'ai faites à un père expirant. J'étois tranquille à Killerine; l'ambition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conscience. Ma fortune étoit bornée par mes propres désirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le seul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef et le guide de vos entreprises. C'est la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous souvenez-vous à quelles conditions j'y ai consenti? La première étoit que vous prendriez ici toutes les voies qui conviennent à l'honneur et à la religion pour vous conduire à quelque établissement. La seconde, que vous n'entreprendriez rien sans me communiquer vos desseins et sans avoir reçu mes conseils. Si vous avez été fidèles à ces deux promesses, je le serai à toutes les miennes, et

j'attends du ciel qu'il bénira nos entreprises. Mais si vous êtes déjà tels que j'ai honte de vous le reprocher, et que vous rougirez sans doute de me l'entendre dire, comment vous flattez-vous que je puisse approuver vos désordres, et conserver la moindre liaison avec vous? Alors, sans leur laisser un moment pour se reconnoître, je leur répétai tout ce que j'avois appris de M. des Pesses, et j'affectai de donner un tour odieux aux circonstances même les plus légères et les plus excusables. Une fille, dis-je à ma sœur, qui, dans moins de quinze jours, a renoncé à toute bienséance et à toute pudeur, qui va se livrer d'elle-même aux caresses et aux flatteries des hommes, qui se trouve tout d'un coup en liaison avec le seigneur le plus débauché de la cour; un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur, en m'adressant à mon frère, qui se rend le ministre des mauvaises inclinations de sa sœur, qui lui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à se perdre, et qui entraîne toute sa maison avec lui dans le précipice : quelle étrange manière de travailler à s'établir en France par les voies de l'honneur et pour la cause de la religion! ou plutôt quel horrible commencement de ruine et d'infamie!

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient sur Rose, quoique ce fût Georges sans doute qui fût le plus coupable; mais je ne faisois point cette différence sans dessein. L'honneur des

personnes de son sexe étant plus délicat que celui des hommes, et les précautions par conséquent plus nécessaires pour assurer leur conduite et leur réputation, j'étois bien aise d'effrayer ma sœur par les plus affreuses images du vice et de la honte, et de grossir un peu son imprudence et ses fautes : aussi fut-elle si frappée de mon discours, qu'elle se mit à verser un ruisseau de larmes, tandis que Georges employoit tout son esprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait ensemble. Il avoit cru, me dit-il, que, suivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Rose honorablement, ou de la placer auprès de quelque dame de distinction, il étoit à propos qu'elle se fît voir dans le monde, et qu'elle s'y fît quelques connoissances; qu'il l'avoit menée dans cette vue à la promenade et à la comédie; qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par plusieurs personnes de qualité et d'honneur; qu'au reste il ignoroit quel étoit ce seigneur débauché avec lequel je l'accusois d'être en liaison; qu'à la vérité M. le duc de...., après s'être approché de Rose et s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié et de service, et leur avoit proposé de les produire à l'hôtel de....; que c'étoit sans doute une maison où l'on pouvoit entrer sans honte; qu'ils y avoient été reçus avec distinction, et que devant penser à faire leur entrée dans un certain monde, c'étoit un bonheur

pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion ; qu'il s'applaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime et la protection d'un seigneur tel que le duc de.....; qu'il lui avoit promis de prendre en main les intérêts de notre famille, et qu'il avoit poussé la bonté et la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires et du lieu de notre demeure ; enfin que, ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit passé qui méritât le nom de désordre, de crime, de débauche, il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois, et des titres odieux que j'avois donnés à sa conduite.

Si cette apologie étoit sincère, il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudence. Peut-être ignoroit-il encore le caractère du duc, et le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expressions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excusable ; mais elles n'empêchent point que vous n'ayez tort dans le fond, puisque ce qui pouvoit convenir ici à vos intérêts étoit tout-à-fait contraire à l'honneur de Rose. Avec quelque sagesse qu'elle ait pu se conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille qui a choisi pour guide, aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde, un seigneur décrié par ses vices ; qui s'est fait présenter par sa main ; qu'on a vue sortir avec lui de son carrosse, et qui a passé familièrement toute la

nuit à l'entretenir ? Je vous apprends, ajoutai-je en regardant Rose, que, soit injustice ou raison, les jugements du monde se forment toujours sur les premières démarches. Peut-être le coup mortel est-il déjà porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne se répare jamais ? D'ailleurs, pour peu que vous eussiez réfléchi tous deux sur la situation présente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'est point par la comédie et par le bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établissement. Si ces frivoles occupations sont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'après qu'on a satisfait à tous ses devoirs ; et le plus important des vôtres est de vous attirer les faveurs du ciel par une conduite réglée, qui vous fasse mériter ici l'estime et la protection des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour justifier ma propre conduite, et pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conseils. Cependant je ne pus réussir à les faire goûter à mon frère. Il s'obstina à prétendre que je ne devois point le condamner d'avoir profité d'une si heureuse occasion de se faire des amis et des protecteurs ; et pour ce qui regardoit l'honneur de Rose, il soutint avec la même opiniâtreté qu'elle n'avoit pu donner le moindre fondement aux soupçons ni à la médisance, lorsqu'elle étoit avec lui, et qu'elle s'étoit comportée avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma chambre, et j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que son frère. Ce n'est pas que je le soupçonnasse dans le fond de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à-fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la sagesse extérieure de la conduite et des manières; et ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la réputation de sa sœur en sûreté lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi, qui considérois les choses d'un autre œil, je faisois peu de fond sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin; et connoissant sur-tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amollir; d'où il arriveroit tôt ou tard que, malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelque foiblesse, ou qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet, je ne m'imagine rien de si affreux que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur, elle sent en même temps la nécessité des lois qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse de la violence à se faire pour dérober aux

yeux d'autrui ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement dans soi-même !

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos et la vertu de Rose, qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par des degrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses frères à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le temps de fortifier son cœur, ou de l'armer du moins de défiance et de précaution. Mais depuis notre arrivée à Paris, Georges avoit pris sur elle un certain ascendant qui me fit craindre de la trouver moins docile ; et s'il étoit capable, par sa vigilance et ses conseils, de faire d'elle une femme sage, suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer à ma chambre, pour y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux lorsque j'entendis le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, et la voix de plusieurs personnes qui s'informoient où demeuroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, et je vis descendre du carrosse un homme vêtu magnifiquement, qui se

fît introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fût M. le duc de.... Une visite si peu prévue me jeta dans une étrange surprise, et j'eus peine à me persuader d'abord qu'une fille de l'âge de Rose osât l'accepter. Je m'attendois du moins que Georges trouveroit quelque moyen de la faire disparoître, et que, se présentant aussitôt pour recevoir M. le duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut Georges, à la vérité, qui reçut le duc; mais Rose ne se fit pas presser pour paroître, et son frère ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, et me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce temps à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'inquiétude, le chagrin, l'impatience, et cent autres mouvements qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de M. le duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler : soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'honneur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, et, gardant beaucoup moins de ménagements que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frère des reproches aussi vifs que ma crainte et aussi pressants que le danger. Je ne balançai pas

même à lui déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'aveugler sur ce qui se passoit à mes propres yeux; que cette visite du duc de.... me paroissoit concertée; que, de quelque prétexte qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune étrangère, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, et, pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vues conformes à ses vicieuses inclinations; que j'avois honte de pénétrer plus avant dans ce mystère d'infamie, mais qu'à quelque prix que ce fût, et quelque moyen qu'il me fallût employer, j'empêcherois Rose assurément de s'écarter de son devoir, et je l'empêcherois bien lui-même de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup de patience. Ensuite, paroissant fort affligé de la défiance que je marquois de l'honnêteté de ses vues, il me pria de lui rendre plus de justice, et de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de M. le duc me déplaisoit avec raison, et il me protesta que, loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvelée à l'avenir. Mais après cette espèce de réparation dont je commençois à être satisfait je fus extrêmement surpris de l'entendre

changer de ton et de langage. Mon frère, me dit-il, avec un air de prudence qu'il savoit affecter mieux que personne, me permettrez-vous à présent de vous expliquer naturellement ce que je pense ? J'ai mille raisons qui m'obligent au respect et à l'amitié que je vous porte; aussi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne sais si je puis vous promettre la même docilité sur d'autres points. J'ai réfléchi sur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin, et plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne considérons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'église, un vénérable théologien, et je confesse que si nous étions destinés au même état, ma sœur et moi, nous n pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance et notre inclination nous destinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoissez, de distinguer à présent ce qui convient à mon honneur et à ma fortune. Je suis dans un âge, continua-t-il, où je n'ai plus un moment à perdre, si je veux arriver à quelque chose dans le monde. Ma sœur doit penser aussi à se produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de sa jeunesse et de sa beauté. Vous vous défiez de sa sagesse ! c'est avoir trop mauvaise opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient sans doute autant qu'à vous d'être sensible à

l'honneur de notre maison, je me repose du sien sur sa propre vertu ; et s'il lui arrivoit d'être assez lâche pour nous déshonorer, je ne crains pas de le dire en sa présence, toute ma tendresse pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc, ajouta-t-il, et sur elle et sur moi, et ne vous opposez point au succès de nos affaires, en condamnant les seuls moyens qui peuvent les faire réussir.

Ce discours, que Georges avoit sans doute médité à loisir, et dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compassion. Je me hâtai de lui en montrer la foiblesse, en lui faisant apercevoir qu'il avoit raisonné sur un faux principe ; que cette grande différence qu'il mettoit entre l'état ecclésiastique et celui d'un homme du monde n'y étoit pas effectivement, puisque ce n'étoit que deux manières différentes de remplir les mêmes devoirs ; qu'un homme du monde et un homme d'église étoient deux chrétiens, dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice et à la pratique de la vertu ; qu'à la vérité leurs occupations extérieures ne se ressembloient pas, mais que, sans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui est la nécessité de plaire à Dieu et de sauver son ame : en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occasions du péché, et que par conséquent l'usage de mes maximes étoit aussi nécessaire pour ma

sœur et pour lui, que pour moi-même. S'il est impossible, ajoutai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne, vous ne sentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel service vous rendez à votre sœur, en la conduisant sans précautions au milieu du danger. Elle y périra, et son malheur sera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, si elle oublie son devoir. Étrange remède! Ne voyez-vous pas qu'il suppose sa ruine déjà consommée, et qu'il est question d'en trouver un qui puisse la prévenir. Ne précipitez rien, c'est l'unique faveur que je vous demande. Laissez à votre sœur le temps de reconnoître les précipices qui l'environnent; elle n'y tombera pas du moins sans avoir su qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occasions, laissez-les naître. Il y en a de nécessaires pour une personne du monde, je le sais bien; mais la religion en diminue le péril lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret; au lieu qu'il est toujours extrême lorsqu'on y court volontairement.

Cette conversation, qui dura beaucoup plus long-temps, et dans laquelle j'attaquai les misérables principes de Georges avec les plus fortes armes du christianisme, ne fit aucune impression sur son esprit. Il me fit connoître, par toutes ses réponses, qu'il se croyoit supérieur à mes petites craintes; que sa religion étoit l'honneur, ou que s'il y mettoit quelque différence, elle

n'étoit point à l'avantage de la religion, puisque c'étoit par ses fausses idées d'honneur qu'il en expliquoit les lois et les devoirs. Nous nous trouvâmes si peu d'accord en nous séparant, qu'il traita mes raisonnements de scrupules monastiques, et que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas dessein de s'opposer à mon départ.

J'essuyai sans me plaindre une marque si dure du refroidissement de son affection. Il partit le même soir pour Saint-Germain-en-Laie, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre visite à M. de Mahony, à M. Dillon, et à quelques autres gentilshommes parents ou amis de notre maison. Je sus après son départ qu'il avoit entretenu long-temps sa sœur en particulier, et qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir M. le duc de.... s'il lui prenoit envie d'y revenir, et pour lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à Saint-Germain. Cette attention me fit plaisir, et me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence pour répéter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur et de soumission. M'étant aperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits et de coiffures, je lui demandai à quel

usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarrassoit. Cependant, comme elle avoit le cœur incapable de déguisement, elle me dit, après un léger préambule où elle apportoit la volonté de Georges pour excuse, qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui au bal qui se donnoit deux ou trois jours après chez M. le duc de...., et que, pour y paroître avec quelque bienséance, elle se faisoit habiller proprement. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux, avec plus d'ardeur que jamais, tout ce qu'elle avoit à craindre dans ces assemblées dangereuses, à l'âge où elle étoit, avec si peu de connoissance du monde et des pièges qu'on alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux intérêts de son ame; de prendre quelque temps du moins pour se préparer au passage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée jusqu'alors, à celle où l'on vouloit malheureusement l'engager; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes, au risque d'être abandonnée par le ciel, dont elle négligeoit d'implorer le secours, et qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrètes et si téméraires; enfin, si mes prières et mes instances ne suffisoient pas, je lui déclarois que j'y ajoutois mes ordres, et que, par le droit que me donnoient ma profession, mon âge et ma qualité d'aîné, je lui commandois absolument de renoncer à sa partie

de danse, et de ne pas sortir du logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remède si dur, je le crus indispensable, et je ne doutai pas du moins qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guérit mon inquiétude; elle me porta même à laisser Rose plus tranquille, parceque, ne doutant point que ce petit sacrifice ne coûtât quelque chose à son cœur, je m'imaginai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. Georges arriva de Saint-Germain deux jours après. Je le reçus sans affectation; et feignant de ne plus songer au passé, je ne l'entretins que du sujet de son voyage, et je laissai à Rose le soin de lui apprendre les changements qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tardèrent point à se voir en particulier : ils en avoient pris l'habitude depuis quelque temps, car Patrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques moments, Georges sortit de la chambre de sa sœur, et peu après du logis. Il revint au bout d'une heure dans un carrosse de louage. Étant descendu, il ne s'arrêta dans la maison qu'aussi long-temps qu'il falloit pour prendre ses habits, ceux de sa sœur, avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande, et, se faisant accompagner de Rose, qu'il conduisoit par la main, il remonta dans le carrosse avec elle, et ils s'éloignèrent aussitôt du quartier.

Il laissa pour moi à la porte un billet, qu'on m'apporta tout ouvert. Il ne contenoit que trois lignes : « Indigné, disoit-il, de la tyrannie avec « laquelle je le traitois, lui et sa sœur, il prenoit « le parti de s'établir d'un autre côté avec elle; et « pour observer toute justice, il avoit fait un « partage égal de notre bien, dont il laissoit la « moitié pour Patrice et pour moi. »

J'étois à lire dans ma chambre, et j'attendois l'heure du souper avec impatience, pour savoir de quelle manière il auroit pris la défense que j'avois faite à Rose. Comme rien n'étoit si éloigné de mes idées qu'une trahison de cette nature, ma défiance ne s'étoit pas même tournée de ce côté-là; de sorte que ma surprise, ma douleur et ma confusion furent extrêmes à la lecture de ce fatal billet. Je levai les yeux et les mains au ciel : O Dieu ! m'écriai-je, est-ce là le prix de la tendresse que j'ai toujours marquée pour eux ! Les ingrats ! Ils réservoient donc cette récompense à mes soins et à mon affection. Je me trouvai si ému, que je sentis des pleurs couler de mes yeux, et que je fus incapable, pendant quelques moments, de former aucune résolution.

Lorsque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit point deux partis à prendre pour moi, et que je ne devois plus penser qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris? Ils veulent se perdre, disois-je; ils ont secoué le joug; et s'ils

n'ont eu que du mépris pour les saintes maximes que j'ai tâché de leur inspirer, quelle voie me reste-t-il à prendre pour les rappeler à leur devoir? Non. Je retournerai en Irlande; j'irai me dévouer au salut de mon troupeau. Le champ n'est que trop vaste pour mon zèle, et mes peines n'y seront pas payées d'ingratitude et de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette résolution, que, connoissant l'humeur douce de Patrice, je ne doutai point qu'il ne consentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre patrie. Ainsi, j'espérois du moins de sauver une branche de ma malheureuse famille, et de ne pas reparoître au tombeau de mes pères sans avoir à leur offrir quelque reste encore pur de leur sang.

Aussi long-temps que je continuai d'être agité par ces premiers mouvements, je ne fis que m'applaudir du dessein que j'avois pris de quitter la France, et je le communiquai même à Patrice, qui ne marqua point d'éloignement pour la proposition que je lui fis de m'accompagner. Mais lorsque mon sang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à envisager les choses d'un œil tout différent. Je rappelai toutes les raisons qui m'avoient paru assez puissantes pour me déterminer à partir de Killerine, et à suivre en France mes frères et ma sœur. Étoient-elles changées par leur mauvaise conduite? ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle qui rendoit les premières beaucoup plus fortes? Si j'avois cru les obligations de la nature

plus sacrées que celles de mon emploi ; si je m'étois arraché pour quelque temps au soin de mon troupeau, dans la seule vue de diriger mes frères vers quelque fin honnête et utile, et de leur faire éviter le chemin trop aisé du vice ; enfin si je les avois regardés comme mon prochain le plus cher, même en les considérant avec les yeux de la foi et suivant les règles de l'évangile ; devois-je renoncer à ces sentiments, lorsqu'étant si proches de leur perte, le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zèle ? Ils étoient dans le précipice, et ma charité alloit s'éteindre. Quelles avoient donc été mes vues lorsque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber ?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendresse pour mon frère et pour ma sœur venant à se réveiller, je sentis renaître en même temps une inquiétude si vive pour l'intérêt de leur ame, que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de sommeil. Mon sang étoit brûlant dans mes veines. Rien ne m'étoit si à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle est en effet un feu dévorant, sur-tout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches, et que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes. Loin donc de penser davantage à les abandonner, je résolus de recommencer avec une nouvelle ardeur à leur inspirer le goût de la vertu ; de les chercher en quelque

lieu qu'ils se fussent retirés; d'essuyer leurs froideurs, leurs refus, leurs mépris même et leurs injures, plutôt que de renoncer à l'espoir de leur faire goûter mes conseils; enfin de me proposer leur salut comme l'objet continuel de ma vigilance et de mes soins; et si je n'étois pas assez heureux pour les éloigner du vice, d'empêcher du moins qu'ils ne s'y livrassent sans remords.

Je ne m'occupai plus que du moyen d'exécuter cette résolution. Mais en méditant sur les difficultés de mon entreprise, je conçus qu'après la démarche que Georges avoit faite, et sur-tout avec la confiance qu'il avoit dans ses propres lumières, il ne falloit pas espérer de le gagner tout d'un coup par la force de mes raisons. Il étoit d'ailleurs dans un âge où je ne pouvois plus prétendre qu'il fût obligé de se conduire par les conseils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de sa sœur étoit pressant; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de suivre ses inclinations, elle avoit besoin à tout moment d'un secours extraordinaire du ciel pour n'en pas faire un mauvais usage. Cette pensée me fit naître un dessein fort hardi: ce fut de l'enlever à Georges, et de la faire rentrer sous le joug malgré elle-même, en me proposant néanmoins de la traiter avec tant de douceur et de complaisance, qu'elle n'eût point à se plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impossible

d'exécuter ce dessein sans secours, je m'ouvris à Patrice et à M. des Pesses, qui étoit mortellement affligé de sa fuite, et qui se consumoit de chagrin et d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous les deux dans mes vues. Ils se chargèrent d'abord de découvrir le quartier que Georges avoit choisi pour demeure, et nous remîmes à prendre les mesures nécessaires lorsqu'ils auroient acquis cette connoissance.

Ce n'étoit pas une entreprise facile dans l'étendue d'une ville comme Paris. Ils s'y employèrent pendant quelques jours avec beaucoup de zèle; mais inutilement. Enfin, le hasard fit tomber Patrice sur les traces de son frère : il l'aborda civilement; l'autre affecta de marquer quelque surprise de le voir encore à Paris. Comment? lui dit-il, après l'empressement que j'ai vu au doyen pour retourner à Killerine, et avec l'attachement que je vous connois pour lui, je vous croyois partis l'un et l'autre : Patrice répondit naturellement que nous aurions été fâchés de quitter Paris sans savoir du moins ce que Rose et lui étoient devenus. Quoi! vous l'ignorez? reprit-il du même ton; apprenez donc que je suis devenu capitaine d'infanterie, et que j'en ai l'obligation à M. le duc de.... qui s'est employé en ma faveur auprès du ministre. Pour Rose, ajouta-t-il, il n'y a point encore de changement dans sa condition; mais j'espère que les occasions ne tarderont point à se présenter, et que nous choisirons les meilleures.

Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres intérêts, il lui représenta qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, et de se flatter que la fortune l'iroit chercher sous ma robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs; qu'à la vérité j'étois louable dans mes intentions, et qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle et de mon amitié: mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite et leur établissement dans le monde: que sa vue néanmoins en nous quittant n'avoit pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé; que sa fortune prenant un train fort heureux, et ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit, aussitôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, et de partager avec nous les fruits de son bonheur et de son industrie; qu'en attendant, si Patrice se vouloit un peu de bien à soi-même, il viendroit prendre quelquefois ses conseils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'eusse été témoin de cette conversation séduisante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impression sur l'esprit de Patrice; mais grace à l'excellence de son caractère, elle ne changea rien à ses sentiments. Il se contenta de marquer beaucoup de reconnoissance pour les offres de son frère; et dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informoit trop curieusement

de sa demeure, il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut soin de le suivre à vue d'œil, résolu de ne pas l'abandonner jusqu'à sa maison, et il ne revint à la nôtre qu'après s'être assuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit appris de Georges n'étoit propre à rien moins qu'à m'inspirer de la joie : si j'étois satisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque chose en sa faveur, la main dont elle s'étoit servie m'étoit suspecte, et j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de M. le duc de.... à prendre les intérêts d'un étranger. Ce n'est pas que je n'eusse la plus haute idée du monde de la politesse et de la générosité des seigneurs français ; mais j'aurois souhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits si inespérés qu'à cette cause. Je me rassurai néanmoins en apprenant que la demeure de Rose étoit connue de Patrice, et je commençai à chercher sérieusement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de Georges. M. des Pesses nous quitta aussitôt qu'il eut entendu le récit de Patrice, sous prétexte d'aller reconnoître la situation du logis de ma sœur, et de voir s'il ne se présenteroit rien qui pût servir à nos desseins, mais dans le fond pour satisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle et de la revoir. Il revint vers le soir, dans le temps que je méditois avec le plus d'ardeur sur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Rose ; la joie qu'il avoit eue de la voir brilloit encore dans ses yeux ; il nous dit qu'après

avoir passé quelque temps dans le voisinage de sa maison, il l'avoit vue sortir avec son frère, et qu'il avoit été ébloui de sa parure et de sa beauté. Il vouloit nous en faire la description que je lui priai d'abréger; les ayant vus monter en carosse, il les avoit suivis pour s'instruire de leur dessein. Ils étoient descendus à l'hôtel de Carnavalet qui étoit dans le même quartier; et s'étant informé de ce qui avoit pu les y conduire, il avoit appris qu'un grand nombre de personnes de distinction devoient y souper, et qu'il y auroit ensuite un grand bal, où les masques seroient admis en se faisant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de Georges, qui sembloit prendre plaisir à faire avaler le poison à sa sœur, et qui choisissoit comme à dessein les occasions les plus dangereuses pour son innocence; qu'auroit-il pu s'imaginer de plus funeste, si c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gémissois sur sa conduite, le ciel m'inspira l'envie de le punir en lui enlevant Rose au milieu même de ses plaisirs; le projet, les moyens, tout se présenta dans le même moment à mon esprit. Je connoissois peu les usages du bal; mais je m'imaginai qu'une assemblée si nombreuse ne pouvoit être sans quelque confusion, sur-tout lorsqu'on commenceroit à recevoir les masques. Je persuadai à Patrice et à M. des Pesses de se masquer, et d'aller au bal; faites ici un billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre sœur

lorsque vous serez à la porte de l'hôtel, pour la prier de vous faire introduire : si elle vient vous recevoir elle-même, cela suffit pour mes vues ; mais comme il est à craindre qu'elle ne vous fasse recevoir par un autre, vous ferez demeurer M. des Pesses à la porte ; et lorsque vous serez introduit, vous la prierez en secret de quitter un moment la salle pour rendre le même service à M. des Pesses, à qui vous lui ferez croire qu'on refuse absolument l'entrée ; je serai moi-même à la porte dans un carrosse, et je prends sur moi le soin de tout le reste : si elle vous conseille de vous adresser à votre frère, dites-lui que vous voulez lui laisser ignorer que vous êtes si proche de lui, et que vous attendez ce service d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette entreprise badine, sur laquelle je passerois plus légèrement, si sa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au lecteur que les ecclésiastiques romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre de leur état, j'étois encore vêtu comme ils le sont ordinairement, c'est-à-dire, en habit court, sans aucune différence d'avec les laïques. J'attendois, pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fussent dans une certaine situation, qui ne me permît plus de douter de notre établissement en France. Je pouvois donc, sans blesser la bienséance, paroître au milieu de la nuit à l'hôtel de Carnavalet ; pour ce qui regarde l'espérance que j'avois

d'enlever Rose avec si peu de mesures et de précautions, elle n'étoit fondée que sur la connoissance de son caractère, et sur l'habitude où elle étoit de me respecter; j'étois sûr qu'elle ne se feroit point traîner avec violence lorsqu'elle entendroit ma voix, et qu'elle recevroit de moi-même l'ordre absolu de me suivre. Ainsi j'étois sans inquiétude pour le succès de mon dessein.

En effet, il réussit aussi heureusement que je l'avois espéré : la multitude et la confusion n'étoit pas si grande au bal que je m'y étois attendu; mais je reconnus que c'étoit un avantage pour notre entreprise, parceque la crainte eût peut-être empêché Rose de quitter la salle. Une pistole que je donnai au portier me fit obtenir la liberté d'entrer dans la cour; Rose parut avec Patrice à la porte de l'appartement, et dans le temps qu'elle chargeoit quelques domestiques de fare ouvrir à M. des Pesses, je me présentai à elle de l'air le moins propre à l'effrayer : je pris ses mains avec beaucoup de douceur : Ma chère sœur, lui dis-je en les serrant tendrement, ne vous alarmez pas de me voir, je ne vous importunerai qu'un moment; je ne suis pas ici pour vous causer du chagrin, ni pour vous faire violence : vous êtes libre, vous êtes maîtresse de vous-même; mais si la crainte de Dieu vous touche encore; si le souvenir de votre père, l'honneur de votre famille, et vos propres sentiments, ont encore quelque pouvoir sur vous, accordez-moi la satisfaction

de vous voir rentrer aujourd'hui dans votre devoir ; voilà votre frère Patrice qui vous en conjure avec moi ; venez, votre fuite nous a causé une mortelle douleur ; il n'y a que votre retour qui puisse nous consoler. Je me tus, après avoir prononcé ces paroles avec beaucoup d'ardeur. Elle demeura quelques moments à répondre ; enfin ouvrant la bouche avec un profond soupir : O ciel ! me dit-elle, à quoi voulez-vous m'obliger ! A rien, me hâtai-je de répondre ; c'est de vous-même que votre honneur, votre vertu, votre repos, dépendent ici ; venez, repris-je, venez ma chère Rose ; je vais vous en conjurer à genoux, si mes prières et mes larmes ne suffisent pas pour toucher votre cœur. Elle me fit quelques objections sur l'inquiétude où nous allions jeter son frère : je l'assurai que j'aurois soin de pourvoir à tout ; et moitié déterminée, moitié irrésolue, je la conduisis vers la porte, où, sans perdre un moment, nous montâmes tous quatre dans le carrosse qui nous attendoit, et je fis toucher vers la porte Saint-Antoine pour nous rendre *aux Saisons* ; c'est le nom de la maison de campagne qui avoit appartenu à M. de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir, et je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu, et que je ramenois en triomphe ; pour elle, son air rêveur, et quelques soupirs qui sortoient

de son cœur malgré elle me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivoit pas sans regret. M. des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaie en lui adressant quelques discours galants et flatteurs, elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par ses réponses dures et ses manières chagrines ; je feignis de ne pas m'en apercevoir, assez content de la soumission qu'elle m'avoit marquée, et sûr qu'un peu de tranquillité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à Georges pour l'empêcher de s'alarmer : le tour de ma lettre n'étoit pas insultant ; mais en lui apprenant que sa sœur étoit rentrée volontairement dans son devoir, je l'exhortois à profiter de son âge et de ses lumières pour ne pas s'écarter davantage du sien. « Mon « dessein, lui disois-je, n'a jamais été de vous gê- « ner, ni de vous forcer par la violence à suivre « mes conseils ; c'est un ami qui veut se rendre « utile à votre bonheur, c'est un frère qui fait ses « propres intérêts des vôtres, c'est un père et un « pasteur spirituel qui n'a rien de plus cher et de « plus précieux que vous, car tous ces titres me « conviennent à votre égard : pourquoi donc vous « révolter contre ma tendresse et me fuir comme « votre ennemi ? Pourquoi du moins m'avoir en- « levé votre sœur, sur laquelle vous n'aurez ja- « mais aucuns droits tant que je serai capable de « faire valoir ceux que j'ai reçus de la nature par « l'ordre de ma naissance et ceux dont notre père

« commun s'est remis sur moi en expirant ? Je « crains de vous rappeler des circonstances qui « vous causeroient trop de honte ; souvenez-vous « seulement qu'il n'y a guère plus d'une année « que la mort nous a ravi ce bon père, et deman- « dez-vous à vous-même comment vous avez pu « perdre sitôt le respect que vous deviez éternelle- « ment à sa mémoire. » J'ajoutois que si ma lettre et ses propres réflexions lui faisoient renaître l'envie de bien vivre avec moi, il pouvoit être assuré de me trouver peu sensible au passé, et d'être reçue aux Saisons avec toute l'amitié que je lui devois, et que rien n'étoit capable de me faire perdre. Je le félicitois aussi sur la faveur qu'il avoit reçue nouvellement de la cour, et je l'exhortois à s'en attirer d'autres, par les moyens qui peuvent rendre un honnête homme content de sa fortune.

Il me fit réponse sur-le-champ ; son ressentiment, quoique déguisé, se faisoit sentir à chaque mot : il plaignoit Rose, me disoit-il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouse d'un marchand de vin ou de quelque paysan ; cela étoit bien éloigné des intentions de son père, que je faisois valoir avec tant de soin, et du but que nous avions dû nous proposer en venant en France ; mais il cessoit d'y prendre intérêt, puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle ; et pour le sort que je lui destinois, il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes

mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi, si j'entendois par-là de vivre sans haine et sans ressentiment, il me protestoit qu'il y étoit sincèrement disposé : mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toit, il ne voyoit point que cela fût nécessaire, ni même d'aucun avantage pour lui et pour moi-même ; il me souhaitoit d'ailleurs toutes sortes de prospérités, et il demeuroit avec ses sentiments ordinaires, etc.

Comme je n'avois point espéré qu'il pût être insensible à l'espèce d'affront que je lui avois fait, je résolus de laisser à sa bile le temps de se calmer, et de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya, par les mains d'un notaire, la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose à qui elle appartenoit, et de reconnoître par écrit que je l'avois reçue : je consentis à ce qu'il désiroit ; et je chargeai le notaire de lui dire, de la part de sa sœur, et de celle de Patrice et de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir et de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.

LIVRE II.

Les soins que j'apportai à l'embellissement de notre demeure, et la part que j'y fis prendre à Rose en la consultant sur tout ce qui pouvoit lui plaire, dissipèrent bientôt le chagrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle se fit du moins assez de violence pour le déguiser ; car une guérison si prompte et si facile devoit m'être suspecte : mais j'affectai de la croire sincère, assez content qu'elle fût capable de prendre un peu d'empire sur elle-même. Son indifférence pour M. des Pesses ne faisant qu'augmenter de jour en jour, je conseillai à ce jeune homme de modérer son ardeur, et d'attendre du temps un retour dont il ne falloit pas encore désespérer : il est vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma sœur, pour ne pas lui donner lieu de se repentir de la déférence qu'elle avoit eue pour moi, il entroit de nouvelles vues dans le conseil que je donnois à M. des Pesses. La raison qui m'avoit fait approuver son amour ayant été l'intérêt même de Rose, dont je croyois ne pouvoir assurer trop tôt l'établissement, je me trouvai un peu refroidi par sa répugnance ; je ne pouvois désavouer que l'inégalité de la naissance ne fût une juste objection : il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonstances de notre fortune mais c'étoit en sup-

MODERN LANGUAGES
FACULTY LIBRARY
OXFORD.

posant que l'inclination contribuât à la diminuer; car on ne se marie pas précisément pour être riche, et je souhaitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon ressentiment contre Georges, que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour M. des Pesses; elle étoit accoutumée à le voir: son penchant pour lui auroit pris des forces, et elle se seroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur, puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flatte sur les moindres apparences: il explique tout en sa faveur; une fille de l'âge de Rose, qui est encore sans précaution, parcequ'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore; l'ingénuité ne pense à rien, et l'amour-propre dans les hommes se figure tout ce qu'il désire. Enfin, quoique M. des Pesses m'entretînt tous les jours de son amour et de ses peines, je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente, qu'étant tombé dans une maladie dangereuse, je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause: nous n'épargnâmes ni soins ni dépense pour rétablir sa santé, et Rose même parut s'y intéresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur, et je ne pus lui

cacher ma satisfaction : elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnoissance : Je l'estime, me dit-elle, je suis persuadée qu'il m'aime, et je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si peu vraisemblable, que je pris de ses sentiments une idée toute différente ; mais elle les confirma quelques jours après d'une manière qui guérit mes soupçons : M. des Pesses m'avoit prié, dès les premiers jours de sa maladie, de marquer sa situation à ses parents, et je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eusse assez mesuré les termes de ma lettre pour ne leur pas causer de fausse alarme, une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique fit partir aussitôt son père, et l'amena aux Saisons : c'étoit un vieillard respectable dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualités qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls ; leur entretien dura plus d'une heure : enfin m'ayant fait prier de reparoître, le père me pressa, dans les termes les plus tendres, de sauver la vie à son fils en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur, pour un jeune homme qui nous étoit fort inférieur en naissance, et qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, et l'amitié dont nous l'avions honoré : mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cent mille livres en

terres et en argent comptant, et à lui acheter une charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois marquées à son fils étant toujours les mêmes, il pouvoit faire fond sur mon consentement; et que je me chargeois même de faire ces nouvelles propositions à ma sœur. Je la fis appeler, ne doutant presque pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur-le-champ : elle écouta tranquillement mon discours; mais, loin de flatter le père et le fils de la moindre espérance, elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentiments que ceux de la reconnoissance et de l'amitié. Quelque dureté que M. des Pesses dût trouver dans cette déclaration, il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pendant sa maladie, qu'il se rétablit contre toute espérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indifférence de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite : je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge et de son tempérament s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable, dont elle étoit sûre d'être aimée, et qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr : car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie, je lui trouvois plus de complaisance et d'égards pour lui, et j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour mutuel, si le chagrin de M. des Pesses

ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de M. des Pesses, et qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour aux Saisons : il me fit une réponse si vague et d'un air si contraint, que j'aurois pu concevoir quelque défiance, si j'eusse cru moins connoître son caractère ; mais je le croyois uniquement occupé de sa mélancolie, de ses livres et des changements continuels qu'il faisoit au jardin et à la maison : je comptois trop sur lui, et je ne me serois pas imaginé qu'un esprit et un cœur excellents fussent capables de tromper.

Dans toute ma vie, rien n'a tant contribué à mes erreurs et à mes peines que ce penchant trop crédule à présumer favorablement de la vertu d'autrui, sur-tout lorsqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture et d'inclination pour le bien : je n'ai pas connu les grandes passions par expérience, et, sans cette clef, l'on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir, avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvements capables de faire oublier des devoirs qu'on aime et qu'on ne viole pas même sans remords? Ainsi, je me suis toujours reposé sur le caractère d'autrui presqu'autant que sur le mien ; et lorsqu'il m'est arrivé d'en être la dupe, j'aimois

mieux prendre l'erreur sur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait, que d'accuser la vertu d'inconstance ou de foiblesse : fausse idée qui suppose dans les hommes trop de bonté ou de malice, avec une constance dans l'une ou dans l'autre dont la nature est rarement capable ; l'exemple de Patrice a fait plus pour mon instruction que mes raisonnements et toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint ; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défaut : l'une étoit cette complaisance qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui l'exposoit sans cesse à la séduction des conseils et des exemples ; l'autre, son inquiétude continuelle, et ce besoin d'être fixé qui lui faisoit saisir sans discernement tout ce qui sembloit promettre à son cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de son bonheur et de sa vertu l'avoient déja engagé dans plus d'une fausse démarche ; cependant les apparences m'imposoient encore : à la surprise que je lui marquai, il se contenta de répondre que, n'étant point le garant des inclinations de sa sœur, il étoit d'avis seulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner ; mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de sentiments : il ajouta que tous nos projets de mariage venant ainsi à manquer, il ne savoit pas même si la bienséance nous per-

mettoit trop de retenir plus long-temps M. des Pesses auprès d'elle : ce conseil fut insinué si adroitement, qu'il fit impression sur moi ; je convins que la réputation de Rose demandoit des ménagements. Il y avoit près de six semaines que M. des Pesses étoit aux Saisons ; je résolus de l'avertir, avec toute la franchise de l'amitié, qu'un si long séjour, qui ne paroissoit pas devoir se terminer par le mariage, pouvoit être mal interprété ; j'étois sûr que sa politesse et le respect qu'il avoit pour moi lui feroient étouffer les murmures de son cœur. En effet, après quelques plaintes de son infortune, il confessa que mes scrupules étoient justes, et il prit le parti de se retirer à Paris : je ne lui refusai point la permission qu'il me demanda de nous venir voir souvent.

Patrice avoit fait pendant ce temps-là divers voyages, tantôt à ma prière, tantôt pour ses propres vues. Je l'avois pressé d'aller souvent à Saint-Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même ; mon dessein avoit toujours été de nous faire présenter au roi Jacques par quelqu'un de nos parents, et j'avois jeté les yeux sur M. de Sercine que ce prince honoroit de sa confiance ; mais je souhaitois ardemment que Georges voulût nous accompagner, et j'attendois avec impatience qu'il se portât de lui-même à notre réconciliation : j'avois donc chargé Patrice, non seulement de disposer M. de Sercine à nous rendre le service que j'attendois de lui, mais de se

ménager aussi quelque entrevue avec son frère, pour lui représenter de quelle importance il étoit pour nous de mieux vivre ensemble, et de demander de concert la protection du roi pour notre famille : comme je ne lui voyois point autant de zèle que je le désirois pour ces deux commissions, du moins à juger par la froideur avec laquelle il me rendoit compte de ses soins, j'attribuai cette nonchalance à son humeur naturelle ; et je pris le parti d'aller moi-même à Saint-Germain, où je vis M. de Sercine et M. Dillon pour la première fois : ils ne me reçurent point en inconnu ; Georges avoit eu soin de leur faire le portrait de ma misérable figure : ils me saluèrent même par mon nom, quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un et chez l'autre que sous le titre d'ecclésiastique irlandais ; mais si je ne trouvai qu'un sujet de rire dans cette première circonstance de mes deux visites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit-on quelque offre de service : on ne m'entretint que du mérite de mes deux frères, et des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du roi : on me parla aussi de la beauté de ma sœur, et de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la cour de Saint-Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule, en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les compliments. Je me retirai avec beaucoup d'inquiétude ;

et loin de passer huit jours à Saint-Germain, comme je me l'étois proposé, je ne pensai qu'à reprendre le chemin des Saisons. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu : je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, et joué par la fausse prudence de Georges : mais que devois-je penser de Rose ? L'intérêt de cette chère sœur me causoit une mortelle alarme. J'arrivai aux Saisons tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre sitôt mon retour.

En entrant dans la cour, j'aperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux carrosses et des chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la maison ; on me reconnoît, et j'entends aussitôt le bruit des fenêtres et de la porte des salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation : j'en croyois à peine mes oreilles et mes yeux. Que prétendent-ils ? disois-je : voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du logis ? J'entre : personne ne se présente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement sans avoir la force de chercher des éclaircissements que je croyois déjà funestes, ni celle même d'appeler un domestique de la maison ; car j'étois arrivé seul, et à pied, après avoir quitté à Paris la voiture de Saint-Germain.

On demeura quelques moments dans un profond silence, pendant lequel on méditoit apparemment sur la manière dont on devoit se conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice,

qui demandoit à quelque domestique où j'étois. Il monta ensuite à ma chambre. J'étois assis, la tête appuyée sur une main; je ne quittai point cette posture, et, sans ouvrir même les yeux, j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à espérer ou à craindre; car mes premiers soupçons étoient tombés sur Georges, et je m'imaginois bien que ce ne pouvoit être que lui qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence et les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui: mon premier regard le fit rougir. Enfin, la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets, il me dit ingénument qu'il savoit la cause de mon chagrin, et qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi, Patrice! interrompis-je avec un profond soupir. Hélas! Que vous ai-je donc fait? Quelle raison aviez-vous de vous défier de moi? Il convint qu'il étoit coupable, et il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus, me dit-il, c'est l'embarras où vous allez être, et où je suis déjà. Mon frère est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris: elle y consent: je crains que vous ne puissiez vous y opposer sans vous attirer quelque nouveau chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que, dans le premier mouvement de surprise et de confusion où les avoit jetés mon retour imprévu, Georges

l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne seroit pas deux fois ma dupe, et que, si j'entreprenois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré lui, à quelque violence. Quel parti prendre? me dit-il: j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment ; mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultés de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir et dans mes intérêts, que je repris aussitôt l'espérance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles; et, ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si Georges étoit seul. Il me dit qu'il avoit avec lui trois dames et deux gentilshommes, à l'un desquels on se proposoit de marier Rose: nouvelle témérité, qui me causa autant de douleur que d'étonnement. Marier Rose! m'écriai-je. A qui donc? Et de quel droit prétend-on disposer d'elle sans ma connoissance et sans mon aveu? Il se hâta de répondre que je ne devois pas m'alarmer; que, pour ce qui regardoit ce mariage, Georges n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation et le conseil de tous nos parents et nos amis de Saint-Germain; que le roi lui-même y donnoit son consentement; et que le parti étoit également honorable et avantageux pour notre sœur. Chaque mot d'un si étrange récit augmentoit ma surprise et ma consternation. Mais, repris-je d'une voix altérée

par le ressentiment, suis-je donc compté pour rien? Méprisez-vous jusqu'à ce point ma tendresse, mon caractère et les droits de mon âge? D'ailleurs, marie-t-on une fille sans la consulter, sans qu'elle connoisse, sans qu'elle ait vu même l'époux qu'on lui destine? Il m'interrompit pour m'assurer que, par rapport à moi, l'on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue avant que d'en venir à la célébration des noces; et que, pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec Georges, depuis notre séjour aux Saisons, qu'elle avoit eu le temps de le connoître et de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication; et prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frère que je désirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révèlerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que Georges refusoit absolument de me voir si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, et à bien vivre désormais avec lui. Ciel! m'écriai-je, en y levant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici: mais j'irai moi-même à lui puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet, je descendis aussitôt; et, malgré l'agitation de tous mes sentiments, je reçus du ciel assez de force pour prendre un air calme et composé. J'entrai dans l'appartement où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir, après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. Georges parut déconcerté; Rose étoit tremblante; et tous les spectateurs, qui n'ignoroient pas la situation des affaires, et qui avoient part au complot, se trouvèrent dans un certain embarras: mais lorsque j'ouvris la bouche pour m'expliquer avec modération, tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vue de M. de Sercine sur qui le hasard fit tomber mes yeux. C'étoit ce même gentilhomme que j'avois vu à Saint-Germain le matin du même jour, notre proche parent, un homme âgé, un courtisan, qui avoit la réputation d'être plein de sagesse et d'expérience. Je trouvai tout d'un coup dans la complaisance qu'il avoit d'accompagner Georges, la cause du froid accueil qu'il m'avoit fait, et j'avoue que sa présence et ce souvenir me glacèrent tout d'un coup le sang. Il s'aperçut que mon embarras me lioit la langue, et prenant lui-même la parole, il me pria de ne pas m'offenser de ce que son zèle pour notre maison, et son amitié pour mes frères et ma sœur l'avoient fait entrer dans quelques mesures qui s'étoient prises à la vérité sans ma participation, mais qui ne devoient pas alarmer ma sagesse et ma piété; que de toutes les per-

sonnes que je voyois chez moi, il n'y en avoit pas une de qui je ne pusse attendre, dans toutes sortes d'occasions, de l'amitié et des services ; que c'étoit son épouse et ses deux filles, avec mylord *Linch*, jeune seigneur d'une grande espérance, qui avoit lié une amitié étroite avec mes frères, et qui avoit des sentiments encore plus tendres pour ma sœur ; que la retraite où je tenois Patrice et Rose étant une mauvaise voie pour les avancer dans le monde, et l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis sans doute de leur en faire prendre une meilleure, il venoit, avec toute l'affection d'un parent et d'un ami, leur offrir sa maison et son crédit à la cour ; que Rose n'y seroit pas reçue moins agréablement que mes frères, qui avoient déjà eu l'honneur d'être présentés au roi ; que ce prince souhaitoit ardemment de la voir, sur le portrait que mylord Linch avoit fait d'elle : enfin, qu'il venoit la prendre avec son épouse et ses filles pour la conduire à Paris où elle passeroit quelques jours à se faire habiller, et de là à Saint-Germain où elle étoit attendue ; que pour moi, si je persistois dans mon inclination pour la solitude, je pouvois demeurer tranquillement aux Saisons, et que tous les amis de notre famille s'emploieroient pour me faire obtenir un bénéfice ou quelque autre faveur du clergé.

Ayant eu le temps de me remettre pendant ce discours, je conçus que mes plaintes, mes objections et mes scrupules seroient peu écoutés, et

qu'on n'attendroit pas mon consentement pour exécuter des projets qu'on avoit formés sans me consulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi, en me conseillant si froidement de demeurer, me touchoit peu. Ce n'étoit point aux caresses des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit sensible : il l'étoit à l'endurcissement de Georges, dont la folle prudence l'emportoit sur tous mes soins, et donnoit même un ridicule à ma tendresse et à mon zèle ; car je découvrois clairement dans la conduite et dans les termes de M. de Sercine l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Rose et de Patrice, qui se livroient si témérairement aux premières espérances, et de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me causer le plus mortel chagrin que je pusse recevoir. Cependant, malgré le trouble où me jetoient des réflexions si amères, je formai sur-le-champ les deux seules résolutions qui me restoient à prendre dans ces tristes circonstances : l'une de leur épargner jusqu'à mes reproches, parcequ'ils étoient désormais inutiles, et qu'ils ne pouvoient servir qu'à les rendre plus coupables ; l'autre de retourner promptement en Irlande, et de ne plus penser à leur être utile que par mes vœux et mes prières. Ils avoient trouvé des conseils, des protections, des secours, des établissements même, si j'en croyois les flatteries de leur amour-propre : ils n'avoient plus rien à

attendre de moi; et d'ailleurs il paroissoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment et de dépit dans le serment intérieur que je fis de quitter la France; mais j'étois sûr du moins que la raison et la religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également; et lorsque je me trouvai l'esprit libre et le sang moins ému, je remerciai le ciel d'avoir permis que je fusse engagé à partir par un lien assez fort pour me faire surmonter les foiblesses du sang et les mouvements d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à M. de Sercine, que les intérêts de mes frères et de ma sœur étoient fort bien entre ses mains, et que si j'avois dû m'attendre d'être traité avec un peu plus d'égards et de confiance, j'avois du moins la consolation de voir ma famille très honorée de la protection du roi et de la sienne. Je n'ajoutai rien; et cette réponse civile, à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la tranquillité et la joie dans l'assemblée. On servit des rafraîchissements. J'en fis les honneurs, et je pris part à la conversation, avec soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vue de Rose, que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frère, ses charmes innocents, ses regards timides et embarrassés qu'elle osoit à peine

fixer sur les miens, m'arrachoient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me ménager un entretien secret avec elle, pour faire une nouvelle tentative sur son esprit, ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi; mais Georges m'observoit; il pénétra mon dessein, et, la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois eu tout le temps de donner mes sages conseils à Rose; qu'il ne falloit pas dérober sa présence à tant d'honnêtes gens; et que la remettant entre les mains de madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une dame si aimable et si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail: mais après de justes reproches de sa foiblesse, qui rendoit toutes ses bonnes qualités inutiles, je l'exhortai à l'amour du moins de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique; et je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pu lui cacher la résolution de mon départ, si Georges, qui appréhendoit autant mes séductions que j'eusse dû craindre les siennes, ne fût venu m'interrompre. Il me dit d'un air

satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose et Patrice; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, et qu'il recommandoit ses entreprises à mes prières. Partez, lui répondis-je, allez, Georges, et puisse votre fortune surpasser vos espérances! le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sages et heureux : mais je suis trompé si vous le devenez par des voies si étranges. M. de Sercine et milord Linch, qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par des compliments déplacés. Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit céder à cette tyrannie. Je les vis partir sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. J'eus même les yeux constamment baissés; et lorsqu'ils m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles, je ne leur répondis que par des inclinations de tête et de profondes révérences.

Il est vrai que Patrice me protesta, en me serrant la main, que mes intérêts lui seroient toujours aussi chers que les siens, et qu'il me donneroit bientôt de meilleures preuves de ses sentiments. Mais quel fond pouvois-je faire sur un caractère foible et inconstant, sur lequel il paroissoit que les nouvelles impressions étoient toujours les plus fortes. Il avoit reconnu son devoir deux heures

auparavant, il avoit pris parti pour moi en se confessant coupable de s'être laissé entraîner par les conseils de son frère, et je le voyois partir pour me fuir d'un air aussi content que ceux qui me l'enlevoient, sans m'avoir même expliqué le fond de ses desseins, et sans me laisser les moindres lumières sur ses démarches passées, pour servir du moins de règle à ma propre conduite. Aussi n'employai-je les premiers moments que je passai seul après leur départ, qu'à renouveler le serment que j'avois fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui pussent me faire balancer, j'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obstination et par leur fuite; et, après la manière sanglante dont on venoit de me traiter, la tendresse du sang n'étoit plus qu'une foiblesse.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher, je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner les Saisons sans y laisser quelque personne de confiance qui prît soin de leurs affaires, et qui leur remît fidèlement ce que j'étois résolu de leur laisser. Quoique le droit d'aînesse me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions possédé jusqu'alors en commun, mon dessein étoit de leur céder sans exception tout ce que j'y pouvois prétendre, et de prendre seulement sur la somme qui étoit encore entre mes mains ce qui m'étoit nécessaire pour les frais du voyage. Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des seuls fruits de mon

bénéfice. Je jetai donc les yeux sur M. des Pesses, dont je connoissois parfaitement la probité, et jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service à Rose et à mes frères, je le fis prier de venir promptement aux Saisons.

Cette invitation extraordinaire lui donna des espérances qui se trouvèrent mal remplies à son arrivée. En lui apprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser ignorer les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice sur ce qui concernoit Rose, et les vues de mylord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, sur-tout lorsqu'il vint à considérer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, et me voyant trop affermi dans mon dessein pour se flatter que je pusse changer de sentiment, il se réjouit, comme je l'avois prévu, du choix que je faisois de lui pour lui confier notre maison. C'étoit un droit qu'il acquéroit de revoir ma sœur, et d'entretenir quelque liaison avec elle, ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si, étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait aux Saisons, il ne s'étoit point aperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses intérêts et contre les miens. Il me dit qu'il

s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entières d'entendre du bruit dans le jardin et dans d'autres lieux, mais que ne se défiant de rien, la bienséance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'interrogeai de même le seul domestique qui étoit resté avec moi, et je n'en tirai pas plus de lumière, de sorte que je n'emportai pas même en partant la satisfaction de savoir par quels artifices on m'avoit trompé, ni s'il avoit été en mon pouvoir de m'en défendre. Cette connoissance à la vérité n'auroit pas réparé le mal, mais elle auroit servi à me faire raisonner encore plus juste sur les malheureuses suites que j'en devois attendre.

Ce ne fut pas sans un tendre regret que je me séparai le lendemain de M. des Pesses, après lui avoir remis environ dix mille écus qui étoient l'unique reste de la fortune de nos ancêtres. Je lui laissai un simple billet, adressé à mes frères, dans lequel je leur déclarois sans aucune marque de ressentiment, que, me trouvant dégagé de toutes mes promesses par mille raisons que j'évitois de rappeler, je prenois le parti de retourner à Killerine, et que si j'avois cru pouvoir les préférer pendant quelque temps à mon troupeau, j'étois obligé de me rendre à mes anciens devoirs, lorsque ma présence et mes soins leur devenoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance et de leur religion, et de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à Dieu et à l'honneur de leurs ancêtres.

Je leur recommandai instamment leur sœur, dont le soin étoit désormais leur premier devoir, et d'un compte d'autant plus rigoureux, que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés ; enfin je leur marquois que j'avois remis à M. des Pesses notre maison et notre argent, sur lesquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laissai une lettre beaucoup plus longue pour Rose, mais où il n'entroit que de la tendresse et des conseils salutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette modération ; il s'en falloit bien que toutes les plaies de mon cœur fussent fermées. J'étouffai ses plaintes, résolu de ne prendre conseil désormais que de la raison et du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore en passant par Saint-Germain pour me rendre à Dieppe, et j'éprouvai plus que jamais, par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouvements les plus réglés de la nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les passions? Je savois que mes frères et ma sœur devoient arriver à la cour avant la fin de la semaine. Je me sentois porté à les attendre, et à chercher, pour la dernière fois, l'occasion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, et que la présence de M. de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur ; tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me

faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ, ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver que, me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, et la honte de m'avoir causé de si injustes chagrins, leur fissent reprendre les sentiments qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir ? Ils étoient déjà trop engagés, ils avoient pris des guides que la bienséance ne leur permettoit plus d'abandonner, et dont les vues ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes. D'ailleurs c'étoit me flatter trop que de les croire disposés à se réconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode; je devois craindre de l'être encore plus à Saint-Germain. Qui sait de quelle manière ils auroient pris ma visite, et si Georges, qui avoit été capable de se faire un jeu de mes infirmités naturelles avec MM. de Sercine et Dillon, n'eût pas couronné sa vengeance par quelque insulte éclatante. De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hater mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier vaisseau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une lettre de M. des Pesses, qu'il m'avoit adressée au hasard dans la même auberge où nous avions passé quelques jours en arrivant en France.

Je balançai si je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau sujet de peine; mais la tendresse du sang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles instances pour m'arrêter, avec la relation d'une visite que M. des Pesses avoit rendue à mes frères et à ma sœur. Ayant découvert heureusement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Rose s'étoit évanouie à cette nouvelle, et n'étoit revenue que pour verser un torrent de larmes. Patrice avoit donné aussi toutes les marques d'une vive douleur. Georges même avoit paru frappé d'un dénoûment si imprévu; mais il avoit employé aussitôt tout son esprit pour consoler sa sœur et son frère, en leur représentant que ma présence n'étoit pas nécessaire à leurs projets, que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon bénéfice, et que si leurs affaires tournoient aussi bien qu'ils devoient se le promettre, il ne seroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. M. des Pesses concluoit des larmes de Rose, et des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, et que si je voulois tenter quelque nouvel effort, ils pouvoient encore être ramenés à mes vues. Je vis dans le tour de sa lettre un amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles espérances, pour faire servir mon retour à rétablir un peu les siennes. Mais quand j'aurois cru Patrice et Rose encore plus sincèrement affligés, je

connoissois l'humeur fière et inflexible de Georges; j'étois sûr qu'il n'entroit pas plus de tendresse pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de ressentiment de la manière dont je lui avois moi-même enlevé sa sœur. Il avoit voulu se venger avec usure, ainsi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, sans l'exciter à une nouvelle vengeance, qui perpétueroit puérilement les représailles. Cette pensée, qui avoit été un des principaux motifs de mon départ, me défendit contre les sollicitations de M. des Pesses, malgré l'attendrissement excessif que sa lettre m'avoit causé. Je lui fis sur-le-champ une courte réponse, pour lui marquer la constance de mes résolutions, et mon embarquement, qui se fit à l'heure même. En deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le chemin par terre jusqu'à Holyhead. Un vaisseau anglais, que le hasard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, et je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassements et les caresses de mes amis, si j'eusse pu me délivrer de mille fâcheux souvenirs dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me retrouver si proche du tombeau de mon père, sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage

de ma fidélité et de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute ombre de remords, mais, loin d'en bannir le regret et la tristesse, il ne servoit qu'à me rappeler l'inutilité de mes peines et les misérables fruits que j'avois recueillis de mes espérances. Je portois ce poids à tous moments et dans toutes sortes de lieux. Ce n'est pas qu'en examinant quelquefois les choses dans un sens plus favorable, je ne rendisse à Georges la justice qu'il méritoit de plusieurs côtés : la sagesse de ses mœurs, la droiture de son jugement, et l'honnêteté de ses principes, étoient trois points sur lesquels je ne lui avois jamais reconnu de foible, et je concevois bien que, quelque part que l'esprit de vengeance pût avoir à la conduite qu'il avoit tenue à mon égard, et l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire prendre à son frère et à sa sœur, il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par son approbation ou par son exemple. Mais l'espèce de vertu qu'il étoit capable de leur inspirer me paroissoit presqu'aussi redoutable que le vice ; c'étoit uniquement l'envie de plaire aux hommes, c'étoit l'estime de leurs faveurs, et le goût de toutes les voies qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme, qui ne l'est pas avec une autre fin, tarderoit-il long-temps à devenir vicieux si le vice pouvoit servir à ses vues? et n'arrive-t-il pas en effet qu'il y devient souvent nécessaire ? Car à quoi sert de le déguiser sous d'autres noms? La noblesse de sentiments est-elle autre chose que de

l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs et des distinctions humaines. La politesse et la complaisance, qui servent à ouvrir les voies de la fortune, ne sont-elles pas presque toujours une lâche approbation des défauts ou des dérèglements d'autrui? La galanterie, sans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde, peut-elle être distinguée sérieusement de la volupté sensuelle dont elle est comme la fleur et le rafinement? J'accorde, si l'on veut, qu'un homme de jugement et d'honneur, tel que je me figurois Georges, ne se livre point sans ménagement à cette dépravation; mais quel frein pouvoit retenir Rose et Patrice? Leur âge, qui étoit à peine au-dessus de l'enfance; leur caractère tendre et facile, qui les rendoit capables de l'excès du bien et du mal, suivant les premières impressions par lesquelles ils seroient déterminés; l'éclat de leurs qualités naturelles, qui les exposoit à des séductions plus pressantes et plus inévitables; enfin, la témérité de leur frère, qui ne concevoit pas même qu'ils eussent besoin de précaution, étoient de justes sujets d'alarme, qui me faisoient craindre pour eux autant de chutes que de pas.

En réfléchissant ainsi sur la cause de mes regrets, il me vint un scrupule qui me causa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement et de la probité de Georges me fit douter si mes délicatesses de religion n'avoient pas été portées trop loin, et si l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fausse ou du moins exagérée. Il

étoit certain que je ne la devois point à ma propre expérience ; c'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au séminaire de Carrickfergus. Georges au contraire, quoiqu'âgé seulement de quelques années plus que son frère, avoit eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au-dehors, parceque se trouvant l'aîné de notre maison, il étoit obligé, dans les dernières années de la vie de mon père, de le représenter aux assemblées de la province, et d'entretenir certaines liaisons de bienséance avec la noblesse de notre canton. Étoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, et qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent? Dans cette supposition, non seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frère et de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zèle surpassoit mes lumières, et que j'étois plus propre à la solitude du cabinet qu'à donner des règles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, et comme un turbulent qui dérangeoit mal à propos ses sages desseins par mes plaintes et par mes remontrances importunes. A la vérité les livres saints, dont toutes les maximes sont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde et à ses partisans ; mais ils expliquent aussi ce qu'il

faut entendre par les partisans du monde : ce sont les fourbes, les orgueilleux, les sensuels, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui, etc., toutes qualités qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connoît, et qu'on n'attribueroit pas sans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoît point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes, s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéliques, ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde ne puissent être d'un commerce aimable et sans danger ; et Georges pouvoit l'avoir reconnu par l'expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amèrement de n'avoir pas mieux profité du temps que j'avois passé en France, pour acquérir les lumières qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes sortes de sociétés, et d'en démêler les principes et les usages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un chrétien doit penser du monde. Peut-être me serois-je mieux accordé avec Georges après avoir acquis cette connoissance, et la paix auroit continué de régner dans notre famille ; au lieu que, par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplu, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea si vivement, que j'aurois eu peine à me consoler, si le ciel n'eût rendu le repos à ma

conscience par une autre réflexion. S'il est vrai, me dis-je à moi-même, que Georges ne s'égare point dans ses idées et dans ses projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de son frère et de sa sœur ; ils ne peuvent être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, et j'ai eu raison de le quitter, lorsque j'ai perdu tout espoir de le faire rentrer dans le sien.

Ce n'étoit point à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une bourgade, presque uniquement composée d'artisans et de laboureurs, étoit peu propre à me représenter le monde où mes frères et ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence et la tranquillité régnoient depuis long-temps dans mon troupeau. Cependant comme les dispositions de la Providence avoient commencé à se déclarer sur mon sort, et que toute la suite de ma vie étoit destinée à beaucoup d'agitations, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pendant quelques mois que j'y passai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher, et que tout le monde y goûtoit. A peine commençois-je à revenir un peu de la profonde tristesse que j'avois apportée de France, que, pour me préparer à mille nouvelles douleurs auxquelles la tendresse fraternelle devoit bientôt m'exposer, le ciel me suscita une épreuve d'autant plus sensible qu'elle regardoit l'honneur de mon

père, c'est-à-dire ce que j'avois de plus précieux après les intérêts de Dieu et de la religion. Ce n'est pas interrompre l'histoire de mes frères que de m'arrêter un moment à ce récit, parcequ'il se trouve lié par ses suites avec la plupart des évènements que j'ai entrepris de raconter.

Quelques gentilshommes du comté d'Antrim, mal intentionnés pour le gouvernement, et piqués sur-tout de voir passer les plus belles terres d'Irlande entre les mains des favoris du roi, sans autre titre pour les obtenir que leurs bassesses et leurs flatteries, s'étoient ligués secrètement dans le dessein de soulever le peuple, et peut-être dans l'espérance de leur faire secouer entièrement le joug de l'Angleterre. Le succès d'une si grande entreprise dépendant d'une infinité de ressorts et de mouvements, ils avoient employé plusieurs années à dresser leurs machines, et le secret avoit été gardé si fidèlement, qu'après même qu'il fut découvert, on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entre eux nommé *Fincer*, ancien ami et voisin de notre maison, perdit malheureusement le plan général du projet, qui fut trouvé par un officier du roi. Fincer s'aperçut aussitôt de sa perte; mais étant sûr que cet écrit étoit d'une main fidèle et inconnue, et la prudence des conjurés, qui l'avoient dressé de concert, leur ayant fait déguiser les noms des personnes et des lieux, d'une manière qui ne pouvoit les

trahir, il se flatta de pouvoir écarter les soupçons s'ils tomboient sur lui, et de rendre toutes les recherches inutiles. En même temps néanmoins il ne négligea pas d'informer de son malheur tous ceux qu'un même intérêt obligeoit d'y prendre part; mais pour les empêcher de s'alarmer, il leur jura de nouveau une fidélité à toute épreuve. En effet le vice-roi, à qui l'on s'étoit hâté de remettre le mémoire, prit inutilement toutes sortes de voies pour découvrir les auteurs et les ministres du complot.

Cependant la crainte d'un danger si pressant l'ayant porté à mettre le secret à prix, suivant la méthode d'Angleterre, on vint à bout sur divers indices, tels que le temps et le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'assurer que c'étoit M. Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté et conduit dans les prisons de Dublin. On commença aussitôt les interrogations, et le vice-roi s'y trouva présent lui-même. Mais, au lieu de voir un criminel consterné, on fut surpris que, sans marquer la moindre émotion, Fincer offrît volontairement de s'expliquer. Il confessa qu'il avoit deux choses à se reprocher : l'une, d'avoir gardé si long-temps un mémoire dangereux; et l'autre, de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir déclarer le fond du mystère au vice-roi, pour lui épargner les fausses démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé : que pour la première de ces

deux fautes, il n'avoit point d'autre justification à donner que sa curiosité, qui lui avoit fait conserver trop long-temps une pièce rare et d'une nature extraordinaire ; et que pour la seconde, il étoit vrai que son devoir l'obligeoit d'offrir plus tôt quelques éclaircissements au vice-roi, mais qu'on devoit se figurer aisément qu'un homme innocent, qui aime le repos, évite autant qu'il peut de s'exposer à des embarras inutiles ; en un mot, qu'il avoit espéré qu'on ne découvriroit jamais que le mémoire eût été entre ses mains, et qu'étant certain que le projet de révolte qu'il contenoit n'étoit qu'une chimère, qui s'étoit évanouie avec la vie et le souvenir de son auteur, il avoit cru que, pour la tranquillité publique autant que pour la sienne, il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur, et qu'on lui demanda des explications moins équivoques, il ajouta, avec la même tranquillité, qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts, mais que, dans la nécessité où il étoit de ne rien cacher, il déclaroit à regret que l'auteur du mémoire avoit été le feu comte de.... ; que le zèle de ce seigneur pour la religion romaine lui avoit fait entretenir pendant toute sa vie un désir ardent de la tirer de l'oppression ; qu'il avoit formé cent projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ses amis, et qui n'avoient jamais été plus loin que sur le papier ; que sa mort ayant achevé de les

dissiper, il en étoit resté apparemment quelques copies; que le mémoire en étoit une, et que l'ayant trouvé lui-même entre les papiers de son père, qui étoit mort aussi depuis quelques mois, il ignoroit de quelle manière elle y étoit venue; qu'il se souvenoit seulement de l'avoir entendu parler des desseins du comte, qui étoit de ses meilleurs amis, et des efforts qu'il avoit toujours faits pour le guérir de ces vaines imaginations; enfin, pour donner encore plus de vraisemblance à son discours, Fincer assura le vice-roi que mes frères ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande que par la crainte d'être accusés tôt ou tard, et peut-être avec justice, d'avoir participé aux projets de leur père.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'accusé, le vice-roi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières, et Fincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette aventure s'étant répandu à Dublin, dès le même jour, je reçus tout à la fois plusieurs lettres qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon pere, et qui m'avertissoient même du péril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais, moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon sang, je n'examinai point si j'avois des risques à courir, et je me crus appelé à Dublin par toutes sortes de raisons. Je fis tant de diligence, qu'ayant prévenu

les ordres du vice-roi, je me présentai à lui lorsqu'on s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je défendis l'innocence de mon père, et l'offre que je fis volontairement de ma tête, s'il paroissoit par le moindre témoignage qu'il eût jamais manqué de respect pour le gouvernement ou pour les constitutions du pays, balancèrent du moins les dépositions de Fincer. Je demandai ensuite, avec la même fermeté, d'être confronté sur-le-champ à notre accusateur. On ne me refusa point ce qu'on auroit exigé de moi si je ne l'eusse pas demandé comme une faveur. Le vice-roi fut témoin de cette scène. Fincer étoit de mon âge, et nous nous connoissions depuis l'enfance. Ma présence le déconcerta. Il me dit d'un air embarrassé, qu'il étoit surpris de me voir engagé dans son affaire lorsque je n'étois accusé de rien, du moins par ses dépositions; et que, pour ce qui regardoit mon père, c'étoit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint, pour sa propre justification, de révéler tout ce qu'il avoit appris du sien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il prétendoit savoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportés, et qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marqués d'après ses premières dépositions, ce qui me fit juger que le personnage qu'il jouoit étoit médité. Je conçus qu'il me seroit difficile de confondre l'imposture; et quoiqu'une accusation vague et sans preuves ne fût pas suffisante pour noircir absolument la

mémoire de mon père, je m'affligeai d'autant plus de la voir en proie aux soupçons, que Fincer étant protestant, je prévoyois que, toutes choses égales, la cour et le public lui seroient plus favorables qu'à ma famille. Cette crainte fut vérifiée sur-le-champ par la conduite du vice-roi. Il prit mon chagrin pour une marque d'embarras, et voyant que Fincer ne me donnoit pas le moindre avantage sur lui par ses réponses, il me déclara que, sans être traité de coupable, je serois retenu par précaution sous la garde d'un messager d'état.

Cependant, loin de regarder ma captivité comme une nouvelle disgrace, je crus qu'elle deviendroit utile à l'honneur de mon père par le droit qu'elle me donneroit de presser plus vivement son accusateur, et d'obtenir des juges une explication qui levât tous les doutes du public; car c'est ce que je croyois avoir de plus fâcheux à redouter. Je marquai à mes amis de recueillir dans le voisinage des terres qui nous avoient appartenues tous les témoignages qui pouvoient faire connoître l'humeur tranquille de mon père, et l'horreur qu'il avoit eue pendant toute sa vie pour les factions et le trouble. Cette recherche demandoit un temps considérable. De son côté le vice-roi, qui ne vouloit rien précipiter, fit traîner ses informations en longueur, dans l'espérance de quelque rayon de lumière qui feroit sortir tôt ou tard la vérité des ténèbres; de sorte qu'il se passa trois mois entiers sans aucun changement dans le sort de Fincer ni

dans le mien. Enfin le zèle de mes amis me procura des mémoires si favorables, que je croyois mon père justifié et mes peines finies, lorsque, par la négligence ou par la corruption des gardes, Fincer trouva le moyen de se sauver de sa prison, et de sortir heureusement d'Irlande. Son évasion se fit si secrètement, qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite, et ce fut par d'autres aventures que j'appris long-temps après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Danemarck.

On s'imaginoit que le vice-roi regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction; et j'étois persuadé que, par rapport à mon père, une circonstance si forte, jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur, ne permettroit pas aux commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on répondit à mes sollicitations, que l'obscurité et l'incertitude n'étant pas diminuées par la fuite de l'accusé, on ne pouvoit s'expliquer sans témérité et sans injustice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir plutôt que la crainte du châtiment; que les lois du pays demandoient des preuves formelles, et qu'il falloit les attendre du temps. On n'inquiéta pas même sa fille unique, qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi, l'on se contenta de me *demander caution*, suivant l'usage, et l'on me rendit enfin la liberté. Le public jugea diversement de cette conduite:

les uns s'imaginèrent que le vice-roi, rebuté de l'inutilité de ses recherches, et perdant toute espérance depuis l'évasion de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites, et que s'il refusoit de justifier la mémoire de mon père, c'étoit pour humilier les catholiques, en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraisemblance que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile, et qu'on avoit dessein d'endormir les conjurés par une fausse paix, pour éclairer sourdement leurs actions, et les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Killerine, pour y chercher, dans l'exercice de mon emploi, la seule douceur qui me restoit après tant de disgraces. Ma soumission aux ordres du ciel m'empêchoit bien de l'accuser de dureté; mais je me plaignois d'en avoir reçu un cœur trop sensible, ou de n'en pas recevoir des consolations proportionnées à cette foiblesse. Tout le plaisir que je trouvois dans la pratique de mes devoirs ne se faisoit goûter que de ma raison; et les chagrins que j'avois essuyés depuis plus d'un an altéroient jusqu'à mon sang et mes forces. J'en avois perdu le sommeil et l'appétit. Ainsi le dédommagement étoit d'un autre ordre que les peines, et

n'avoit pas la même force pour se faire sentir. Cependant l'espérance chrétienne fortifioit mon ame à mesure que ma santé s'affoiblissoit. Mon âge passoit déjà quarante ans. Est-ce la peine, disois-je, pour un reste de vie si court, de souhaiter du bonheur et du repos? D'ailleurs les liens du sang doivent être rompus par la mort. Supposons qu'ils le soient déjà. Car pourquoi distinguer ce qui n'est séparé que par un instant? Et je n'ai pas même cette supposition à faire : mon père est au tombeau, et mes frères m'ont forcé de les abandonner; qui empêche que je ne me regarde comme un homme déjà mort, puisqu'étant dégagé de tous les devoirs de la nature, il n'est que trop vrai que je ne tiens plus à rien sur la terre?

Peut-être qu'avec le secours de ces réflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'insensibilité qui étoit nécessaire à mon repos. Je faisois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé jusques alors de donner de mes nouvelles à mes frères; et c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il est vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs lettres, et que, ne me défiant pas de l'obstacle qui les arrêtoit, je prenois leur silence pour une confirmation de leur mépris; mais le ressentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même si long-temps, si je ne m'étois cru justifié par une raison plus légitime. Je souhaitois donc de parvenir, sinon à les oublier, du moins à supporter leur ingratitude sans

douleur, et à demander leur bonheur au ciel sans altérer le mien.

Un dimanche au soir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon valet, que j'avois pris en passant par Saint-Germain, et qui, étant originaire d'Irlande, m'avoit suivi volontiers jusqu'à Killerine, où il continuoit de demeurer à mon service, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoissoit point, et qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre son nom. Il ajouta que, s'étant fait introduire dans une salle, il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour; et, si je n'arrivois pas seul, de me dire secrètement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je me hâtai de l'aller joindre, en cherchant dans moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la salle, et je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que, malgré toutes mes résolutions, mon premier mouvement fut un transport de tendresse et de joie. Cependant, saisi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frère m'embrassoit, que de son arrivée imprévue et du discours de mon valet, je me dégageai de ses bras pour le regarder d'un œil fixe, sans avoir

moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes et le visage extrêmement pâle et abattu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter, je le pris par la main, et le conduisant vers un fauteuil : Dieux ! lui dis-je, que m'annoncent ces larmes et ce silence ? Et cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu le moindre avis, cette pâleur, cet embarras ?.... Patrice, ajoutai-je, je tremble de ce que je vais entendre, et je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me satisfaire. Il me répondit d'une voix basse qu'il avoit des choses extrêmement fâcheuses à m'apprendre; que me voyant obstiné à ne pas faire de réponse à ses lettres, il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour réveiller ma tendresse en faveur du malheureux Georges, de la triste Rose et de lui-même ; que le ressentiment devoit avoir des bornes dans un cœur aussi bon et aussi religieux que le mien ; qu'en se reconnoissant coupables, dans leurs lettres, d'avoir manqué à la confiance et à la soumission qu'ils me devoient, ils avoient espéré que je ne m'endurcirois pas jusqu'à leur refuser toutes sortes de réponses et de secours ; que ce que je ne voulois pas faire pour eux, je le devois à l'honneur de notre nom et au souvenir de notre père ; enfin que si sa présence n'avoit pas plus de force que ses lettres, pour m'intéresser au malheur de Georges, à la situation de Rose, et à ses propres peines, il n'y avoit rien dont son

désespoir ne le rendît capable, plutôt que de retourner en France pour y être le témoin continuel de l'infortune de son frère et de sa sœur, et pour y mener lui-même une vie fort misérable. Dans la consternation où me jeta un début si obscur et si funeste, il eut le temps d'ajouter, avant que je fusse en état de l'interrompre, qu'il avoit appris de la fille de Fincer le péril où il se trouvoit exposé en Irlande, et que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine; mais que la vie ne lui étoit pas assez chère pour s'alarmer de ce qui le menaçoit, et que, sans être arrêté par ses propres dangers, c'étoit de mes résolutions qu'il alloit faire dépendre les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plusieurs soupirs pour trouver la force de lui répondre que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi; que, depuis mon départ de France, je n'avois pas reçu une seule de ses lettres, ni les moindres lumières sur sa situation et celle de son frère et de sa sœur; que je ne comprenois rien à ce qu'il appeloit leurs malheurs et ses peines, non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer; enfin que je le conjurois de s'expliquer promptement: et pour commencer par guérir la défiance qu'il paroissoit avoir de mes sentiments, je l'embrassai de nouveau avec la plus vive tendresse, en l'assurant que non seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes chers frères et ma sœur,

mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ses espérances. Il me fit le récit suivant, que le temps n'a pu effacer de ma mémoire ; ce qui n'a pas empêché que je ne l'aie prié de le mettre par écrit par des temps plus tranquilles ; de sorte que je ne ferai que transcrire ici ses propres termes.

Je me rappelle amèrement, me dit-il avec un profond soupir, le temps où j'ai cessé de suivre vos conseils, parceque c'est de là que je dois compter toutes les peines de ma sœur et les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous fasse remonter plus haut que notre séjour aux Saisons : cependant je ne puis vous faire entendre toutes les raisons pour lesquelles votre secours nous est nécessaire, sans vous confesser que j'avois commencé à vous déguiser une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il est vrai que je n'avois point alors de complice, et que tout se passoit encore dans mon cœur. Vous vous souvenez de ce silence et de ces apparences de mélancolie dont vous me faisiez souvent des reproches. Vous étiez bien éloigné d'en pénétrer la cause. Peut-être en accusiez-vous mon inquiétude naturelle, et ce dégoût de tout ce que je possédois, dont je vous avois fait la confidence à Killerine. Mais figurez-vous, au contraire, que mon caractère étoit changé tout d'un coup, et que tous les mouvements de mon cœur s'étoient

fixés. J'avois conçu une funeste passion qui les réunissoit tous dans son objet. Hélas! que vous dirai-je? j'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la nôtre, et je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentiments me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y rapportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois. J'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison où je l'avois vue la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement lorsqu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'apportois le soir au logis, et combien je paroissois occupé de mes rêveries. Ma passion se fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre maison eût été assez éloignée de Paris pour m'ôter l'espérance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque vous me fîtes la proposition d'enlever Rose à mon frère; et si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur, j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidèlement, et je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déférence pour vous, lorsque j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois

prévu, de retourner presque tous les jours à la ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches, je m'échappois dans le temps que je vous croyois le plus attaché à l'étude, ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris, lorsque la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus long-temps le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu déclarés eussent été remarqués. Ayant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom et de la condition de ma maîtresse, j'avois appris qu'elle étoit fille de M. de L...., qui avoit été long-temps employé à diverses négociations dans les cours d'Allemagne, et qu'elle étoit née dans les voyages de son père.

Pendant ce temps-là, Georges, que vous me recommandiez de voir souvent, et d'exhorter à bien vivre avec nous, renouveloit au contraire tous ses efforts pour me faire préférer le séjour de Paris à celui des Saisons, et pour me porter à inspirer les mêmes sentiments à Rose. J'écoutois peu ses discours. Il me faisoit des propositions dont je n'examinois pas même les avantages, persuadé qu'il y entroit autant de ressentiment contre vous que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes ensuite de faire le voyage de Saint-

Germain, et je le fis en effet plusieurs fois; mais je vous confesserai qu'au lieu d'y employer deux jours, comme mon absence vous le persuadoit, je revenois le soir du même jour à Paris, où ma passion, qui ne me laissoit plus de repos, me faisoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit sous les fenêtres de mademoiselle de L.... J'y formois vingt projets qui demeuroient le lendemain sans exécution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendresse; mais si je les goûtois assez le soir pour me former les plus douces espérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un étranger m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à Georges. Il avoit déjà ses habitudes à Paris. Il pouvoit me faire trouver des voies qui eussent mieux satisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage sur moi, et, par une bizarrerie fort étrange, j'étois comme jaloux de mon secret.

Je n'ai fait ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires, qui décida de mon sort, et qui mit Georges en possession de l'empire qu'il a depuis exercé sur moi. J'étois allé un jour à Saint-Germain, d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer avant l'obscurité la seule satisfaction à laquelle je rapportois tous mes soins, et j'en jouis ce jour-là plus heureusement que

jamais, parceque mademoiselle de L... se fit voir fort long-temps à sa fenêtre. Je n'avois point encore si bien distingué tous ses charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuse considération. C'étoit une de ces physionomies dont la douceur fait le fond, quoique l'éclat du teint et la finesse des yeux décèlent du feu et de l'enjouement; une taille, un port au gré de mes désirs: toute sa figure et tous ses mouvements me paroissoient assortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma sœur, mais, avec toutes les graces de la plus tendre jeunesse, elle avoit un air de maturité qui me faisoit juger avantageusement de son esprit et de sa raison. Je ne sais si ce portrait suffit pour justifier tout ce que je sentois pour elle; mais figurez-vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de graces et de perfections, lorsque je suis parvenu à la voir de près et à l'entretenir.

Il étoit impossible que, promenant ses regards dans la rue, elle ne s'aperçût pas que les miens étoient tendrement fixés sur elle. Je me tenois à la porte d'un café qui étoit assez voisin de sa maison. J'y demeurai long-temps encore après qu'elle se fut retirée; et quoique je n'eusse plus d'espérance de la revoir lorsque le jour fut fini, à peine pris-je le temps d'aller souper pour revenir au même lieu où j'avois passé de si agréables moments. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le service que je ne

pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je pensois enfin à me retirer lorsque je crus apercevoir à la lueur des lanternes plusieurs personnes qui se rendoient l'une après l'autre à la porte de M. de L...., et qui s'introduisoient sans bruit dans la maison. La curiosité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte, et qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu qui la repoussoit doucement sans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Ils étoient tous en habit noir ; mais la cour de France étoit alors en deuil, et j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur air d'ailleurs et la propreté de leur ajustement ne me permettoient pas de soupçonner leur caractère et leurs intentions. Enfin, voyant que cette procession ne finissoit pas, il me vint à l'esprit de suivre le premier qui succèderoit, et de m'introduire avec lui dans la maison. Si c'étoit de la connoissance et de l'aveu du maître que cette multitude de gens entroient chez lui, j'espérois me sauver dans la foule, et non seulement satisfaire ma curiosité, mais me procurer peut-être l'occasion de voir mademoiselle de L.... et le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein, je devois remercier le ciel, qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère, et la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion, et,

me laissant précéder seulement de cinq ou six pas, j'entrai dans la cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servît à éclairer. Mon guide la traversa, et je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui étoient suspendues au bas des degrés, car l'escalier n'étoit que pour descendre, et paroissoit être celui d'une cave, jetoient assez de lumière pour faire discerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le visage avant que de descendre, et ne reconnoissant pas le mien, il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre, quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'escalier, où je fus surpris de me trouver tout d'un coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave qui se divisoit en trois allées souterraines, dont les murs étoient couverts d'un très grand nombre de bougies; mais suivant toujours mon guide, j'enfilai celle du milieu qui conduisoit à une salle vaste et bien voûtée, où je me vis environné de plus de cinquante personnes. La plupart étoient assis et s'entretenoient à voix basse avec beaucoup de décence et de modestie. On me salua à mon arrivée: quoique mon embarras fût extrême, j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scène, et l'air de civilité et d'honneur

que je voyois régner dans l'assemblée, devant me défendre de toutes sortes de craintes, je ne balançai pas à prendre place sur la première chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtés, et je m'apercevois bien que ma présence causoit de l'étonnement; mais j'affectai de garder une contenance libre, résolu d'attendre du moins qu'on me témoignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

Je fus bientôt délivré de cette contrainte par l'arrivée de plusieurs dames qu'un domestique vint annoncer; on se leva pour les recevoir, ce qui mit un désordre favorable pour moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler et à se croiser dans la foule, je ne doutai pas qu'on ne me perdit bientôt de vue, et j'attendois avec une vive impatience la vue des dames, parmi lesquelles j'espérois de voir paroître mademoiselle de L.... Elle entra effectivement la première : je vous décrirois foiblement tous ses charmes, et l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport, je me serois jeté à ses pieds. Elle s'assit avec les dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart d'heure, que j'employai à m'enivrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux, car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir; mais

soit agréable ou tragique, j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois il ne pouvoit avoir que de la douceur pour moi.

Cependant la suite auroit pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle : on l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuoit de régner dans l'assemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé ; on le mit sans cérémonie au fonds d'une fosse qui étoit préparée dans un coin de la salle même, et que je n'avois point encore aperçue. Elle fut remplie de terre sur-le-champ avec tant de propreté et de soin, qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une exécution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées ; mais ne pouvant penser mal d'une assemblée qui me paroissoit composée d'honnêtes gens, et où plusieurs femmes bien nées avoient assisté volontairement, je conçus une partie de la vérité, et le reste ne tarda guère à m'être éclairci. Tous les assistants se rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une personne que j'avois déja distinguée à quelques marques d'autorité : ils paroissoient se disposer à l'entendre, et lui par conséquent à faire quelque discours sur le sujet qui les assembloit, lorsqu'un mot ou deux que quelqu'un lui dit à l'oreille fit changer

entièrement les dispositions. On ne fit plus que se communiquer tout bas le même secret, avec des précautions extrêmes pour m'empêcher de l'entendre; et la compagnie s'étant divisée en pelotons pour s'entretenir ainsi à l'écart, je demeurai seul au milieu de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle de L.... m'aperçut, et se remit mes traits : j'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire; elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, et prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son père lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence, on pouvoit être tranquille sur sa parole, parceque son père me connoissoit, et qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendresse et de reconnoissance. J'allai vers elle aussitôt d'un air ouvert. Un clin d'œil acheva de me faire comprendre la manière dont je devois me conduire; et, soutenant assez bien ce rôle, je fis naître la tranquillité et la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé : c'étoit une exhortation chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de mademoiselle de L...., elle trouva le moyen de me dire secrètement qu'il falloit qu'elle m'entretint avant mon départ, et que je pouvois attendre dans les appartements que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne

me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eut-on commencé à se retirer, que, reprenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que je rencontrai de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des passants. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y attendre les ordres de sa maîtresse. J'y éprouvai pendant un quart d'heure toutes les impatiences de l'amour : sans oser former de conjectures sur le motif qui lui faisoit souhaiter de m'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'espérance ou par la crainte, et je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentiments; mais le trouble que je sentis en la voyant rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelque obligation. Mais je veux savoir ce qui vous amenoit ici, et comment vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne. Je lui racontai naturellement ce que le hasard m'avoit fait remarquer à sa porte ; et qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma vie même, s'il eût été nécessaire, m'avoit fait prendre le parti de suivre tant de personnes que je voyois entrer dans sa maison. Je vous ai obligation, reprit-elle ; mais ce n'est pas

j'étois le plus fortuné de tous les hommes si je parvenois à lui faire connoître et à lui faire approuver ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur ; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit pas d'emporter cette espérance. Sa rougeur et la crainte d'être entendu me firent reculer aussitôt ; mais j'ajoutai en me retirant : Voilà, mademoiselle, qui je suis ; vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures ; c'est à votre bonté que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, et, m'avertissant de nouveau qu'il étoit temps de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret ne couroit aucun risque, mais que, m'ayant conseillé de lier connoissance avec son père, il auroit peut-être été mieux que je l'eusse réservé pour lui. Jugez avec quels sentiments de joie je reçus cette réponse : s'il fallut les modérer un moment, ce fut pour m'y livrer avec transport aussitôt que je fus sorti. En effet, quel excès de bonheur ! Un étranger, sans liaisons et sans appui, se trouver favorisé tout d'un coup dans ses plus chers désirs ; aimer la plus charmante personne de Paris ; voir sa fortune au comble par l'espérance de lui plaire ; n'y découvrir que des sujets d'admiration et d'amour ; car je ne vous ai pas décrit la moitié de ses charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement ; mais figurez-vous.....

J'interrompis Patrice au milieu de cette effusion de cœur : Je conçois, lui dis-je, que la connoissance de votre amour peut être nécessaire à l'éclaircissement de vos affaires ; mais vous devriez vous épargner ces détails passionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puisse supposer, et que ma profession ne me permet pas d'entendre sans quelque embarras : comptez que je n'ai pas besoin d'autres motifs que mon affection pour m'intéresser à vos plaisirs et à vos peines. Ce discours l'affligea. Il me conjura, en m'embrassant, de ne le pas priver de la seule consolation qui lui restoit : Je vous ouvre mon cœur, me dit-il ; vous devez tout entendre : si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la source? Hélas ! il ne me reste rien de tout le bonheur et de tous les biens que je vous vante : apprenez du moins toutes les raisons que j'ai de les regretter.

Il continua son recit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'achève pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impression qu'ils ont faite sur mon cœur. J'avois trop de joie pour la contenir tout entière. Dès le lendemain je sentis qu'un amant ne peut se passer du secours d'un ami, soit pour applaudir à son bonheur, soit pour l'aider à tous moments de ses conseils. J'en éprouvois déjà la nécessité, par l'incertitude où j'étois sur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir mademoiselle de L..... chez elle, ou différer jusqu'au retour de

son père ? lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me présenter devant sa maison avec le même respect et le même silence ? Il ne faut point d'art ni d'étude pour savoir aimer ; mais je ne sentois déja que trop qu'on en a besoin continuellement pour régler une passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienséance et de l'honneur. Cette pensée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'autre confident que vous, si je n'eusse redouté la sévérité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre M. des Pesses et mon frère. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cause de l'attachement extraordinaire qu'il marquoit pour vous ; et je considérai d'ailleurs que, pour lier connoissance avec M. de L..... et pour d'autres évènements qui pourroient naître, je tirerois toujours plus d'avantage et d'honneur de l'entremise de mon frère.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confidence avec les marques d'une vive satisfaction : Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous : ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si mademoiselle de L..... est telle que vous le dites, et disposée comme vous vous en flattez, je ne considère pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur, qui servira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche ? ajouta-t-il. Je ne pouvois satisfaire à cette question ; mais l'air de propreté

et d'abondance que j'avois vu régner dans sa maison m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit Georges : l'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle fût de la même religion que nous ; mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, et assez riche pour vous former un établissement. Il me promit là-dessus qu'avant la fin du jour il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convinmes que, pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois aux Saisons, et que, dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint-Germain, et vers le soir je retournai à Paris sous un autre prétexte.

Georges étoit déja fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il, en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du doyen ou de moi. Je vous répons du succès de votre amour et de l'établissement de votre fortune. En effet, comme vous le connoissez hardi et entreprenant, il avoit plus fait dans une après-midi, que je n'aurois attendu de mes propres soins dans l'espace de plusieurs semaines. Il me raconta que, sous le prétexte d'acheter quelques bijoux chez un marchand dont la maison touchoit à celle de M. de L...., il s'étoit informé adroitement de ses affaires et de ses

habitudes ; et qu'ayant appris, entre plusieurs circonstances, que la gouvernante qu'il avoit mis auprès de sa fille, depuis la mort de son épouse, étoit une vieille dame irlandaise, il avoit conçu aussitôt un autre dessein dont le succès m'alloit combler de joie. Il étoit allé demander cette dame après avoir appris son nom ; il s'étoit fait connoître d'elle par le nôtre, pour lequel elle avoit marqué beaucoup de considération, et faisant valoir ensuite l'inclination que des personnes du même pays doivent avoir à s'obliger, il l'avoit priée avec confiance de lui apprendre, pour quelques raisons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que M. de L..... et sa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un et de l'autre ; sur quoi Georges lui avoit dit que ce témoignage le guérissoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant un frère plus jeune que lui qui avoit conçu une passion extrême pour mademoiselle de L....., et qui paroissoit résolu de lui sacrifier toute autre proposition d'établissement, il avoit appréhendé qu'il n'eût mal tourné ses vues et ses espérances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre, il la prioit de le favoriser dans l'occasion, et de lui rendre auprès de sa maîtresse tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert ensuite un diamant de quelque prix, qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter, et qui avoit contribué peut-être autant que notre pays et notre nom à lui faire déclarer le secret

de mademoiselle de L..... Elle avoit assuré mon frère que si j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché si assidûment depuis environ deux mois les regards de mademoiselle de L....., je devois être fort content de mon sort; que ma figure et la constance de mes soins avoient fait sur elle une impression surprenante, et qui ne feroit sans doute qu'augmenter lorsqu'elle apprendroit ma naissance. Georges ajouta qu'il l'avoit pressée de me procurer la satisfaction de voir ma maîtresse, et qu'il l'avoit trouvée intraitable sur ce point. Je vous servirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de M. de L..... Elle avoit eu même la discrétion de lui cacher l'aventure du jour précédent, dont le discours qu'il lui avoit tenu pouvoit faire soupçonner qu'il étoit informé; et elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur en s'autorisant de la connoissance du père, qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu rejeter une autre proposition, qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer mademoiselle de L..... Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite; et les explications imprévues qu'elle lui portoit l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin Georges, s'étendant sur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans mademoiselle de L....., et sur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur, acheva de m'enflammer à un degré inexprimable, et me rendit

véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien servi, me dit-il ensuite, et me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez, reprit-il, que je me charge de même de vous ménager la connoissance et l'amitié de M. de L....., et je ne vois rien de toutes parts qui ne m'annonce une fin aussi heureuse que vous le souhaitez. Mais, continua-t-il, après avoir rêvé quelques moments, êtes-vous si occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Rose ? Où en est son mariage avec des Pesses ? Consentirez-vous à cette infamie ? Les caprices du doyen ruineront-ils la fortune d'une si aimable fille ? Il faut absolument la délivrer de ses mains ; voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me causa le dernier embarras : je demeurai rêveur à mon tour ; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je frémis d'abord à cette proposition, et que toutes mes réflexions tombant sur vous, je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour vous faire valoir mes sentiments que je vous fais cette protestation. Ma seule vue est d'être sincère dans mon récit. Je ne prétends pas non plus rejeter sur Georges tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernières résolutions. Vous devez le connoître

comme moi ; il est droit et généreux ; et je lui dois cette justice, que, si le ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laissé de conserver pour vous les sentiments d'un frère, et de penser même à vos intérêts. Mais enfin je suis le moins coupable, et je trouve de la douceur à vous le dire ; car le ciel m'est témoin de l'attachement sincère que j'ai pour vous, et du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dit cent fois à Georges : il nous aime avec la dernière tendresse, et notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, et, pressé de mon affection, qui étoit renouvelée par ces témoignages de la sienne : Oui, cher frère, lui dis-je en l'embrassant, je sais que votre cœur est tel que vous le dites ; qu'il n'y a rien de bon et de vertueux qu'il ne soit disposé à goûter, et qu'il n'est point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi : c'est une passion à laquelle vous avez laissé prendre trop d'empire ; vous vous êtes flatté d'y trouver votre repos. Le ciel ne l'a pas permis, j'en suis sûr. Quelques moments d'une joie frivole et sujette à mille altérations ne composent pas le bonheur après lequel votre cœur soupire : il est fait pour un autre amour, et pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il en obtiendra la connoissance et le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne ! Mais

continuez votre récit, que j'interromps trop long-temps.

Il reprit ainsi : En vain représentai-je à Georges la répugnance que j'avois à vous chagriner : sa réponse fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui, lorsque, lui enlevant ma sœur à l'hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laissé pendant vingt-quatre heures dans une inquiétude qui n'avoit guère paru vous toucher ; que ses vues d'ailleurs ne tendant qu'au bien de Rose, et à l'honneur de notre famille, vous seriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle ; que je serois toujours témoin de ses démarches, et qu'il vouloit commencer sur-le-champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ses sentiments. J'ai lié, me dit-il, une étroite amitié avec mylord Linch, jeune seigneur irlandais dont vous connoissez le nom. Il est riche, et maître de lui-même ; je suis persuadé qu'il ne verroit pas Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesserai même, ajouta-t-il, que le portrait que je lui ai fait d'elle lui a fait naître une pressante envie de la voir, et qu'il m'en parle incessamment. C'est à vous à faire votre devoir aux Saisons, en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur, ou, si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, sans la participation de des Pesses et du doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul temps que je pouvois choisir pour l'introduire secrètement aux Saisons, nous convînmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, et que je préviendrois Rose sur cette visite. Je le laissai aussi content de cette promesse, que je l'étois des heureuses nouvelles qu'il m'avoit rapportées; et comme il restoit encore assez de jour pour me faire espérer de voir mademoiselle de L..... je me rendis dans sa rue, où je demeurai quelque temps sans l'apercevoir à sa fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière le rideau. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'un quart-d'heure à la porte du café, que je crus la découvrir, par une ouverture qu'elle fit au rideau en se remuant sans précaution. La crainte de lui déplaire, lorsqu'elle paroissoit souhaiter de n'être pas aperçue, m'empêcha de la saluer, mais je conçus qu'étant favorisée du jour, elle pouvoit de là m'examiner fort aisément. J'avois peine à modérer mes transports, qui étoient prêts continuellement à me trahir. Enfin levant le rideau, elle se laissa voir à découvert, et je lui fis connoître aussitôt, par une révérence fort animée, l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me salua civilement, mais sans aucune marque d'intelligence. Elle affecta ensuite de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que les miens étoient constamment attachés sur elle. Je ne sais quelles étoient ses

pensées ; mais son cœur, qui étoit si heureusement prévenu pour moi, ne souffrit pas long-temps qu'elle lui fît cette violence, et à moi cette injustice. Il me ramena peu à peu ses regards, qui se rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux, en cherchant dans les yeux l'un de l'autre toute la tendresse que nous étions charmés d'y trouver. Je m'oubliois dans cette délicieuse contemplation. Je m'égarois dans mille sentiments qui m'étoient encore inconnus ; je goûtois plus de plaisirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorsqu'un domestique de la maison venant par hasard à sortir, la porte demeura ouverte : aussitôt, perdant de vue tout obstacle, et comme entraîné par le charme qui agissoit sur tous mes sens, je traverse la rue, et j'entre dans la cour ; je serois monté de même à l'appartement, si je n'eusse rencontré un autre valet qui me demanda ce que je désirois. Je demeurai sans réponse : cependant un instant me fit revenir à moi, et craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, et ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frère, on ne fût offensé de ma hardiesse, je pris le parti, pour couvrir cette indiscrétion, de demander seulement madame *Gerald*. C'étoit le nom de la vieille dame irlandoise que Georges avoit mise dans mes intérêts.

On m'introduisit dans une salle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la même dame qui étoit la veille avec mademoiselle de L..... Elle la quittoit au même moment, de sorte que m'ayant

vu traverser la rue et venir droit à la maison, elle n'avoit pu douter que ce ne fût moi qui la faisois appeler. J'ouvrois la bouche pour commencer par des excuses et pour lui apprendre ensuite que j'étois le frère de mylord C....., à qui elle avoit promis de favoriser mes sentiments. Mais elle me fit connoître, en me prévenant, qu'elle n'avoit pas besoin de cette instruction. Vous êtes un imprudent, me dit-elle, de paroître ici avant le retour de M. de L....., et je venois pour vous en faire des reproches; mais je me sens si bien disposée pour vous, que je n'en ai pas la force. Asseyez-vous, continua-t-elle, je veux vous expliquer ce que nous pensons ici, ce que vous avez à prétendre, et de quelle manière vous devez vous conduire.

Nous nous assîmes : elle baissa la voix; et sans me laisser le temps de la remercier : Vous savez, me dit-elle, que M. de L.... et sa fille sont luthériens, et vous êtes surpris sans doute de voir chez eux une Irlandoise catholique. J'étois parente de feue madame de L....., qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne, où son mari étoit envoyé de la cour. Nous y passâmes plusieurs années, pendant lesquelles elle mit sa fille au monde. Une curiosité dangereuse ayant porté M. de L..... à s'instruire de la religion du pays, il y prit tant de goût qu'il l'embrassa, et, par un effet du même zèle, il employa tant d'efforts et d'adresse pour gagner l'esprit de son épouse, qu'il

la rendit aussi luthérienne. Leur fille fut élevée par conséquent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inspirer, mais le secours du ciel m'a soutenue contre toutes sortes de séductions. Je ne laissois pas de vivre chez eux avec la même amitié et dans la même union, sans me croire en droit de raisonner sur la conduite d'autrui; et M. l'envoyé même, qui connoissoit mon caractère tranquille et mon attachement pour sa maison, ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue pour moi. Quelque temps après il fut rappelé par la cour, qui, malgré toutes les précautions qu'il avoit gardées, eut quelque soupçon de son changement. Il auroit volontiers renoncé à sa patrie pour fixer son séjour et son établissement en Allemagne; mais les biens considérables qu'il avoit en France l'obligèrent d'y revenir avec sa famille; et persistant dans ses idées de religion, il entreprit, pour se dédommager de la contrainte à laquelle il étoit forcé par les édits du roi, de rendre tous les bons offices du zèle et de la charité possibles au petit nombre de luthériens qui sont à Paris. C'est ainsi qu'il est devenu comme leur père commun, et qu'il est parvenu à faire une espèce de temple et de cimetière de sa maison.

La mort lui enleva son épouse il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ses opinions d'une manière si ferme, que l'approche de l'éternité ne lui causât de vives alarmes. Ce fut dans un de

ces moments d'agitation qu'elle m'ouvrit son cœur, avec des marques d'inquiétudes, qui me firent connoître que sa tendresse pour son époux avoit été le principal motif de son changement. Je la pressai de se réconcilier avec l'église, et je lui procurai secrètement le secours d'un ecclésiastique qui rendit enfin la paix à sa conscience. Il l'obligea de déclarer à sa fille dans quels sentiments elle mouroit, et de l'exhorter à profiter de son exemple.

Quoique ces derniers conseils d'une mère mourante n'eussent pas fait sur mademoiselle de L..... toute l'impression que j'eusse désiré, j'augurai bien de ses dispositions, lorsque je la vis supplier son père de me laisser auprès d'elle. Il l'aimoit trop, et il étoit trop satisfait de ma conduite pour lui refuser cette faveur. Je lui ai tenu lieu de mère depuis qu'elle a perdu la sienne. Sa confiance et son amitié pour moi n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de pensées ni de sentiments qu'elle ne m'ait communiqués. Tous mes soins ont tendu à la détacher insensiblement de sa religion, tantôt en lui rappelant les derniers discours de sa mère, tantôt en lui proposant des objections et des doutes, suivant la mesure de mes propres lumières : mais la crainte de me rendre suspecte par un zèle trop ardent, et surtout les ménagements que j'ai à garder avec son père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations et mes conseils. Je sème, c'est au ciel à bénir

mes efforts, en me faisant recueillir un jour les heureux fruits que j'en espère.

Enfin, ajouta madame Gerald, comme il est rare que je sois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous aperçûmes de nos fenêtres, et que nous remarquames avec quelle admiration vous jetiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fût l'effet des charmes de mon élève, et je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui déplaisoit pas, et que votre air lui revenoit beaucoup. Je ne lui avois jamais inspiré ces farouches maximes qui font craindre à une fille la vue d'un homme aimable, et qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose, et ce n'est pas un penchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre; mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle, et qu'elle songe en même temps à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. J'ai accoutumé mademoiselle de L..... par ces principes, non seulement à ne pas se faire une peine des mouvements indélibérés de son cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, et je fais plus de fond sur cette sorte de vertu que sur toutes les grimaces affectées auxquelles notre sexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaisiez, et je n'eus point d'autre objection à lui faire que l'imprudence qu'il y auroit à prendre

du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au café voisin ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une seule fois l'occasion de vous voir, quoiqu'on ne se montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos soins, et je vous avoue qu'après avoir considéré qu'un amour aussi timide et aussi respectueux que le vôtre devoit venir d'une autre source que de la légèreté ou du libertinage, je me sentis fort portée à souhaiter que vous fussiez de la naissance et du caractère que les dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre à mon élève lorsqu'elle me consultoit sur le progrès de ses sentiments. Attendez, lui dis-je, le temps nous fera connoître s'il est digne de vous : il cherchera tôt ou tard à s'expliquer ; mais demeurez toujours maîtresse de votre cœur. Elle m'assuroit que son inclination supposant que vous étiez tel qu'elle se l'imaginoit, elle n'auroit pas de peine à la vaincre si le fond répondoit mal aux apparences; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée, et elle confessoit que vous lui paroissiez fait pour la rendre heureuse.

O Dieu! m'écriai-je en interrompant madame Gerald, ai-je pu ignorer si long-temps mon bonheur? Permettez donc que je la voie, et que j'aille mourir de joie et de reconnoissance à ses pieds. Non, reprit-elle, c'est une chose résolue : vous ne lui parlerez que du consentement de son

père. Mais écoutez ce qui doit soutenir votre espérance : depuis qu'elle vous a entretenu, et que j'ai parlé moi-même à votre frère, nous sommes résolues de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre M. de L..... favorable. Il aime passionnément sa fille, et il lui a déclaré mille fois qu'il lui laisseroit la liberté de satisfaire son cœur dans le choix d'un mari. Quel que soit votre bien, le défaut de richesses ne sauroit être un obstacle. Mademoiselle de L..... est une héritière qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de religion qui me fait craindre quelque nuage ; mais nous avons tout prévu avec un zèle qui vous persuadera que nous nous occupons sérieusement de vos affaires. Lorsque vous vous serez insinué dans l'amitié de M. de L....., et qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoîtrons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous, si nous ne voyons pas qu'il penche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que sa mort ou l'âge de sa fille nous mette en liberté : nous vous répondons de notre constance. Toutes ces résolutions, ajouta-t-elle, sont prises d'aujourd'hui : vous ne sauriez croire avec quelle joie nous avons reçu les explications de votre frère. Il m'a offert un diamant que j'ai accepté comme un gage de sa bonne foi et de la vôtre. Hier au soir vous me vîtes embarrassée ; et quoique le conseil que vous donna mademoiselle de L.....

de lier connoissance avec son père, fût venu de moi, je regrettois sa dernière réponse, qui m'avoit paru trop flatteuse pour un inconnu : mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos espérances, ni à la passion que j'ai de vous rendre service.

Ah ! lui dis-je, en baisant ses mains, vous faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes et de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir mademoiselle de L....., de lui parler et de lui dire mille fois que je l'adore, de lui abandonner ma vie et ma destinée...? Elle me protesta de nouveau que c'étoit une prière inutile ; qu'on ne me défendoit pas de venir, suivant ma coutume, au café voisin, et qu'on ne me désespéroit pas par des rigueurs contrefaites ; mais que, ne voulant rien avoir à se reprocher, on attendoit absolument le retour de M. de L....., à qui l'on souhaitoit que je pusse faire agréer promptement mes visites. Dans le chagrin de me voir comme arracher un plaisir auquel j'avois cru toucher, et pour lequel le transport où j'étois m'auroit fait sacrifier un empire, il me vint à l'esprit que madame Gerald, qui avoit reçu le diamant de mon frère, pourroit bien être sensible encore à quelque libéralité de cette nature ; et rien ne se présentant plutôt à ma mémoire que ma portion de nos trente mille livres, je lui dis, sans rien examiner, que si ma

qualité de cadet ne m'avoit pas fait tomber les bijoux en partage, je ne laissois pas d'avoir environ mille pistoles d'argent comptant, et que c'étoit tout ce que j'avois apporté d'Irlande, et que cette somme étoit à elle si elle me procuroit la satisfaction que je lui demandois, et qu'elle pouvoit m'accorder. Quelque imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit proposée du fond du cœur; je ne sais ce qu'elle parut à madame Gerald, mais elle dut lui paroître sincère, puisqu'elle en fut si touchée que, me quittant sans répondre, elle monta aussitôt à l'appartement de mademoiselle de L....., d'où elle revint au bout de quatre minutes avec l'heureuse permission de m'y conduire. Venez, me dit-elle en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, et qui méritez bien qu'on se relâche de quelque chose pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea, en montant l'escalier, que je promisse, avec serment, de ne pas lui demander deux fois la même faveur jusqu'au retour de M. de L.....

Je lui aurois promis ma vie et tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaisir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement; et voyant mademoiselle de L....., qui étoit debout à nous attendre, je me jetai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un temple. Je n'aurois pas quitté cette posture si elle ne m'eût ordonné absolument de m'asseoir. Nous commençâmes un

entretien où la passionn'eut point d'autres bornes que l'honneur et la modestie : mais je vous épargne des circonstances que la sévérité de vos maximes ne vous laisse point entendre volontiers. Je passai avec mademoiselle de L..... deux heures, qui ne furent qu'un continuel transport, et j'emportai en la quittant de quoi être heureux pendant des siècles entiers, du seul souvenir de tant d'amour et de plaisir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bonheur à Georges. Je ne pensai qu'à gagner les Saisons, où, plein de ma joie qui me faisoit paroître rêveur et distrait, j'eus le plaisir de vous voir attribuer à mon humeur mélancolique les plus délicieuses méditations qui puissent occuper un amant. Rose fut la seule à qui je crus pouvoir découvrir mon secret, autant pour flatter mon propre cœur par cette confidence, que pour la préparer à la visite de mon frère : je passai une partie de la nuit à lui peindre les charmes de mademoiselle de L....., et je lui fis naître une envie pressante de s'en faire une amie. Comme elle m'avoit déjà confié l'état de son cœur, et que je lui connoissois pour M. des Pesses des sentiments tout différents de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien ne m'empêchoit de lui déclarer d'avance que le dessein de Georges étoit de lui procurer un amant. Elle me répondit qu'elle ne s'engageroit à rien sans votre participation. Vous êtes plus sage que moi, lui dis-je ; mais je vous laisse

vos affaires à démêler avec Georges, qui sera ici demain au soir, et qui veut y être secrètement. Nous primes des mesures pour l'introduire dans ma chambre, où elle consentit à se rendre lorsque tout le monde seroit retiré. Je la laissai déterminée à ne rien entreprendre sans vous consulter, et je ne combattis point cette résolution; mais, pour continuer d'être sincère, l'intérêt qu'elle m'avoit paru prendre au récit de mon amour me fit juger qu'elle ne seroit pas toujours sans goût pour les mêmes plaisirs, et que mylord Linch ne seroit pas rebuté s'il avoit assez de mérite pour lui plaire.

Je me dérobai le lendemain pour retourner à la source de ma joie et de mon repos. Si j'observai fidèlement la loi que madame Gerald m'avoit imposée, je fus récompensé de cette soumission par d'autres complaisances qui satisfirent ma tendresse. Je rendis compte ensuite à mon frère de toutes les circonstances qu'il ignoroit, et de la disposition où Rose étoit de le voir la nuit suivante. Il me promit d'être à minuit aux Saisons, et il me recommanda d'avance de faire naître quelque prétexte pour aller le jour d'après à Saint-Germain, parcequ'il avoit formé de nouvelles vues qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée rien ne me fut si facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma sœur s'impatientoit à l'attendre, et toute la maison étoit déjà dans un profond sommeil : vous vous imaginez

quel put être le sujet de leur entretien. Georges employa tout son esprit pour donner un tour insinuant à ses offres et à ses prières. Il ne proposa pas d'abord ouvertement de quitter les Saisons; mais, après avoir parlé de mylord Linch, comme d'une conquête certaine, et relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma sœur à l'épouser, il lui représenta qu'une affaire si importante ne pouvoit être ménagée qu'à Paris; qu'il étoit question de s'assurer une fortune, un rang, un titre, et que ces favorables occasions ne renaissent pas toujours; qu'ayant vécu quelque temps seule avec lui, elle avoit dû rendre plus de justice que vous à l'innocence de ses vues et de sa conduite, et ne pas donner si légèrement dans vos fausses alarmes; qu'il conviendroit toujours que vous étiez plus capable que personne de faire d'elle une religieuse et une sainte; mais que, si elle n'étoit pas résolue de s'ensevelir dans un cloître, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de se produire dans le monde, et de faire valoir ses qualités naturelles qui étoient désormais son unique ressource; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils, et que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens: enfin, il joignit à ces raisons les instances les plus tendres et les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue, cependant elle eut la force de se défendre; et, refusant constamment de vous quitter, elle consentit seulement à recevoir la

TAYLOR INST. OXFORD

visite de mylord Linch quand nous pourrions l'amener aux Saisons avec bienséance.

Mon frère parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint-Germain le jour suivant : on y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques, et le dessein de Georges étoit de faire tomber, par notre présence, un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la cour. Nous y fûmes reçus favorablement du roi, et comblés de civilités de nos amis.

Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement et de fortune, que M. de Sercine, à qui Georges avoit déjà confié le fond de nos affaires, et qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la cour, nous offrit de la recevoir dans sa maison, où elle seroit agréablement avec son épouse et sa fille. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnoissance ; et, lorsque je fus seul avec mon frère, je lui demandai s'il n'espéroit pas que vous pussiez l'approuver vous-même, et prendre cette occasion pour nous réconcilier sincèrement. J'en doute, me dit-il, car quelle espérance de le guérir de ses scrupules, et de le rassurer sur les dangers du bal, des spectacles et des assemblées ? Il demande du temps pour fortifier Rose ; mais, dans ses idées, une femme ne sera-t-elle pas toujours foible ? Ne nous exposons pas, ajouta-t-il, à lui

voir renverser de nouveau tous nos projets : commençons par la délivrer de ses mains, et par établir sa fortune; il sera toujours temps de nous réconcilier; et, s'il trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions, nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces spécieuses raisons, que je voyois dans mylord Linch un empressement extrême pour la connoître, et que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher sérieusement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volontiers en acceptant la sienne. Il étoit d'un caractère vif et ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inspirer. Connoissant Rose, je concevois que, pour faire la conquête de son cœur, il eût fallu dans un amant des qualités plus brillantes, et sur-tout plus d'esprit et de noblesse de sentiments. Cependant comme il n'étoit question que de fortune, et que Georges ne lui en avoit pas parlé sur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à le souffrir comme il l'avoit fait consentir à le voir.

Peu de jours après nous ménageâmes si heureusement l'occasion, qu'étant venu aux Saisons avec Georges, il y passa une partie de l'après-midi. Quelques affaires vous avoient obligé de sortir avec M. des Pesses, et j'avois pris soin la vielle d'avertir mon frère de votre dessein. J'examinai curieusement l'impression que Linch fit sur

ma sœur. Elle fut conforme à mes conjectures, c'est-à-dire que, malgré la passion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever sa fortune. Pour lui, dont j'avois observé de même tous les discours et les mouvements, il emporta tant d'amour en la quittant, que je crus l'établissement de Rose aussi certain que Georges l'avoit prédit. Je fus exposé les jours suivants à des sollicitations continuelles pour lui procurer de nouveau la satisfaction de la voir; mais quoique mon frère y joignît les siennes, il me fut impossible d'en faire renaître l'occasion jusqu'à la maladie de M. des Pesses.

Cet accident, dont M. des Pesses eut assez de générosité pour vous cacher la cause, ne fut que l'effet de sa jalousie. Avec quelque soin que nous eussions gagné nos domestiques, il eut l'adresse, sur quelques soupçons, de tirer d'eux assez d'éclaircissements pour découvrir une partie de la vérité. Sa passion, qui est montée depuis longtemps à l'excès, le porta à quelques plaintes que ma sœur rejeta peut-être avec trop de hauteur, et qui faillirent causer sa mort en achevant de lui faire perdre l'espérance. Quoique je fusse irrité moi-même de son indiscrétion, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie, et elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un temps si favorable ne fut pas négligé par mylord Linch et mon frère qui étoient

souvent aux Saisons, tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos livres. Ils y demeuroient même une partie de la nuit, que nous passions à souper, lorsque vous étiez livré au sommeil. Le rétablissement de M. des Pesses interrompit peu leurs plaisirs, parceque, sur quelques représentations que je vous fis goûter, vous le priâtes bientôt de retourner à Paris. Enfin mylord Linch, absolument livré à Rose, nous proposa le dessein où il étoit de partager sa fortune avec elle, et le fit même éclater à Saint-Germain, en suppliant le roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à Georges cette complaisance presque aveugle, pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas cessé de me servir. De tant de cœurs contents, le mien étoit le plus heureux, puisque, avec l'espérance de la fortune, j'avois les plus doux plaisirs de l'amour, car il ne se passoit pas de jour que je ne fisse le voyage de Paris, et que je n'y jouisse librement de la vue ou de l'entretien de mademoiselle de L..... Son père étoit revenu au temps qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à Georges de m'avoir fait obtenir son amitié et quelques droits même sur sa reconnoissance. Comme c'étoit un homme dur et violent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frère avoit employé un stratagème innocent dont le succès avoit surpassé notre attente. Après s'être assuré du jour de son arrivée, il avoit fait prendre des habits de soldat à deux laquais de mylord Linch

et aux deux siens, et les ayant armés de pistolets, il les avoit postés sur le grand chemin, avec ordre d'attaquer brusquement sa chaise. Nous étions à cent pas d'eux, de sorte qu'ayant piqué nos chevaux, nous arrivâmes à son secours lorsqu'il se croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de pistolets tirés en l'air, d'autres marques de résistance et de combat lui persuadèrent facilement que nous avions exposé notre vie pour le défendre, et qu'il nous devoit la sienne. Nous le trouvâmes muet et tremblant dans sa voiture. Mais lorsqu'il nous vit maîtres du champ de bataille, il parut vivement touché du service qu'il venoit de recevoir. Il nous pressa de lui apprendre le nom de ses libérateurs, il nous déclara le sien, enfin il nous offrit la disposition de sa fortune et de la vie que nous lui avions conservée. Mon frère lui répondit modestement; et, pour mettre le comble au bienfait, nous le conduisîmes jusqu'aux portes de Paris, où, malgré ses instances, nous refusâmes de lui apprendre notre demeure; mais nous lui promîmes de n'être pas long-temps sans le revoir à la sienne.

Sa fille et madame Gerald étoient dans le secret de notre entreprise. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il sortoit, et de leur vanter le service que nous lui avions rendu. Madame Gerald, qui, étant Irlandaise, devoit naturellement connoître notre nom, ne l'entendit pas sans en prendre occasion de faire notre éloge. Elle s'épuisa particulièrement sur le mien; de sorte

qu'étant allés chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoissance et de l'estime. Il nous présenta sa fille, en lui recommandant de nous regarder désormais comme ses meilleurs amis ; il nous fit promettre que nous ne mettrions plus de distinction entre notre maison et la sienne, et que nous userions librement de tout ce qui lui appartenoit. Je commençai à croire mon bonheur solidement affermi. Mademoiselle de L....., aussi charmée que moi du succès de notre artifice, se crut tout-à-fait autorisée à se livrer à sa tendresse. Nous eûmes la liberté de nous voir, le temps de nous connoître, et mille nouvelles raisons de nous aimer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propositions à son père, tout nous portoit du moins à espérer heureusement de l'avenir. Il est vrai que nous gardâmes toujours assez de mesures pour lui déguiser nos sentiments, mais c'étoit par le conseil de Georges même et de madame Gerald, qui, voyant croître de jour en jour son amitié pour moi, s'imaginèrent qu'il pourroit se porter de lui-même à m'offrir sa fille. J'eus encore plus d'une fois la pensée, dans un temps où tout m'étoit favorable, et où vous n'auriez pu condamner mes vues et ma conduite, de vous faire l'ouverture de cette intrigue, pour m'autoriser de votre consentement. Je le proposai à Georges qui s'obstina à me le défendre. Il me fit craindre que la différence de religion n'alarmât votre zèle, et ne vous fît traverser nos projets.

Voilà quelle étoit notre situation lorsque vous prîtes le parti d'aller à la cour. Je donnai avis de votre départ à mon frère. Cette occasion lui parut propre au dessein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma sœur. Il n'avoit pu lui faire goûter jusqu'alors l'offre même de la conduire à Saint-Germain; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager M. de Sercine à se rendre aux Saisons avec son épouse et sa fille, la présence et la compagnie de ces deux dames ne missent beaucoup de changement dans ses résolutions. Je ne vous rappelle point le reste; vous en pûtes juger par les circonstances dont vous fûtes témoin. Je me laissai vaincre à mon tour par les mêmes instances qui avoient vaincu ma sœur. A la vérité j'en eus honte lorsque vous me fîtes apercevoir votre chagrin; mais vous ayant vu prendre un air plus tranquille aussitôt que vous eûtes entendu M. de Sercine, je me figurai que vous approuviez ses raisons, et que vous nous verriez partir sans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos reproches pour des conseils qui regardoient moins le présent que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuses sincères, j'étois résolu du moins de retourner si souvent aux Saisons pour vous voir, que vous auriez à peine eu le temps de vous apercevoir de mon absence.

Enfin nous nous séparâmes de vous. Il est impossible que vous ayez supporté notre séparation sans ressentiment, puisqu'elle vous a fait

prendre aussitôt le parti de nous abandonner : mais si vous nous croyez coupables, si vous avez souhaité peut-être que le ciel renversât nos desseins, et qu'il nous fît sentir par quelque châtiment la légèreté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs, et de celles d'un frère et d'une sœur encore plus malheureux, qui vous demandent des secours qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous : Georges au fond d'un cachot, pour n'en sortir jamais ; Rose dans un cloître, où son penchant ne l'a pas conduite, et que la nécessité néaumoins doit l'empêcher de quitter aussi longtemps qu'elle aimera la vertu et l'honneur ; moi dépouillé..... hélas ! de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis, car je méprise toutes les autres richesses que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faisoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attendrir, lorsque mon récit demande plus que jamais votre attention.

En quittant les Saisons, nous nous rendîmes à Paris, où le projet de Georges étoit de faire passer quelques jours à ma sœur pour la mettre en état de paroître honorablement à la cour. M. de Sercine avec sa famille et mylord Linch reprirent au soir la route de Saint-Germain. Nous étions logés chez Georges, qui s'étoit donné nouvellement une maison propre et commode. Ayant dessein de rendre ma visite ordinaire à

mademoiselle de L....., je proposai à ma sœur de satisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître, et mon frère lui conseilla de m'accompagner, tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes mademoiselle de L..... seule; et la vue de Rose, que je lui faisois espérer depuis long-temps, la combla de plaisir. La vivacité et la joie animèrent long-temps notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ma maîtresse une sœur si aimable, je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans mademoiselle de L..... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi, et, m'abandonnant à toute la mienne avec cet air de badinage qui fait le charme d'un amour innocent, j'obtins de mademoiselle de L..... mille nouveaux témoignages d'affection dont il sembloit aussi qu'elle voulût se faire un mérite auprès de ma sœur; jamais deux amants n'avoient paru si contents l'un de l'autre. Rose nous reprocha agréablement l'excès de notre passion; nous lui répondîmes du même ton, que c'étoit cet excès même qui devoit nous servir d'excuse. Elle continua quelque temps de nous faire la guerre, et nous de nous défendre sans paroître disposés à céder à ses raisons; mais je crus enfin m'apercevoir que l'enjouement qu'elle affectoit étoit forcé : je trouvai même un air de pesanteur et de mélancolie dans ses yeux. Pendant qu'elle

s'efforçoit de rendre la conversation agréable, elle étoit occupée de quelque rêverie ; et la moitié de son attention s'arrêtoit sur ce qui se passoit dans elle-même. Je craignis que cette scène de tendresse ne lui fût devenue importune ; et quoique je ne la crusse point capable de se choquer mal à propos, il me vint à l'esprit qu'une délicatesse excessive pouvoit lui faire trouver mauvais que nous n'eussions pas gardé plus de mesures avec elle dans une première visite. Ses distractions ne faisant ensuite qu'augmenter, jusqu'à lui faire garder le silence et perdre quelquefois le fil de nos discours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée, et qu'elle souhaitoit de se retirer : elle y consentit en effet dès la première proposition.

Nous ne trouvâmes point Georges de retour au logis, et nous reçûmes un billet de lui à l'heure du souper, par lequel il nous faisoit des excuses de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de notre arrivée : il se trouvoit retenu malgré lui par M. le duc de..... son ami et son protecteur. Nous en serons plus libres, dis-je à ma sœur ; et je souhaitois en effet de l'être, pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fusse aperçu du changement de son humeur chez mademoiselle de L....; et comme je m'étois proposé de leur faire lier une étroite amitié, dans l'espérance d'en tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts, j'étois véritablement affligé que les apparences eussent répondu

si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pu lui déplaire, ou qu'elle me fît naître du moins quelque ouverture pour l'interroger: elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté et de la douceur de mademoiselle de L....., sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin, voulant être éclairci, je lui demandai précisément ce qui lui avoit causé l'altération dont je m'étois aperçu. Elle balança à me répondre: je la pressai. Si c'est quelque chose, lui dis-je, qui intéresse mademoiselle de L....., comment pouvez-vous refuser de me l'apprendre? Je vous réponds déjà qu'elle vous aime tendrement, et qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu: elle m'en a marqué de l'inquiétude en vous quittant.

Je lui fis d'autres instances auxquelles elle résista long-temps; cependant je voyois que son cœur étoit plein, et qu'il ne demandoit qu'à se soulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi, qui lui avois toujours porté une affection particulière, et qu'elle avoit toujours aimé aussi avec une espèce de prédilection. Hé bien, me dit-elle, en cachant d'une main son visage, que me servira-t-il de vous dire que je ne puis aimer mylord Linch, et que j'aimerois autant mourir que de me voir forcée à l'épouser? En aimez-vous un autre? interrompis-je aussitôt. Non, reprit-elle, mais je sens que je ne puis être

heureuse avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez de vous découvrir la foiblesse de mon cœur, ajouta-t-elle en soupirant ; je n'ai pu voir mademoiselle de L..... si contente de sa tendresse et de la vôtre, sans être jalouse d'un bonheur qui n'est pas fait pour moi : qu'elle est heureuse et vous aussi ! Je suis aussi tendre qu'elle, et je n'ai pas le moindre espoir de trouver un peu de douceur dans mes sentiments. On pense à me faire épouser un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût. Il faudra donc passer toute ma vie sans l'aimer, gémir de mon sort, m'ennuyer de mon devoir, porter envie à toutes les femmes qui me vanteront leur tendresse, et faire une cruelle violence à la mienne ? Quel tourment continuel ! Et vous, Patrice, qui m'aimez, dites-vous, et qui m'avez arraché cet aveu de mes peines, ne ferez-vous rien pour m'en délivrer ?

Je l'écoutois avec un extrême étonnement. Mais, chère Rose, lui dis-je, qui parle de vous forcer à quelque chose, et de vous faire épouser Linch malgré vous ? Convenez que voilà les premières marques que vous ayez données de votre répugnance : n'est-il pas étrange qu'elle soit née si tard, ou que vous l'ayez dissimulée si long-temps ? Elle m'assura que sa seule timidité lui avoit lié la langue, et qu'après avoir refusé M. des Pesses, sous prétexte qu'il manquoit de naissance, elle n'avoit osé rejeter un homme de la considération de mylord Linch. Quoi qu'il en soit, lui répondis-je, moi

qui préfère le contentement du cœur à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne serez mariée que lorsqu'il vous plaira d'y consentir, et je m'engage à faire entrer Georges dans les mêmes sentiments. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la salle où nous étions, et la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort surpris d'en voir sortir mylord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la visite que nous avions rendue à mademoiselle de L....., et me voyant arriver seul avec ma sœur, il avoit voulu se faire un plaisir de nous écouter et de nous surprendre : sa curiosité lui coûta cher. Il avoit entendu notre entretien jusqu'au moindre mot. Un juste désespoir ne lui permettant plus de se contraindre, il vint se jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Rose. Nous demeurâmes tous trois fort long-temps dans un profond silence ; enfin je pris la parole avec beaucoup d'embarras : Mylord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas si proche, et qu'on est fort confus de cette scène ; mais puisque le hasard vous a fait entendre ce qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer, je ne doute pas que vous n'ayez pour ma sœur toute la complaisance qu'un honnête homme doit à son sexe, et que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques moments incertain ; mais s'adressant tout d'un coup à elle : Non, mademoiselle, lui dit-il, je n'aurai pas la sotte complaisance que vous

demandez : vous êtes à moi, par votre consentement, par la parole de vos frères, et par l'autorité même du roi ; je ferai valoir des droits si justes, et je ne me laisserai pas jouer impunément. Rose, perdant toute contenance, se leva pour se retirer. Il se présenta brusquement devant elle, en protestant qu'elle ne quitteroit pas la salle jusqu'au retour de mon frère, de qui il vouloit recevoir, dit-il, l'explication d'un si ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa ; je lui dis d'un ton ferme qu'il suffisoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il désiroit, et que je commençois par prétendre que ma sœur fût libre chez elle. Un reste de considération lui fit calmer apparemment son transport. Il prit un ton plus doux pour me demander si je savois où étoit Georges. Je lui dis qu'il étoit à souper chez M. le duc de..... ; et, nous quittant sans répliquer, il se mit en chemin pour l'aller joindre.

Rose ne prévit que trop juste les malheureuses suites de ce démêlé ; elle me pressa avec larmes d'oublier la confidence qu'elle m'avoit faite, et de lui laisser reprendre ses chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur jusqu'au tombeau. Je confesse, me dit-elle, qu'il y a eu de l'immodestie dans mes plaintes : nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh ! qu'importe en effet au bon ordre de l'univers que le cœur d'une femme soit tranquille ? Que dites-vous ? lui répondis-je ; il me semble au contraire que la

foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, et qu'indépendamment du penchant naturel, la justice et la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'emploie cette seule raison pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frère et par celle d'amant : car si l'on vient à compter vos charmes, et la douceur que votre commerce répand dans la société, il n'y a qu'un barbare qui puisse se plaire à chagriner une femme, ou chercher même la satisfaction de son cœur aux dépens du vôtre ; mais dans quelques principes que soit là-dessus mylord Linch, comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations seront libres, et que je veux vous voir quelque jour aussi heureuse que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendresse, et ne connoissant rien de si doux que le plaisir de se livrer à une passion innocente, j'aurois souhaité à toute sorte de prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroissoit si sensible.

Nous étions encore à raisonner sur notre aventure, lorsque nous entendimes revenir Georges, qui demandoit avec empressement si nous nous étions retirés. Il vint à nous aussitôt ; et nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre sans déguisement ce qui s'étoit passé dans son absence. Je le satisfis. Le rapport de mylord Linch avoit été fidèle, puisqu'il s'accordoit

exactement avec le mien. Georges ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur et à l'amitié. Il ne faut plus penser à mylord Linch, nous dit-il, puisqu'il déplait à Rose; ni se plaindre même qu'elle nous ait caché jusqu'aujourd'hui son dégoût, puisque le passé ne se répare point: mais l'embarras est de nous dégager honnêtement, du moins aux yeux du public. Il nous apprit là-dessus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit cru devoir l'écouter avec patience, et lui demander le temps de s'éclaircir; qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, et de lui marquer naturellement sur quoi il pouvoit compter; que le connoissant vif et fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes sortes de voies pour se venger, et que le tort étant de notre côté nous serions obligés par ménagement pour le public de nous conduire avec modération. Rose nous pressa encore de ne pas nous exposer pour elle aux conséquences qu'elle craignoit: mais mon frère n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ses inclinations.

Il écrivit à Linch le jour suivant, et nous nous attachâmes ensemble à donner un tour civil à nos excuses. Nous fûmes quelques jours sans recevoir de réponse. Ce fut dans cet intervalle que M. des Pesses nous apprit votre départ, avec mille circonstances qui nous firent sentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Rose étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber sans connois-

rencontrer à dix. Mon frère me dit froidement qu'il étoit fâché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le désespoir convient. Je lui fis la lecture de ma lettre. Il confessa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le succès de mon amour. En effet, ma situation étoit si accablante, qu'il m'étoit même impossible de voir mademoiselle de L..... pour apprendre du moins quel effet la malignité de mon ennemi avoit produit sur son père; car l'heure pressoit, et nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle Georges regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis-je, vous ne plaignez pas Rose qui va demeurer sans ressource, si le sort des armes se déclare contre nous. Il me répondit que dans une occasion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement, et que l'honneur ne nous permettant pas d'arriver trop tard sur le pré, nous devions remettre tout autre soin après la décision de notre querelle. Une cruelle nécessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes, après nous être embrassés. Rose, qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos ennemis étoient déja à nous attendre. Ils s'étoient fait accompagner de deux valets, qui gardoient leurs chevaux, et nous étions à pied, sans aucune suite. Mais l'intrépidité de Georges ne s'arrêtant point au nombre, il les aborda l'épée à

la main, sans savoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant mylord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter ; et nous voyant à pied: Si vous êtes les plus heureux, nous dit-il, je vous fais présent de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin généreux dissipa notre défiance. Il me fit signe de la main que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement, et je parai des coups si furieux, qu'il me fut aisé de comprendre qu'on en vouloit à ma vie ; enfin je fus blessé au bras. Mon frère, qui étoit aux prises avec l'autre, ayant vu couler mon sang, ne garda plus de mesures, et s'abandonnant sur son adversaire, il lui porta dans l'estomac un coup qui le fit tomber mort. Je le vis qui accouroit à mon secours ; mais soit que la crainte affoiblit Linch, soit que l'envie de vaincre sans secours augmentât mes forces, je lui fis au même moment une blessure si profonde à la cuisse, que, ne pouvant plus se soutenir, il fut obligé de s'asseoir à terre, et de m'abandonner son épée. Je la lui rendis aussitôt. La honte lui fit tenir quelque temps les yeux baissés ; mais nous voyant appeler ses gens pour leur faire prendre soin de lui, il nous renouvela généreusement l'offre de ses chevaux, si nous les croyons nécessaires à notre sûreté.

Dans le besoin qu'il en avoit lui-même, notre propre générosité ne nous permettoit point d'accepter cette proposition. D'ailleurs, quelque danger qu'il y eût à craindre, nous étions rappelés à

Paris par des raisons trop puissantes pour nous en éloigner si légèrement. Nous en reprenions le chemin, lorsque se sentant affoibli par la perte de son sang, et commençant à croire sa blessure mortelle, il nous fit rappeler par ses gens. L'impatience que nous avions de rentrer à Paris ne nous empêcha pas de retourner d'assez loin, et nous le trouvâmes en effet d'une pâleur et d'une foiblesse qui nous fit mal augurer de sa vie. Ses gens s'étant écartés de quelques pas par son ordre, il nous conjura d'une voix mourante, par la confiance qu'il avoit dans notre honneur, d'être les dépositaires d'un secret dont l'importance étoit égale pour la religion et pour l'État, et qui pouvant même servir à nous faire obtenir grace pour sa mort et celle de *Plunck* (c'étoit le nom de son ami), seroit l'expiation de sa haine et du mal qu'il avoit voulu nous faire. Plunck et moi, continua-t-il, nous sommes, ou puisque la mort nous met au rang des choses passées, nous étions en possession d'un trésor immense qui s'est conservé depuis long-temps dans nos maisons, et que mon père et lui ont augmenté considérablement par leurs propres soins. La principale partie consiste dans les vases et les reliques d'or et d'argent qui ont appartenu avant la réformation à plusieurs églises épiscopales d'Irlande, et à quantité de riches abbayes. Le tumulte des guerres, et la crainte de tous les maux qui sont arrivés depuis, obligèrent dans ce temps-là un

grand nombre de prélats et de seigneurs catholiques de chercher un lieu de sûreté pour tant de richesses ; et la situation des domaines de nos aïeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent transportées pendant la nuit dans un souterrain qu'ils firent creuser au milieu d'une vaste forêt. Quoique le fait ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est toujours demeuré dans nos seules maisons. Enfin perdant toute espérance de rétablissement pour la religion, depuis que la branche protestante est sur le trône, mon père et Plunck avoient formé le dessein de faire passer un trésor, désormais inutile à l'Irlande, entre les mains du roi Jacques, pour en faire l'usage qui conviendroit à sa piété et à sa sagesse. Leur zèle les avoit portés en même temps à lever parmi les catholiques du pays de grosses sommes, qu'ils destinoient aussi au soutien de la cour, et qui sont renfermées dans le même souterrain. Ils se disposoient à faire le voyage de Saint-Germain, pour recevoir les ordres du roi sur les moyens de transporter en France cet amas de richesses, lorsque la mort a interrompu le projet de mon père : à sa dernière heure il s'est déchargé sur moi de son secret et de son devoir, et c'étoit pour suivre ses vues que j'étois ici avec Plunck depuis quelques mois. Le roi est informé du motif de notre voyage, et n'attend que des circonstances favorables pour profiter de nos offres ; mais il ignore dans quel lieu le trésor est caché. En voici les indices,

ajouta Linch en tirant un mémoire de sa poche ; je vous le remets, Plunck en a le double : c'est une précaution que nous avions prise contre toute sorte d'accidents. Faites-en l'usage qui conviendra à votre sûreté, à votre fortune et à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un si long récit, il nous fit signe de prendre dans la poche de Plunck le double du mémoire, et nous ayant protesté en peu de mots qu'il nous pardonnoit sa mort, il nous laissa la liberté de nous retirer. Nous ne pûmes lui refuser quelques marques de regret et de reconnoissance ; mais nos propres affaires demandant toute notre attention, nous le laissâmes entre les mains de ses gens, pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France, nous n'ignorions pas la rigueur inflexible de la justice contre les duels, et nous concevions bien que le parti le plus sûr étoit de penser d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts aussi pressants que ceux de l'amitié et de l'amour devoient marcher avant le nôtre. Rose, qui n'avoit aucune connoissance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même sans secours et sans conseils ; et j'aurois exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus long-temps comment j'étois dans le cœur de mademoiselle de L..... et dans l'esprit de son père. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup répandu, nous nous flattâmes de pouvoir trouver

assez de temps pour satisfaire à ces deux soins. Mon frère entreprit de retourner chez lui, tandis que j'irois chez M. de L.... ; il se proposoit de régler avec Rose de quelle manière elle devoit se conduire, et de prendre une partie de notre argent, qu'il avoit apporté des Saisons à Paris ; il devoit se rendre ensuite chez M. le duc de..... où je lui promis de le rejoindre, et où nous remîmes à former d'autres résolutions.

Nous ne nous séparâmes point sans nous être embrassés tendrement, en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger, et de mettre à profit tous les moments. Mon frère affectoit encore un air ferme, et je m'efforçois de l'imiter ; mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur, qui se communiquoit jusqu'à mes regards et au son de ma voix. Outre l'horreur du combat sanglant d'où je sortois, je frémissois de ce que j'avois à craindre dans l'instant où j'allois entrer, et je pressentois toutes mes pertes avant que de les connoître. Georges, qui s'en aperçut, m'exhorta à mieux espérer, et me fit promettre que, de quelque manière que les choses pussent tourner, je ne manquerois pas de le rejoindre ; mais il ne prévoyoit ni son infortune ni la mienne.

Je me rendis à la porte de M. de L..... que je trouvai fermée : les fenêtres l'étoient aussi, avec toutes les apparences d'une maison déserte. Je frappai timidement : on m'ouvrit, et je vis

paroître un homme dont le visage m'étoit inconnu ; je le pris pour un nouveau domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du corridor qui conduisoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, et qui me saisirent les bras, quoique sans violence. Ils m'ôtèrent mon épée, et m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laissèrent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette réception et de leur dessein. Ils m'exhortèrent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas long-temps sans voir entrer M. de L..... suivi de sa fille et de madame Gerald. Je commençai à lui dire quelques paroles qu'il interrompit, en me recommandant de garder un moment le silence. Il y avoit quelques flambeaux allumés, mais en petit nombre. M. de L..... me fit approcher d'une table, autour de laquelle tous les spectateurs se rangèrent. Il plaça sa fille vis-à-vis de moi, et tirant son épée hors du fourreau, il m'en appuya tout d'un coup la pointe sur l'estomac. La crainte et la tendresse firent jeter à sa fille un cri perçant. Il lui ordonna sévèrement de se taire ; et s'adressant à moi : Vous vous êtes fait un jeu de m'effrayer, me dit-il d'un ton brusque, il est juste que je jouisse du même plaisir à mon tour.

Mais quoique je n'aie pas dessein de vous ôter la vie si vous m'obéissez, comptez-vous au nombre des morts qui reposent dans cette cave, si vous faites difficulté de me satisfaire. Ensuite m'expliquant ses volontés : Vous m'avez trompé, continua-t-il; vous avez séduit l'esprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des serments de vous aimer et de vous être fidèle, qu'elle m'objecte pour justifier le refus qu'elle fait de m'obéir : je veux que vous la dégagiez sur-le-champ de toutes ses promesses, et que vous renonciez à toutes sortes de droits sur elle. Vous êtes mort si vous balancez.

Je tournai les yeux vers elle pour lire le mouvement de son cœur dans les siens. Sa pâleur et ses larmes, que l'obscurité m'avoit d'abord empêché d'apercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette scène par des persécutions auxquelles sa tendresse pour moi l'avoit fait résister. Étoit-ce assez de ma vie pour payer ces précieuses marques d'amour et de constance? J'avois peut-être senti quelque frayeur au premier mouvement de l'épée; mais n'écoutant plus qu'une passion capable de me faire braver la mort et tous les supplices, je répondis avec une fermeté à laquelle M. de L..... ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puisque je me trouvois sans défense; qu'avec la possession du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parût terrible, et que je la chercherois volontairement si j'avois le malheur

de perdre le seul bien pour lequel je voulois vivre; qu'ainsi, dans l'un ou l'autre sort, sa vengeance seroit trompée si elle lui faisoit espérer quelque chose de ses menaces; mais que s'il vouloit écouter la raison, il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité; que ma naissance, et l'honnêteté de mes vues et de mes sentiments, ne méritoient pas son mépris ni sa haine..... Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer son épée dans le sein; et je ne sais à quoi la violence de son humeur l'auroit porté, si sa fille, à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix et les forces, ne fût tombée tout d'un coup sans connoissance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ses esprits. Il s'empressa d'aller à elle et de la secourir. Peut-être aurois-je pu m'échapper dans le désordre qui dura quelques moments; mais je rejetai une pensée si basse, sur-tout pendant le péril où tout le monde croyoit la vie de mademoiselle de L..... Je me serois efforcé bien plutôt de lui donner tous mes soins, sans songer à la mienne, si son père n'eût eu la barbarie de me repousser lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gerald prit cet intervalle pour me dire en irlandois qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie, et mettre celle de mademoiselle de L..... en danger, pour une chimère luthérienne qui n'intéressoit ni mon honneur ni mon amour; qu'étant sûr d'être aimé, je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit

me faire perdre, et dont ma maîtresse étoit aussi jalouse que moi; enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse, et ce qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi; mais qu'elle m'avertissoit sérieusement que le seul moyen de calmer l'orage, étoit de céder aux emportements de M. de L..... En effet, il ne vit pas plutôt sa fille hors de danger, qu'il reprit son épée avec la même furie. C'est vous, s'écria-t-il, qui me causez des peines que je n'avois jamais senties; mais si vous vous obstinez, je vous perce le cœur à ce moment. Il alongeoit le bras en me regardant d'un air qui confirmoit sa menace. Sa fille, prête à retomber dans l'évanouissement dont elle sortoit, me dit d'une voix foible et tremblante : Eh! monsieur, ne pensez-vous pas à votre vie? J'avoue que mon agitation étoit extrême. Je voulois suivre l'avis de madame Gerald, ne fût-ce que pour délivrer mademoille de L..... de la mortelle situation où je la voyois : mais mon cœur et ma langue se refusoient également à une déclaration qui me paroissoit honteuse, parcequ'elle étoit forcée. J'étois sûr à la vérité de la constance de ma maîtresse; mais c'étoit ma propre délicatesse que j'avois à vaincre, sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence ne pouvoit me paroître aussi peu important que madame Gerald vouloit me le persuader. Cependant je ne résistai point aux quatre mots que j'avois

entendue ; je les regardai même comme un ordre auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez, dis-je à son père, je consens à tout ce que vous exigez. Il ne se contenta pas d'une déclaration si vague; il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employés, et il m'obligea de les confirmer par un serment. Ensuite se tournant vers sa fille, vous êtes libre, lui dit-il, j'en prends toute l'assemblée à témoin. Au reste, reprit-il en s'adressant à moi, si vous pensiez à me trahir pour vous venger, je vous déclare qu'ayant toujours respecté les ordonnances du roi, et n'ayant jamais fait ici d'autre acte de religion que l'enterrement de quelques morts, je crains peu votre ressentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoissoit mal mes principes. Les mêmes personnes qui m'avoient introduit me prièrent aussitôt de me retirer. A peine eus-je le temps d'exprimer à mademoiselle de L....., par quelques regards, que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement s'étoit réfugiée au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. Je fus reconduit à la porte, où l'on me rendit mon épée, avec la liberté de sortir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste, j'emportois du moins la douceur de croire ma maîtresse fidèle, et l'espérance de la revoir bientôt malgré tous les obstacles ; car c'est une promesse que madame Gerald avoit trouvé le moyen de me faire secrète-

ment. D'ailleurs, plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arrachée, moins j'y trouvai le sujet de me chagriner. Dans quelque sens que M. de L..... voulût l'expliquer, et quelque idée même que je pusse me former de ses vues, il étoit certain que mon serment ne m'engageoit à rien pour l'avenir, et qu'en rendant à sa fille les droits que j'avois sur son cœur, je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la constance de son affection. Au premier instant que je la reverrai, disois-je, j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendresse et de fidélité. Nous resserrerons nos chaînes; nous en formerons de nouvelles, si l'on se flatte d'avoir rompu les premières; et nous aurons pour dernière ressource, comme nous nous le sommes toujours proposé, d'attendre la mort de son père, ou l'âge qui rend une fille maîtresse d'elle-même.

Ce fut le ciel qui tourna ainsi mes réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté suspendit les noirs pressentiments qui m'avoient agité pendant plusieurs jours, pour me laisser la liberté d'esprit qui m'alloit être nécessaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frère de le rejoindre chez M. le duc de..... dont nous espérions que l'hôtel nous serviroit quelque temps d'asile. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté, et je ne doutois pas qu'il ne s'y fût déjà rendu. Cependant, comme les dernières idées

dont j'étois rempli me faisoient presque oublier le péril, je ne pus passer proche de la rue où étoit sa maison sans être pressé de l'envie d'y entrer. Je serois même allé directement chez lui dans l'espérance de l'y trouver encore, si je n'eusse rencontré M. des Pesses qui me fit sortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel! où allez-vous? me dit-il: que je suis heureux de vous avoir aperçu! Et, sans me laisser le temps de lui répondre, il me pressa d'entrer dans un carrosse de louage qui avoit déjà ses ordres. Nous marchâmes aussitôt. Que je suis heureux! répéta-t-il en m'embrassant : j'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue, et j'y suis depuis une demi-heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans son amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras s'il n'en eût pas été informé ; mais son discours me faisant connoître qu'il l'étoit déjà, je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frère. Hélas! non, me répondit-il ; mais, avant que de me demander des explications, souffrez que je vous mette dans un lieu où vous puissiez les entendre sans danger. Cette réponse, et le refus qu'il fit de me conduire chez M. le duc de....., me firent juger de notre malheur. Mon frère est arrêté, lui dis-je. Il ne put le désavouer. La tendresse fraternelle me fit jeter un cri douloureux qu'il me fut impossible de retenir. Je voulois sortir du carrosse, courir à son secours, sans savoir néanmoins à qui je devois

m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Pesses eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin, m'ayant fait comprendre que les secours violents étoient désormais inutiles, il m'apprit que Georges, dénoncé apparemment par les gens de mylord Linch, avoit été surpris dans sa maison où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, et qu'il avoit été conduit à la Bastille. Il avoit obtenu en partant la liberté de faire avertir M. le duc... de son infortune. Ce seigneur, qui savoit où étoit sa maison, s'y étoit rendu aussitôt, pour offrir ses premiers soins à Rose; mais sa visite et ses propositions avoient déplu sans doute à ma sœur, puisque, malgré les raisons qui pouvoient lui ôter l'envie de s'adresser à M. des Pesses, elle avoit pris le parti de lui écrire et de lui marquer sa situation: c'étoit proprement la seule connoissance qu'elle eût à Paris. Des Pesses, en me faisant ce récit, ne pouvoit me cacher sa joie. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait pensé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé M. le duc, mais peu content, puisque, sur quelques froids remercîments qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'est déterminé à se retirer. On avoit déjà mis le scellé sur tout ce qui vous appartient, et quatre gardes étoient demeurés dans la maison. J'ai proposé d'abord à votre aimable sœur, continua des Pesses, de se laisser conduire chez une dame de mes amies, où elle recevra toutes sortes de soins et de respects; mais elle a voulu que j'aie

commencé par vous chercher ; et, dans la crainte que vous ne retournassiez à la maison, où les gardes sont peut-être uniquement pour vous attendre, j'ai cru devoir veiller avec un carrosse à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de son zèle ; et, concevant que tous les moments que je passerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts, j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras si pressants. En arrivant au lieu que des Pesses m'avoit choisi pour asile, je le renvoyai chez ma sœur. Il la consola beaucoup en lui apprenant que j'étois en sûreté, mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un couvent. Loin de condamner cette résolution, je la regardai comme le seul parti qui convenoit à son honneur, sur-tout lorsqu'ayant appris que M. le duc lui avoit offert une maison, un équipage et des richesses, je compris à quels périls sa sagesse seroit exposée dans tout autre lieu que le cloître. Des Pesses la conduisit dans un monastère anglais où il eut la générosité de payer d'avance une partie de sa pension. S'étant rendu de là à la Bastille, il ne put obtenir la permission de voir mon frère : cependant on ne lui en ôta point l'espérance, aussitôt qu'on auroit reçu les ordres de la cour. Il revint chez moi le soir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ses bienfaits en se rendant à Saint-Germain sans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis

fussent prévenus en notre faveur par un récit sincère de notre aventure. J'écrivis même à M. de Sercine pour l'engager à nous rendre ses bons offices auprès du roi, et je recommandai à des Pesses de s'assurer jusqu'à quel point nous pouvions compter sur la protection de ce prince.

Je demeurai en proie à mes craintes jusqu'à son retour. Il ne revint que le lendemain au soir. Sa tranquillité me parut de bon augure : en effet, je reçus de son récit toute la consolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non seulement M. de Sercine et tous nos amis, mais le roi même, à qui les circonstances de notre malheur avoient inspiré plus de compassion que de colère ; et, ce qui me fit reprendre encore plus d'espérance, il m'assura que mylord Linch, quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de son sang, n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunck, je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre, et nous étant défendus avec honneur, le roi Jacques ne nous eût fait grace aisément si nous eussions été en Angleterre ; mais nous étions en France ; le bien que nous y avions acquis nous soumettoit aux lois du pays, et c'étoit à la cour de Versailles que nous avions besoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que si celle de Saint-Germain nous étoit favorable, nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation si puissante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de commencer mes

sollicitations de ce côté-là. Ensuite, pour ne rien négliger, je priai M. des Pesses de voir M. le duc de....., que je ne croyois point assez refroidi, par les refus de ma sœur, pour refuser de s'employer pour nous. Il y alla sur-le-champ, et les assurances de zèle et d'amitié qu'il en reçut servirent encore à me rendre l'esprit plus tranquille. Nous convînmes d'écrire à mon frère pour le délivrer d'une certaine inquiétude, en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours. M. des Pesses se chargea de ce soin, parceque la vue de mon caractère pouvoit m'exposer à quelque nouveau péril.

Cet intervalle d'espérance étoit encore une faveur du ciel qui ne vouloit pas que ses épreuves surpassassent mes forces, et qui me ménageoit ainsi quelques instants de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment le retour de M. des Pesses, j'avois mille autres raisons d'impatience avec le désir de savoir le succès de son voyage. L'état où j'avois laissé mademoiselle de L....., l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de sujets d'inquiétude qui m'avoient fait balancer plus d'une fois si je ne sortirois pas de mon asile, au mépris du danger, pour satisfaire ma curiosité et mon amour. Enfin, comme je m'étois proposé de charger M. des Pesses de cette commission, je n'eus pas plutôt fini sur ce qui concernoit mon

frère, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit question d'abord que de voir madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonstances je me trouvois, et de savoir d'elle si je pouvois l'entretenir la nuit suivante chez M. de L....., ou dans quelqu'autre lieu. Rien n'étant difficile au zèle de M. des Pesses, il me promit que je serois satisfait de sa diligence, et je le vis revenir effectivement beaucoup plus tôt que je ne l'attendois. Mais, au lieu d'avoir vu madame Gerald, il ne m'apportoit qu'une lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec mademoiselle de L....., sous la conduite de deux hommes, et que, n'ayant point le temps de s'expliquer davantage, elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit, en finissant, qu'elle étoit trompée, si on ne les menoit en Allemagne; mais que, dans quelque lieu qu'on les forçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, et mademoiselle de L..... de m'aimer avec une constance qu'elle me proposoit pour modèle de la mienne.

Hélas! mon cher frère, la piété vous rend trop tranquille, et votre esprit est trop supérieur aux foiblesses de l'amour, pour concevoir tout ce qu'il y avoit de cruel et d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de souvenir et de fidélité, et vous me demanderez pourquoi je me

MODERN LANGUAGES
FACULTY LIBRARY
OXFORD.

livrai au dernier désespoir. Mais vous ne savez pas que le souverain bien d'un amant est la présence de ce qu'il aime. Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit et il respire ; que sans la douceur du moins de le voir, sans un soulagement si nécessaire, la vie est une langueur, l'ennui un poison, l'impatience un martyre. Ah ! vous ne connoissez ni les délices ni les tourments de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que madame Gerald me flattoit d'une vaine espérance ! Ne prévoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir, contre leur attente, sauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir leurs lettres ; que je ne parviendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure ; que j'étois par conséquent abandonné, trahi, perdu sans ressource et sans consolation.

Je sentis en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à M. des Pesses des éclaircissements que je ne pouvois recevoir de lui ni du valet même qui lui avoit remis la lettre. Toute la maison de M. de L..... étoit dans mes intérêts ; mais cette raison, qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans sa cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gerald avoit à peine eu le temps de m'écrire deux mots. Elle avoit confié sa lettre à un garçon dont elle

connoissoit l'adresse et la fidélité, et qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui se présenteroient de ma part. Je le vis la nuit suivante, mais je n'en tirai point d'autres lumières. Près de quatre mois qui se sont écoulés depuis, sans que tous mes soins et les empressements de M. des Pesses aient pu me faire sortir d'une si funeste obscurité, vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion, si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la justice. Le premier effet du crédit de nos protecteurs fut de faire suspendre les procédures qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Mylord Linçh s'étant rétabli heureusement, Georges, que M. des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crut obligés par l'honneur de lui renvoyer les deux mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette générosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardents défenseurs. Cependant l'amour eut la meilleure part à son zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de son ressentiment; que, se trouvant plus passionné que jamais, il avoit fait faire à ma sœur des excuses fort soumises de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre sans bornes de son bien et de ses services. Il n'avoit osé néanmoins se présenter à elle aussitôt que sa santé s'étoit rétablie; mais

prenant occasion du retour des deux mémoires pour se louer hautement de notre procédé, et pour se reconnoître obligé de nous servir à toutes sortes de prix, il se figura qu'après cette profession d'estime et d'amitié, elle pourroit consentir à recevoir sa visite. Son espérance fut trompée plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, et de lui rendre compte de ce qu'il faisoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Rose trembloit pour nous, et s'attendoit à tous moments de voir la tête de Georges sur un échafaud. Ce sentiment, qui étouffoit tous les autres, lui fit faire assez de violence à son cœur pour promettre à Linch que s'il réussissoit à nous sauver la vie, et à nous faire obtenir la liberté, sa main seroit la récompense d'un si grand service. Un motif si capable d'animer un amant ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ses richesses pour gagner nos juges, et il s'employa jour et nuit à nous faire des protecteurs avec tout le zèle de l'amour.

Cependant notre mauvaise fortune a rendu tant de soins inutiles. Les sollicitations des deux cours, et le voyage que le roi même a fait à Versailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le roi de France croit devoir à ses serments. Il s'est retranché sur cette loi inviolable qu'il s'est imposée à lui-même, et que nulle considération ne lui a jamais fait violer. L'unique grace qu'il ait accordée à tant d'instances est de souffrir que notre procès

demeure suspendu, et que mon frère achève sa vie à la Bastille. J'aurois sans doute le même sort si j'étois arrêté; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette espèce d'indulgence, que Plunck n'a point laissé de parents qui sollicitent la vengeance de sa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoître à Paris sous un nom différent du mien, et de visiter même mon malheureux frère dans sa prison.

Je voyois beaucoup plus souvent ma sœur. Le plaisir de la revoir après tant d'inquiétudes et d'alarmes me faisoit oublier une partie de mes peines. Hélas! cette chère Rose! je ne la quittois guère sans être arrosé de ses larmes. Elle se reprochoit d'être la cause de tous nos malheurs, et c'étoit pour s'en punir, disoit-elle, qu'elle avoit promis sa main à mylord Linch. Je flattois son cœur, en lui représentant que sa promesse ne l'obligeoit à rien, puisque nous ne tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre; et si la reconnoissance pouvoit l'engager à quelque chose, je lui parlois de des Pesses qui méritoit bien de balancer son rival par l'ardeur et le désintéressement de ses services. Elle sentoit tout, car le cœur de Rose est un composé de générosité et de tendresse; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois de la douceur aussi à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourments. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse et inutile tendresse qui remplissoit

mon cœur d'amertume, et qui ne devoit pas rendre mademoiselle de L..... plus heureuse, si le sien m'étoit aussi fidèle. En dépit du sort qui me séparoit de mon amante, elle prétendoit que nous étions dignes d'envie, et que des peines causées par la fidélité et la tendresse méritoient le nom du plus charmant bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables à M. des Pesses, je n'entendois pas seulement celle qu'il méritoit par ses soins et par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié et l'amour l'avoient engagé. Dans le besoin absolu où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur, il avoit fourni libéralement à notre dépense, et il continuoit de nous aider avec la même générosité. Aussi long-temps que nous avions eu l'espérance de rentrer en possession de notre terre des Saisons et de notre argent, nous avions accepté ses bienfaits sans honte. Mais nos amis ayant oublié de demander à la cour la restitution de nos biens, qu'ils auroient obtenue plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles sollicitations pour nous faire accorder cette faveur, et le succès en étoit incertain; de sorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, et forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette nécessité étoit devenue un de nos maux les plus insupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de Georges, dans le seul dessein de vous

le communiquer, et je n'avois point reçu de réponse. Votre silence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cause qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, et je m'efforçois sur-tout de vous attendrir pour l'intérêt de ma sœur, que l'honneur seul devoit vous porter à secourir, lorsqu'elle n'avoit plus pour ressource que vous et sa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes lettres ont péri sans doute : que seroient-elles devenues, puisque vous m'assurez qu'il n'en est parvenu aucune jusqu'à vous? Enfin, dans l'extrémité du besoin et de la douleur, accablé du malheur de mon frère, dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Rose qui augmentent tous les jours, pressé du désespoir d'autrui et du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, sûr de réveiller plus heureusement votre bonté et votre affection par ma présence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de M. des Pesses pour les frais d'une si longue route.

Il y a huit jours que, passant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reste du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le vaisseau qui m'a apporté de Holyhead faisant voile à Cork, c'est de ce port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités et de fatigue. Hier au soir la pluie et l'obscurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, et m'étant souvenu

de Fincer, notre ancien ami, dont la maison n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais temps. Je n'y trouvai que sa fille. Elle me reçut avec une timidité et des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques soupçons, si la froideur de cet accueil n'eût été réparée aussitôt par ses civilités. Mais ayant reconnu facilement que j'ignorois le malheur de son père, ou que je ne l'accusois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me persuader qu'elle me voyoit avec plaisir. Ma tristesse apparemment, et l'air attendri que me doit donner le sentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette disposition, qu'elle me fit apercevoir, par mille témoignages, que nous ne devons pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuse aventure de son père, l'adresse avec laquelle il s'est défendu, et le bonheur qu'il a eu dans sa fuite. Elle ne me déguisa pas le chagrin qu'il vous a causé, ni le péril auquel ses accusations m'exposent en Irlande. C'est par son conseil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda, en finissant ce récit, si je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, et si l'amitié étoit si éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappelée par la compassion. Je l'embrassai, en le serrant de toute ma force. Mes larmes, que j'avois eu peine à retenir pendant son discours, s'ouvrirent un passage

malgré moi; et ne pouvant résister à tous les mouvements qui s'élevoient dans mon ame : O ! Patrice, lui dis-je, ô cher objet de mon inquiétude et de ma tendresse, qu'avez-vous fait de votre sagesse et de mes conseils? Qu'avez-vous fait du secours du ciel qui n'a jamais pu vous manquer? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même? Georges, Rose, malheureuse famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence et votre avide ambition devoient vous conduire. O Dieu, profiteront-ils de cet exemple pour sentir le besoin qu'ils ont de vous ! J'ajoutai mille choses avec la même amertume de sentiments. Cependant ne voulant pas augmenter son chagrin par des reproches, et remettant à délibérer sur tant d'évènements dans une situation d'esprit plus tranquille, je me fis violence pour songer à lui faire prendre les rafraîchissements et le repos qui devoient lui être nécessaires. Nous nous mîmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement sur ce que je venois d'entendre. Je recommençois sans cesse à faire des questions, à demander des éclaircissements sur toutes les circonstances, lorsque nous entendîmes frapper brusquement à ma porte. Elle fut ouverte aussitôt, parceque mes domestiques étoient sans défiance. Au même moment huit hommes armés, avec un officier à leur tête, s'introduisirent dans le lieu où nous étions, et reconnoissant sans peine que Patrice étoit celui

qu'ils cherchoient, ils lui déclarèrent qu'ils l'arrêtoient, par l'ordre du vice-roi, pour le conduire au château de Dublin. L'officier étoit un homme civil. Voyant mon saisissement et ma douleur, il me dit, avec beaucoup d'excuses, qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cause ; mais qu'après l'affaire de Fincer, j'en devois juger mieux que personne : que si mon frère avoit quelque chose à se reprocher, il avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le dessein de son voyage ; qu'on avoit sans doute intercepté toutes les lettres qui étoient à mon adresse, et qu'il savoit du moins que c'étoit d'une lettre de Patrice même qu'on avoit appris si juste le temps de son arrivée.

LIVRE. III.

A PEINE eus-je assez de pouvoir sur mon inquiétude pour la modérer jusqu'à la fin de la nuit. Celle que j'avois conçue pour Georges et pour Rose, sur le récit de Patrice, fit place à des agitations dont la cause étoit plus présente; et ne croyant point qu'il y eût de temps à perdre, ni de peine à ménager, je résolus de suivre le lendemain mon frère jusqu'à Dublin. Je comptois également sur la faveur de mes amis et sur son innocence : mais trop de lenteur à les faire valoir nous exposoit à des embarras dont la durée étoit incertaine, et je ne perdois pas de vue les dangers de Paris, jusqu'à oublier que Georges et Rose avoient droit à une partie de mes soins.

Le jour commençoit à paroître, lorsque me disposant à partir, je fus averti qu'un gentilhomme du voisinage me demandoit à ma porte avec beaucoup d'empressement, et qu'il me faisoit prier de l'aller recevoir moi-même, sans m'offenser d'une incivilité qu'il étoit sûr que j'approuverois, lorsqu'il m'en auroit appris la cause. Je connoissois son nom; mais j'avois si peu de liaison avec lui, que le temps et les formalités de sa visite auroient pu me causer de l'effroi dans d'autres circonstances. Cependant un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de ne rien négliger pour

l'intérêt de mon frère me fit descendre sans balancer. Je trouvai le gentilhomme à cheval. Il baissa la tête pour me demander si je pouvois faire écarter mes domestiques. Oui, lui dis-je en le considérant au visage, où je croyois remarquer de l'émotion. Il me pressa de les éloigner avec tant de soin, que nous pussions gagner ma chambre sans être aperçus. Je n'eus pas de peine à le satisfaire; et je continuois seulement de le regarder avec quelques marques de surprise. Enfin se croyant sans témoins, il mit pied à terre, et me laissa voir une valise fort épaisse, qui étoit cachée auparavant sous son manteau. N'ayez aucune défiance de mon honneur, me dit-il en attachant la bride de son cheval au mur; aidez-moi à transporter ce fardeau dans votre cabinet, où je remets à vous expliquer le secret de ma visite. L'obscurité n'étant pas encore assez éclaircie pour lui faire craindre les regards de mes voisins, il ne paroissoit inquiet que de la part de mes domestiques, et il me demanda de nouveau si j'étois sûr de les avoir éloignés. Dans quelque alarme que pussent me jeter tant de précautions, je cédai à ses instances, par la seule crainte de blesser un homme d'honneur, en lui marquant de la défiance.

Le poids du fardeau surpassoit beaucoup sa grosseur. Nous le portâmes néanmoins sans nous trahir par aucun bruit. Dilnick (c'étoit le nom du gentilhomme) me pressa de le renfermer dans un lieu sûr; et m'ayant proposé de m'asseoir,

il baissa la voix pour me tenir ce discours. Votre sagesse, me dit-il, et le zèle que vous avez fait éclater pour l'honneur de votre maison, sont deux garants de votre discrétion et de la confiance des personnes qui m'emploient. Ce n'est pas ma propre vie que je viens remettre entre vos mains, mais celle qui s'abandonne à vous doit vous être encore plus précieuse. Vous connoissez Sara..... la fille unique du malheureux Fincer mon parent et mon ami. L'indiscrétion, ou plutôt la foiblesse de son père, qui a exposé l'honneur du vôtre par de fausses imputations, et qui vous a causé des embarras dont vous n'êtes pas encore délivré, ont pu vous la faire regarder comme une ennemie de votre famille. Vous en prendrez d'autres idées en apprenant que c'est par ses ordres que je suis ici, et que les richesses que je vous ai apportées sont un secours qu'elle vous envoie pour votre défense et pour celle de Patrice. Elle a su cette nuit, par le bruit qui s'en est déjà répandu dans le voisinage, que votre frère fut arrêté chez vous hier au soir, et qu'un ordre de la cour le fait conduire à Dublin. Il est clair que c'est la dernière persécution qui se renouvelle. Les frais de vos propres affaires et le désordre de votre bien lui font juger que vous n'êtes pas dans l'abondance; elle a recueilli non seulement tout ce qu'elle avoit d'argent comptant, mais jusqu'à ses diamants et sa vaisselle, pour vous fournir les moyens de soutenir votre innocence, et de mettre promptement

la liberté et la vie de Patrice à couvert. Je voulus interrompre Dilnick, et lui marquer l'admiration que je devois à cette générosité. Il me conjura de lui laisser la liberté de continuer.

Sara, reprit-il, est une fille pleine d'esprit et de charmes. Avec ces perfections naturelles, elle a les sentiments dignes de sa naissance. Une somme d'argent et quelques bijoux n'est pas ce qu'elle peut offrir de plus précieux. J'ai pénétré le secret de son cœur ; et, trop heureux qu'elle ait cru devoir quelque confiance à mon amitié, je l'ai exhortée à suivre des inclinations qu'elle peut confesser sans honte. Elle a vu Patrice; l'éloge ardent qu'elle m'a fait de son mérite, et les alarmes où elle est tombée cette nuit, à la première nouvelle de son malheur, m'ont fait découvrir ce qu'elle ne pensoit point à m'apprendre. Le hasard m'avoit conduit chez elle. Je l'ai pressée de ne pas s'ouvrir à demi. Les liens du sang et ceux d'une longue familiarité justifioient mes instances. Elle m'a confessé que, dans le peu de temps que Patrice a passé chez elle, il a touché vivement son cœur ; qu'elle se flatte aussi d'avoir fait quelque impression sur le sien ; que n'en pouvant juger néanmoins que par des apparences équivoques, elle ne s'en croyoit pas plus autorisée à se livrer à son penchant; mais que de quelque manière qu'il fût disposé pour elle, il ne lui seroit pas aisé de vaincre des sentiments si tendres ; et que, pour se satisfaire du moins par un endroit si

sensible, elle vouloit employer tout ce qui dépendoit d'elle à lui procurer la liberté. Loin de combattre sa résolution, continua Dilnick, je lui ai représenté que je connoissois peu de partis sur lesquels elle pût jeter les yeux avec tant de bienséance et d'honneur; que votre frère étoit à la vérité sans bien, mais qu'avec sa naissance et ses qualités naturelles, il n'y avoit point de fortune à laquelle il ne pût aspirer; que pour elle, son âge, la retraite et la vieillesse de son père, ses richesses et sa qualité d'héritière unique, tout s'accordant enfin à la faire penser au mariage, elle ne seroit condamnée de personne, lorsqu'elle auroit suivi l'inclination de son cœur pour disposer de sa main; et qu'avec mille raisons de louer son choix, on auroit celle de le voir servir à la réconciliation des deux maisons illustres que les malheurs du temps avoient divisées. Elle a reçu ma réponse avec des larmes de joie; elle s'est reposée sur moi du soin de son bonheur; et toujours possédée de ses craintes présentes, elle n'a pas pris un moment de repos pendant toute la nuit, pour se rendre utile à la liberté de Patrice. Je me suis charge avec plaisir, ajouta Dilnick, de vous apporter ce qu'elle a jugé de plus propre à vous secourir dans un premier trouble; et je ne lui ai pas caché que, pour abréger les difficultés que votre délicatesse pourroit m'opposer, je commencerois par faire usage avec vous de sa confidence et du pouvoir qu'elle m'a donné de la servir.

Chaque partie de ce discours me parut mériter plus de réflexion que je n'en étois capable ; dans la nécessité où je me trouvois d'expliquer aussitôt mes pensées par ma réponse. Les sentiments de Sara pour Patrice étoient propres à m'inspirer pour elle autant d'estime que de reconnoissance : mais je me souvenois du récit de mon frère, que j'avois entendu quelques heures auparavant ; et comment m'imaginer que, le cœur plein de sa Julie, il eût pu s'engager dans un nouvel amour qu'il falloit l'accuser de m'avoir déguisé ? Cependant, sans cette supposition, je ne pouvois ni m'expliquer juste sur les ouvertures favorables que je recevois, ni accepter avec honneur un secours que Sara ne destinoit point à l'amant d'une autre. En rendant justice à sa générosité, je comprenois ce qu'il falloit attribuer à sa tendresse : l'une étoit clairement le motif de l'autre ; et la probité ne me permettoit pas d'abuser de son erreur. Dans cette incertitude, je pris le seul parti qui pouvoit m'en délivrer. Ma chaise étoit prête pour le voyage de Dublin. Sans m'ouvrir à Dilnick, je le priai de trouver bon que je l'accompagnasse sur-le-champ chez sa parente, n'apportant pour prétexte que l'excès de ma reconnoissance, qui ne pouvoit différer plus long-temps à s'exprimer. Mon espérance étoit qu'en m'acquittant d'un si juste devoir, je me procurerois adroitement quelques lumières sur les dispositions de Patrice ; et que, suivant la conduite qu'il auroit tenue avec

son amante, je règlerois tout à la fois l'opinion que je cherchois à me former de ses desseins, et les marques d'approbation que je ne pouvois leur refuser.

La distance étoit courte. Nous trouvâmes Sara qui paroissoit attendre avec impatience le retour de son confident : l'ardeur qu'elle ne put modérer en l'apercevant fut refroidie tout d'un coup par la surprise qu'elle eut d'apprendre que je le suivois. J'avois prié Dilnick de me précéder de quelques pas, pour la prévenir sur mon arrivée. Il lui rendit compte, en peu de mots, de toutes les circonstances de son voyage ; du moins sa rougeur me fit-elle juger, en la saluant, qu'elle me croyoit informé de tout ce qui se passoit dans son cœur : cette pensée me fit employer des termes fort simples pour ménager sa modestie. Elle répondit à mes remercîments, qu'elle se croyoit fort heureuse, si Dilnick, qui lui avoit proposé d'accorder sa main à mon frère, m'avoit bien expliqué toute l'estime qu'elle avoit effectivement pour lui, et l'honneur qu'elle croyoit se faire en s'alliant avec ma famille ; que son père, en quittant l'Irlande, où son malheur ne laissoit guère espérer qu'il pût jamais reparoître ouvertement, lui avoit permis, par un écrit signé de sa main, de chercher honnêtement l'occasion de se marier ; que le penchant qu'elle s'étoit senti pour mon frère avoit été déterminé par la nouvelle disgrace qui venoit de nous arriver dans sa personne ; qu'elle

confessoit, à la honte de son père, que nous n'en devions accuser que lui; que cette raison même servoit à lui rendre Patrice plus cher, et à lui faire regarder l'offre qu'elle lui faisoit de son cœur et de son bien, comme une juste réparation du mal qu'il souffroit injustement; que son père, dont elle ne craignoit pas d'expliquer les intentions, approuveroit infailliblement son dessein par les mêmes vues; et me proposant de la suivre dans son cabinet: Je vous ferai voir, me dit-elle, dans sa dernière lettre des sentiments qui ne sauroient être suspects. Elle me remit en effet une lettre assez récente, où, parmi quantité de reproches qu'il se faisoit de sa conduite, il s'accusoit particulièrement d'avoir violé la reconnoissance et l'attachement qu'il devoit à mon père et à notre famille. Que j'appréhende, ajoutoit-il, que mes fausses dépositions ne deviennent funestes à ses enfants, et que leur infortune ne fasse quelque jour la honte de ma mémoire! J'arrêtai sa fille: Cette pièce, lui dis-je, est d'une importance extrême pour Patrice; et vous ne pouvez être si bien disposée pour lui, sans la faire servir à sa justification. Elle comprit dans quel sens une lettre de cette nature pouvoit lui être utile; et je la vis quelques moments suspendue entre ce qu'elle croyoit devoir à l'honneur de son père, et l'intérêt de son amant. Mais lui ayant représenté qu'il y avoit plus de gloire à rétracter une imposture, que de honte à l'avoir commise; et

que le public mettoit d'ailleurs une juste différence entre les fautes volontaires et celles où l'extrémité de certaines situations peuvent entraîner les plus honnêtes gens, elle me confia sans peine cette espèce de rétractation, dont j'espérai les plus favorables effets pour mon frère.

Dès procédés si nobles et si désintéressés augmentèrent tellement l'estime que je croyois déjà devoir à cette généreuse fille, que je lui souhaitai dès ce moment au fond du cœur tout le retour de tendresse et de fidélité qu'elle paroissoit attendre de Patrice. Je me hâte de faire cet aveu, pour attirer l'attention de mes lecteurs sur la justice et la force des raisons qui m'engagèrent insensiblement dans la plus fatale démarche où le ciel ait jamais permis que la prudence humaine m'ait entraîné. Je conçus de l'affection pour la belle Sara, et je l'en crus digne. Sa fortune, qui étoit seule un avantage considérable pour mon frère, ne me prévint pas plus en sa faveur, que l'excellence de son naturel et les témoignages que je recevois de sa vertu. Que pouvoit-il arriver de plus heureux à Patrice, que de se trouver tout d'un coup dans l'opulence, et de la devoir à une femme aimable, dont la sagesse et les charmes pouvoient fixer si agréablement l'inquiétude naturelle de son caractère? Je ne balançai point à m'expliquer d'une manière conforme à ces réflexions. Cependant le souvenir du récit de Patrice me laissant quelque sujet de défiance, j'aurois

souhaité d'être éclairci sur les raisons que Sara pouvoit avoir de lui croire du penchant pour elle. Je pris occasion d'une réponse modeste qu'elle fit à mon discours. Mon frère seroit un monstre, lui dis-je, s'il ne sentoit pas le prix de votre cœur : il ignore vos bienfaits; mais je ne doute pas que dans l'occasion qu'il a eue de vous entretenir, il ne vous ait fait connoître qu'il est capable de distinguer votre mérite, et de s'attacher à vous par estime autant que par reconnoissance. Elle me répondit avec le même air de modestie, que sans s'être expliqué sur ses sentiments, il avoit paru trouver quelque satisfaction à la voir, et qu'elle croyoit pouvoir interpréter bien des choses en sa faveur. Cette réponse n'étant pas suffisante pour lever mes craintes, je lui témoignai plus ouvertement que, malgré le désordre de notre fortune, qui rendoit les sommes qu'elle m'avoit envoyées fort utiles à la situation de Patrice, je ne croyois pas que l'honneur me permît d'en faire usage sans l'avoir informé de son bonheur. Je pars pour Dublin, ajoutai-je; la rigueur avec laquelle on le traite n'ira pas jusqu'à me faire interdire la liberté de le voir. Je me flatte de vous rapporter, dans peu de jours, les expressions de sa reconnoissance, et la confirmation de tout ce que vos bontés m'en font augurer. Elle comprit à la fin ce qui causoit mon scrupule. Ses plaintes me firent naître une nouvelle admiration. Quoi, me dit-elle, indépendamment de ma tendresse,

dont je ne dois plus faire mystère, faites-vous un si grand mérite à l'estime, d'aider un voisin malheureux de quelque argent superflu ! Me refuseriez-vous le même service dans les mêmes situations ? Elle s'obstina à rejeter toutes mes excuses ; et je n'obtins la liberté de partir qu'après lui avoir promis de retourner chez moi pour me charger d'une partie de ce qu'elle m'avoit envoyé. Dilnick s'engagea, pour lui plaire, à faire avec moi le voyage de Dublin, et à l'informer promptement du succès de notre entreprise.

Dans les idées que j'ai expliquées, je conçus que, de quelque manière que Patrice fût disposé pour elle, la reconnoissance seroit un motif de plus pour le faire consentir à nos propositions, et que je ne pouvois prendre une meilleure voie pour lier un cœur aussi sensible que le sien. Cette réflexion diminua la répugnance que j'avois à profiter de la générosité d'autrui. Nous prîmes, Dilnick et moi, dix mille francs, qui font une somme considérable en Irlande. Patrice n'ayant rien à se reprocher, et la sévérité du gouvernement n'étant excitée que par des soupçons, je n'appréhendois point qu'on se portât contre lui à des extrémités violentes. Mais je connoissois, par expérience, la lenteur des procédures de la cour ; et partagé comme j'étois par d'autres inquiétudes, je portai sur toute la route un fond de tristesse qui étonna Dilnick. Il ne l'attribua qu'à la crainte qui m'alarmoit pour mon frère ; et

s'efforçant d'interrompre les rêveries auxquelles je me livrois continuellement, il me raconta comment il avoit contribué à l'évasion du père de Sara.

Le château de Dublin, qui sert de prison aux criminels d'état, est un ancien édifice fortifié de plusieurs tours inaccessibles, où les prisonniers sont gardés avec beaucoup de vigilance. Fincer étoit renfermé dans une des plus épaisses; et ses amis, après mille tentatives, désespéroient de s'ouvrir une voie jusqu'à lui. Sa perte néanmoins paroissant inévitable, on appréhendoit toujours qu'à l'extrémité de sa vie quelques alarmes de conscience ne lui fissent révéler le nom de ses complices; et les meilleures familles d'Irlande attendoient cette catastrophe en tremblant, par la crainte d'y être mêlées dans la personne de quelque parent ou de quelque ami. Dilnick, intéressé pour lui-même, forma le plan d'un artifice que tout autre n'auroit pas exécuté si heureusement. Sa demeure habituelle étant dans une terre éloignée de la capitale, il craignoit peu d'être reconnu à Dublin. Il acheva de se précautionner contre ce péril, en se déguisant sous l'habit d'un bourgeois : cet habillement convenoit d'ailleurs à son projet. Il savoit, par le soin que ses amis avoient eu de s'informer des moindres circonstances, que le concierge particulier de la tour, qui servoit de prison à Fincer, étoit un homme marié et père de plusieurs enfants. Sous divers

prétextes, il trouva le moyen de se faire connoître d'une de ses filles ; et sans s'arrêter à la beauté, il jeta les yeux sur celle à qui il crut le plus d'empressement pour le mariage. La proposition de l'épouser suivit de près les premières déclarations de tendresse. Pour se faire agréer du père, il parla d'une somme considérable qu'il cherchoit à placer ; et lui ayant demandé s'il connoissoit quelque personne de confiance, dont il pût suivre les lumières, il lui proposa de prendre ce soin lui-même. Ensuite son attachement et son estime paroissant augmenter par degrés, il l'associa aux profits de son commerce, sans autre condition que de se charger de le conduire. Le geolier se crut trop heureux du changement qu'un gendre si crédule alloit mettre dans sa fortune. Il lui promit sa fille, en touchant la somme promise que Dilnick avoit ramassée effectivement dans la bourse d'une multitude d'amis. On avoit évité avec soin, dans cet intervalle, de prononcer le nom de Fincer, et même de faire connoître qu'on fût informé de ses affaires, ou sous la garde de qui il étoit. Mais, après avoir remis la somme au concierge, Dilnick avoit ajouté, sans affectation, qu'il lui en étoit dû une autre dont il appréhendoit beaucoup de n'être jamais payé, parcequ'il avoit négligé quelques formalités qui manquoient à l'obligation, et que son débiteur étant un des conjurés que la cour avoit fait arrêter, il y avoit peu d'apparence qu'il pût rien obtenir

d'un homme qu'il ne reverroit peut-être jamais. L'avidité du gain faisant naître la curiosité du concierge, il lui nomma naturellement Fincer. Ce détour parut si peu suspect, qu'il parvint sur-le-champ à son but. On ne sauroit même accuser le concierge d'avoir violé son devoir ; il rendoit service de bonne foi à un homme qu'il regardoit déjà comme son gendre. Dilnick, introduit dans la prison de Fincer, réussit sans peine à le faire entrer dans le sens de sa visite et de son discours. Il n'étoit question d'abord que de lui glisser un billet, par lequel il vouloit l'avertir du dessein qu'on avoit de le sauver. Mais Fincer tira parti sur-le-champ des circonstances, et se procura lui-même la liberté de l'entretenir plusieurs fois, en reconnoissant qu'à la vérité il lui devoit une somme considérable, mais obscurément expliquée dans les mémoires qu'il avoit reçus, et qui demandoit par conséquent de nouveaux comptes. L'avarice du concierge fut trompée de nouveau par une réponse si simple; il consentit à leur accorder le temps de s'éclaircir. Dilnick le mit à profit dans plusieurs visites, pour fournir à son ami divers instruments qui pouvoient faciliter sa liberté. Cependant un stratagème encore plus heureux lui épargna la peine de les employer. La confiance du concierge encouragea Dilnick à lui montrer enfin une obligation nette et précise, qui paroissoit lui assurer le paiement de sa somme ; mais en feignant de n'avoir plus rien à démêler

qu'avec l'intendant ou les héritiers de son débiteur, il marqua tant de satisfaction de la facilité avec laquelle il avoit obtenu ce qu'il désiroit, qu'il engagea aisément le concierge à partager sa reconnoissance. On convint que, pour en marquer quelque chose au prisonnier, on porteroit secrètement de quoi souper dans sa chambre. La fille promise à Dilnick fut la seule qui fut admise à cette fête avec son père. Fincer eut l'adresse de se les attacher de plus en plus, en commençant la partie par un présent de noces qu'il fit généreusement aux prétendus époux. Ce fut au milieu de la joie que le vin et cette galanterie avoient inspirée aux convives, que Dilnick tua le père d'un coup de poignard, tandis que Fincer menaçoit la fille du même sort si elle poussoit le moindre cri. Leur dessein étoit de la faire servir à leur évasion, en se faisant accompagner d'elle jusqu'à la porte; et Fincer s'étant revêtu des habits du concierge, se promettoit de passer sans difficulté à la faveur des ténèbres. Mais cette malheureuse fille, épouvantée du meurtre de son père et de son propre péril, tomba dans un évanouissement si profond, que, désespérant de lui faire rappeler ses esprits, ils se hâtèrent de fuir. Le danger de la porte étoit moindre que celui du délai; Fincer passa heureusement sous l'habit de concierge : d'ailleurs leurs amis les attendoient pour favoriser leur sortie; et quantité de relais, placés de longue main sur la

route, les rendirent au bord de la mer avant la fin de la nuit.

Il seroit admirable, me dit Dilnick en finissant ce récit, que nous trouvassions votre frère dans la tour d'où j'ai tiré Fincer. Vous en savez les routes, répondis-je en souriant : mais vous auriez à craindre de ne pas trouver la famille de votre beau-père si favorablement disposée. Ce discours, qui n'étoit qu'un badinage, fut vérifié par des évènements sérieux. La première nouvelle que j'eus du sort de Patrice fut qu'il étoit gardé en effet dans la même tour d'où Fincer s'étoit sauvé. Toute la ville étoit déjà informée de son aventure; et le souvenir de la mienne, qui étoit toute récente, servoit à échauffer encore plus la curiosité du public. Je recommandai à Dilnick de ne pas suivre imprudemment son zèle. N'ayant rien à ménager pour moi-même, je me rendis sans crainte au palais du vice-roi, où j'eus la satisfaction de me voir reçu avec quelques marques de considération. Ce seigneur me fit introduire; en prévenant mon discours, il se justifia honnêtement de la nécessité que son emploi lui imposoit, de faire violence à son inclination pour soutenir les droits de la couronne et l'autorité du roi. Si votre frère est innocent, ajouta-t-il, je m'empresserai de réparer le chagrin que je lui cause. Je le pressai là-dessus d'écouter ce que j'avois à dire pour sa défense. Il me refusa cette faveur,

sous prétexte que le jugement d'une affaire si importante ne dépendoit pas de sa seule autorité. La permission de le voir, à laquelle je fus obligé de me réduire, me fut vendue plutôt qu'accordée; car je ne l'obtins qu'à condition de me faire accompagner d'un garde ou d'un messager d'état, qui devoit être témoin de notre entretien.

C'étoit néanmoins une grace précieuse, et que je me hâtai de mettre à profit : dans la crainte seulement qu'elle ne me fût pas accordée plus d'une fois, je retournai au lieu où j'avois laissé Dilnick; et je convins avec lui des conseils que je devois donner à mon frère. Il me recommanda de lui porter mille écus qui pouvoient lui être nécessaires à plus d'un usage; et m'expliquant particulièrement ses vues, il m'assura que, si dans les premières interrogations il ne se trouvoit rien d'assez considérable à sa charge pour faire prendre aux procédures une couleur de *haute trahison*, il n'y avoit pas un seul habitant de Dublin à qui l'espoir de la plus légère récompense ne fît tout entreprendre pour sa liberté. C'est ce que j'ai vérifié, ajouta-t-il, dans l'affaire de Fincer. La rareté de l'argent le rend si cher aux Irlandais, qu'ils se le procurent à toutes sortes de prix : mais les exécutions terribles par lesquelles on a voulu cimenter l'autorité royale ont répandu tant d'épouvante à Dublin, que vous verrez pâlir tout le monde au seul mot de haute trahison. Il m'engagea à mettre cette

remarque par écrit, et à cacher le papier dans la bourse où je mettois les mille écus. Je ne me flatte pas, lui dis-je, que mon argus m'accorde la liberté de remettre la bourse sans l'avoir visitée. Commencez par le gagner lui-même, répliqua Dilnick; cent pistoles vous rendront le maître de toutes ces ames vénales. Je compris que cette entreprise étoit possible : mais j'étois arrêté par deux scrupules; l'un causé par mes principes de religion, qui ne me permettoient pas de séduire un homme à prix d'argent pour lui faire violer son devoir; l'autre par la délicatesse de l'honneur qui me faisoit regarder comme une bassesse d'employer l'argent de Sara au service de mon frère, sans savoir si je le trouverois disposé à l'épouser. Cependant cent pistoles n'étant point une somme si considérable que mes propres revenus ne fussent suffisants pour la restituer, j'aurois passé sur cet obstacle, si l'autre n'eût agi sur moi dans toute sa force. Je fis l'aveu de mon embarras à Dilnick : il le traita de foiblesse; mais n'ayant pu me faire changer de pensée, il me laissa partir sans la combattre plus long-temps.

Je me rendis au château, conduit par le messager d'état que le vice-roi avoit nommé. Patrice fut attendri de ma diligence à le suivre, et des premières expressions de mon amitié. Hélas, me dit-il, ce n'est ni ma vie ni ma liberté qui cause mes craintes! Mais que deviendra ma sœur? qui sollicitera pour mon frère? Vous ne vous

figurez pas, ajouta-t-il, toute l'horreur de leur situation, puisque c'est à moi que vous vous croyez redevable des premiers soins. Allez, partez pour Paris, où votre présence est plus nécessaire qu'à Dublin; et, sous quelque prétexte qu'on me retienne ici, remettez-vous au ciel du soutien de mon innocence. Je louai la tendresse de son naturel : mais comment voulez-vous, lui répondis-je, que l'objet le plus présent ne soit pas celui qui cause ma plus vive alarme? Vous laisserai-je périr sans secours, pour en porter au loin, et peut-être d'inutiles à votre frère et à Rose, dont vous ne m'avez pas même représenté le danger comme une extrémité si pressante? Patrice m'interrompit : Je crois Georges, me dit-il, à couvert de certaines craintes; mais le malheur qui m'arrive me force de vous ouvrir mon cœur sur d'autres sujets d'inquiétude, que la seule envie de vous ménager m'a fait déguiser dans mon récit. Rose est vertueuse; n'en doutez pas : elle a supporté notre infortune avec courage; elle paroît insensible à la sienne; mais elle est à la veille de tomber dans la dernière indigence. Les soins amoureux du duc de ..... ne se relâchent pas un moment. Étrangère, jeune, crédule,.... dispensez-moi de vous faire pressentir tout ce qui la menace. La vertu la plus ferme a besoin de secours; et qui vous assure qu'un instant négligé n'entraîne pas quelquefois des suites irréparables? Il vouloit continuer; mais son discours avoit déjà fait trop

d'impression sur moi. L'air même d'obscurité qu'il paroissoit affecter avoit servi à redoubler mon trouble. Je l'interrompis à mon tour, mais avec un sentiment si vif et si amer, que je ne fus pas surpris de l'effet qu'il produisit. Secours du ciel, m'écriai-je, n'abandonnez pas une fille infortunée! Hélas, Patrice! pourquoi me déchirez-vous le cœur? Je vous y porte tous trois, mais que vous le divisez cruellement! Affreux partage! Où dois-je tourner? où courir? où porter les premiers remèdes? Devois-je quitter Paris! mais pourquoi méprisiez-vous mes conseils? Mille plaintes de cette nature, que je laissai échapper dans mon transport, touchèrent si sensiblement le messager d'état, qu'il mêla à notre entretien quelques marques civiles de compassion. L'ardeur avec laquelle nous nous étions livrés d'abord au plaisir de nous revoir ne nous avoit guère permis de faire attention que nous étions observés. L'expression naturelle de nos peines avoit amolli ce caractère farouche : j'en fus frappé, malgré les mouvements qui m'agitoient; et je crus que la reconnoissance étoit une juste raison de le récompenser. Je lui offris une partie de la somme que Dilnick avoit cru capable de le corrompre. La disposition où j'avois intérêt de le mettre n'étoit que celle où il entroit naturellement, et je n'avois rien à lui proposer qui ne pût s'accorder avec son devoir. Il reçut avidement mes offres : son zèle augmenta; et ne voyant que de l'innocence, nous

dit-il, dans tout ce qu'il venoit d'entendre, il nous permit de traiter nos affaires domestiques à l'écart.

Je puis donc m'expliquer en liberté, dis-je aussitôt à Patrice. Hélas ! quel contre-temps ! Comment puis-je vous laisser dans le péril où vous êtes, si je vole au secours de Rose? et dois-je abandonner aussi notre malheureuse sœur au bord du précipice où vous me la représentez? Je sens, continuai-je en arrêtant l'impatience qu'il avoit de me répondre, je sens, mon cher Patrice, qu'avec un peu de présence et de fermeté d'esprit vous pouvez résister à nos persécuteurs et faire triompher votre innocence. Je suis sorti heureusement des mêmes embarras : mais votre caractère m'épouvante; je crains votre manière de penser sur les évènements de la vie, et cette indifférence mélancolique que vos dernières aventures n'ont fait que redoubler. Vous vous défendrez mal; vous vous abandonnerez vous-même à l'injustice, en vous croyant assez vengé par vos dédains. Vous êtes capable de servir mieux que personne à la défense d'autrui, et vous ne ferez rien pour la vôtre. Vous laisserai-je ici dans un doute si cruel, et n'exposerai-je pas plutôt ma vie pour assurer celle d'un frère qui m'est si cher? Ah! repris-je en l'embrassant, que n'êtes-vous en état de goûter un conseil qui répareroit tous nos malheurs ! Vous mettriez le repos et l'honneur de Rose à couvert ; vous

faciliteriez la liberté de Georges ; vous me retiendriez auprès de vous pour avancer la vôtre ; vous rétabliriez notre maison dans son ancien lustre : enfin, vous deviendriez le soutien et la gloire d'une malheureuse famille qui paroît toucher à sa ruine, et qui ne peut être relevée que par vous. Je ne vous nomme point des avantages chimériques : tous les biens que j'ai comptés sont entre vos mains : je vous les offre, et je vous conjure de les accepter.

Je le regardois fixement, en m'efforçant de mettre dans mes yeux tout l'air de confiance et de joie que je ne devois avoir qu'après l'assurance de ce que je désirois. De son côté il paroissoit inquiet et agité, comme s'il eût pressenti à quoi mes propositions alloient aboutir. Mais, doutez-vous, me répondit-il, que je n'embrasse avec ardeur tout ce qui peut nous conduire à tant de biens, du moins si c'est par des voies dignes de nous? Non, je n'en doute pas, répliquai-je, si vous avez quelque tendresse pour votre famille, si l'intérêt de Rose vous touche, si vous êtes sensible au mérite, à la générosité, au désir qu'on a de vous plaire et d'acheter votre cœur par mille bienfaits. Ensuite, sans lui laisser le temps de se reconnoître, je continuai de lui apprendre que Sara Fincer, dont il connoissoit la beauté et les richesses, consentoit à le rendre le maître de sa fortune et de sa personne ; que Dilnick son plus proche parent m'en avoit fait la proposition ; qu'elle me l'avoit

confirmée de sa bouche ; et que, ne consultant que son inclination et son estime, elle avoit déja fait pour lui tout ce qu'un mari pouvoit attendre d'une femme tendre et vertueuse. Elle s'est dépouillée, lui dis-je, de ce qu'elle possédoit de plus précieux ; elle a sacrifié son argent, ses pierreries, et jusqu'à sa vaisselle ; c'est vous dire qu'elle se sacrifieroit elle-même. Je ne connois rien de si modeste que son caractère ; et de si tendre que ses sentiments. Voyez si c'est payer trop cher tous les avantages qui nous manquent, que de nous les procurer en un moment par le consentement que je vous demande : car vous devez comprendre qu'étant chargé des libéralités de Sara, je puis sauver Rose en vous quittant, et lui faire toucher de quoi se passer du secours d'autrui. C'est vous-même qui lui rendrez cet important service, en lui faisant part d'un bien que je n'ai accepté que pour vous. Libre de cette inquiétude, je demeure à Dublin pour vous aider de mes conseils et de mes soins. Je vous mets dans peu de jours entre les bras d'une femme aimable et passionnée pour vous. Vous devenez le chef, le protecteur, le père de votre famille ; vous faites tout à la fois votre bonheur et le nôtre. Un mot, un signe de volonté nous rend tous heureux.

Le cœur de Patrice s'étoit comme resserré à proportion des efforts que j'avois faits pour l'ouvrir. Il paroissoit consterné de m'entendre : sa consternation s'étoit répandue sur son visage.

Hélas, que me proposez-vous, me répondit-il en baissant les yeux! Avez-vous oublié ce que je vous racontois il y a trois jours? Est-ce mettre notre fortune et notre bonheur à des conditions possibles, que de les faire dépendre du parjure et de la perfidie? Songez-vous que je ne suis pas plus lié à Julie par mon inclination que par mes serments; qu'elle a reçu ma foi; qu'elle m'a donné la sienne; que je suis moins à moi qu'à elle, et que je n'ai plus de pouvoir sur un cœur où elle règne avec des droits si justes? Qui vous arrête, ajouta-t-il en soupirant? Partez pour Paris: allez secourir Rose: les secours qui peuvent la sauver ne surpassent pas vos forces; et moi je n'en désire pas d'autre à Dublin que celui de mon innocence.

Il étoit trop clair que Sara s'étoit flattée mal à propos. Cette explication suffisoit pour arrêter l'usage que j'aurois pu faire de ses libéralités. Je ne parlai pas même à Patrice des mille écus que j'avois à lui offrir, et je remis à délibérer seul sur le parti qui me restoit à prendre. Cependant, ayant peine à concevoir qu'une passion, que je regardois comme le dérèglement d'une jeunesse oisive, pût tenir long-temps dans un esprit aussi sensé que Patrice, contre toutes les raisons que je lui avois apportées, je l'exhortai sans faire de réponse aux siennes, à méditer sur une affaire de cette importance. M'accorder la permission de vous voir, ajoutai-je en levant la voix pour être entendu du messager, c'est marquer en effet qu'on

ne vous croit pas digne d'être traité avec rigueur. La condition qu'on y attache n'est pas importune, puisque cet honnête homme ne nous ôte point la liberté de nous entretenir. Je vous reverrai dès aujourd'hui.

J'affectai ainsi de ne pas m'ouvrir sur les embarras de Rose, pour lui laisser toute son inquiétude, qui me paroissoit un motif puissant sur un cœur tel que le sien. Mon projet n'étoit pas moins de prendre de justes mesures, en sortant du château, pour faire toucher une somme honnête à ma sœur. C'étoit l'espérance de voir réussir les désirs de Sara, qui m'avoit engagé plus que la nécessité à recevoir son argent : car il m'en restoit assez pour faire tête à une partie du moins de mes embarras ; et je n'aurois pas désespéré de trouver d'autres secours dans la générosité de quelques amis, avec lesquels j'avois toujours eu plus de liaison qu'avec les Fincer. Je quittai donc Patrice, sans lui laisser d'autre sujet de réflexion que les avantages que je lui avois proposés, et ses alarmes pour sa sœur. Mais un incident cruel, contre lequel toute la droiture de mes vues ne pouvoit me prémunir, augmenta tout d'un coup mes peines, et faillit à détruire toutes mes espérances.

Dilnick, que j'avois laissé seul, ne crut pas que l'aventure qu'il m'avoit racontée fût une raison de se tenir caché dans une ville telle que Dublin. Le changement de ses habits et le soin qu'il avoit

eu de nous choisir un logement fort éloigné du château lui parurent deux sûretés suffisantes. Sans autres précautions il employa le temps de mon absence à visiter ses amis, qui demeuroient dans divers quartiers de la ville. La fille du concierge qu'il avoit poignardé, cette même maîtresse qu'il avoit feint de vouloir épouser, le reconnut au passage d'une rue écartée; et joignant à la vengeance de son père le ressentiment de sa propre honte, elle résolut à toutes sortes de prix de le livrer à la justice. Quoique Dilnick fût en carrosse, elle s'obstina à le suivre à pied pendant une partie du jour, jusqu'à ce que s'étant assurée de son logement, elle crut le pouvoir faire arrêter à coup sûr. J'arrivois du château, pour le consulter sur la voie la plus courte de faire tenir une lettre de change à Paris. A peine avois-je commencé à m'expliquer, qu'un bruit causé par la résistance de nos domestiques nous fit craindre qu'on ne pensât à nous faire quelque insulte. Je fis souvenir Dilnick qu'elle ne pouvoit regarder que lui, et je lui conseillai de se mettre à couvert par la fuite, sans faire fond comme il y paroissoit porté, sur une défense inutile. Il suivit si heureusement mon conseil, que, s'étant échappé par une fenêtre qui donnoit sur le jardin, il eut le temps de s'éloigner du quartier, avant qu'on fût prêt à le suivre.

Cependant le bruit croissant par les cris de la garde qui menaçoit d'enfoncer les portes, je me présentai pour en savoir la cause. J'appris de nos

domestiques, qu'à la seule vue de plusieurs gens armés, ils avoient pris le parti de pousser une porte fort épaisse qui faisoit la séparation de notre appartement. Cette précaution sauva Dilnick, qui eut toute la liberté de se réfugier chez un de ses amis. Pour moi, qui ne croyois rien avoir à redouter, je donnai ordre à nos gens d'ouvrir la porte; et me présentant à la garde, je me plaignis du trouble qu'elle causoit chez moi. L'officier ne me répondit que par un ordre du vice-roi, qui le chargeoit d'arrêter un ennemi du gouvernement, et de se saisir de tout ce qu'il trouveroit dans la même chambre. Cette commission, qui n'étoit point expliquée dans d'autres termes, fut exécutée sur-le-champ. Quoique l'officier, qui avoit pris des informations dans la maison, fût surpris de me trouver seul, il se contenta de faire une recherche exacte dans tous les cabinets; et n'écoutant ni mes justifications ni mes plaintes, il me conduisit dans les prisons du château, tandis que les malles de Dilnick et les miennes furent portées chez le vice-roi.

Nous n'avions heureusement avec nous, que la lettre de Fincer, que j'avois reçue de sa fille. Cette réflexion soutint un peu mes esprits; et m'imaginant avec raison que le nom de Dilnick n'avoit point été connu dans son ancienne aventure, je me flattai que, lorsque l'accusation de son ennemie ne pourroit être vérifiée par sa présence, elle tomberoit d'elle-même avec toutes les

poursuites de la justice. Je prévis aussi qu'il en coûteroit quelque chose à ma sincérité, pour répondre nettement aux interrogations; mais j'espérois de les éluder en protestant que je n'avois jamais eu de commerce avec Dilnick, et en prouvant même, par le témoignage de diverses personnes d'honneur avec lesquelles je vivois familièrement, que je ne le connoissois que depuis deux jours. Cette manière de me défendre pouvoit servir aussi à faire soupçonner son ennemie de s'être abusée, et d'en avoir cru trop légèrement sa haine; parceque, n'ayant point de preuves à donner de son accusation, il étoit naturel, dans une affaire qui touchoit l'honneur d'un homme de distinction, de s'en rapporter plutôt à des apparences qui lui étoient favorables, qu'aux dépositions d'une fille sans nom et sans aveu. Le souvenir de Rose fut donc le seul poids dont mon imagination ne put se soulager. Les instances de Patrice et ses expressions équivoques me revinrent à l'esprit; et n'ayant que trop de penchant à grossir le danger par mes craintes, je me plaignis amèrement au ciel pendant toute la nuit, de l'obstacle qu'il avoit laissé naître aux secours que je destinois à la vertu.

Il arriva néanmoins, comme je l'avois prévu, que cette affaire prit bientôt un heureux cours. Le vice-roi fut surpris d'entendre que c'étoit moi qu'on avoit arrêté. Il trouva si peu de vraisemblance dans l'accusation dont on l'avoit

entretenu, que, sans porter ses vues plus loin, il se reprocha d'avoir fait une démarche inconsidérée, qu'il se crut même obligé de réparer par des excuses. La lettre de Fincer ne servit qu'à le confirmer dans cette disposition, et à lui en inspirer de favorables pour Patrice. Il me fit ouvrir dès le lendemain les portes de ma prison, avec un compliment civil sur l'erreur où sa précipitation l'avoit exposé. Le premier usage que je fis de ma liberté fut pour l'aller remercier. Il me renouvela ses excuses; et me parlant de la lettre de Fincer, il me témoigna la satisfaction qu'il avoit eue d'y trouver un éclaircissement qu'il pouvoit faire valoir à l'avantage de ma famille, et à la justification de mon frère. Enfin, soit qu'ayant mal compris le premier discours de ceux qui m'avoient arrêté, la seule honte de m'avoir chagriné mal à propos lui eût fait rejeter toutes les autres explications; soit qu'il fût bien aise au fond d'avoir trouvé un prétexte pour ne pas réveiller une affaire ensevelie, il ne me fit pas la moindre question qui eût rapport à Dilnick. On publia donc, comme une nouvelle constante à Dublin, que j'avois été arrêté injustement sur une ridicule accusation; et Dilnick fut si heureux, que son nom ne fut pas même mêlé dans cette aventure.

Qui ne s'imagineroit pas que mes peines touchoient à leur fin, ou que j'étois du moins délivré du principal embarras qui les avoit causées? J'en avois moi-même cette opinion; et pressé par

le souvenir de Rose, je ne perdis pas un moment pour me rendre à ma maison, où le vice-roi m'avoit assuré que mes malles avoient été renvoyées par ses ordres. Elles y étoient en effet; mais notre argent étoit disparu. A peine en crus-je mes yeux et ma mémoire. J'étois trop sûr néanmoins que non seulement le gros de nos richesses, mais les mille écus même que j'avois portés la veille au château, devoient être dans un sac de cuir où je les avois mis à mon retour. Je n'étois pas moins certain d'avoir renfermé le sac dans ma malle; elle avoit été enlevée à ma vue par les gardes du vice-roi. C'étoit sans doute par les mêmes mains qu'elle avoit été rapportée. Il étoit clair que je ne pouvois accuser qu'eux, et qu'ils devoient m'en répondre. Je conçus du moins l'espérance que mes plaintes seroient écoutées, et que la justice du vice-roi me feroit restituer ce qu'on m'avoit ravi sans ordre. Je retournai sur-le-champ au palais, moins ému par le ressentiment de notre perte, que par mille idées effrayantes qui me troubloient déjà pour l'avenir. Le vice-roi apprit l'infidélité de ses gardes avec une vive colère. Il fit arrêter au même moment ceux qui avoient été chargés du dépôt. Mais soins inutiles. La présence de la mort n'auroit pas fait lâcher leur proie à des misérables qui estiment l'argent plus que la vie. Ils s'étoient trop fidèlement accordés dans l'exécution de leur crime. On ne put tirer d'eux la moindre confession qui les exposât même aux

procédures de la justice. Ils protestèrent constamment que la malle n'avoit pas été ouverte jusqu'au palais, et que le vice-roi l'ayant fait visiter à ses yeux, c'étoit à lui-même qu'il falloit demander compte de ce que j'avois perdu.

Cette insolence, qui auroit mérité seule d'être punie dans une autre nation, et qui ne peut être conçue que par ceux qui connoissent le caractère de la populace d'Irlande, n'en eut pas moins le succès que ces malheureux s'étoient promis. Le vice-roi me dit avec chagrin qu'il étoit au désespoir de ma perte, mais que je ne devois en accuser que moi-même; et que, pour être en droit d'en exiger la réparation, suivant toute la rigueur des lois, il eût fallu qu'au moment que j'avois été arrêté par ses gardes j'eusse déclaré que j'avois dans ma malle la somme que je les accusois de m'avoir ravie. Il me fit même entendre que, ne pouvant les convaincre par aucune preuve, j'avois à craindre qu'ils ne me chagrinassent à leur tour, en exigeant eux-mêmes la réparation d'une plainte qu'ils pouvoient traiter de calomnie.

C'étoit me déclarer qu'il étoit temps de finir mes poursuites; car le témoignage de Dilnick, qui auroit pu servir de preuve à la vérité, n'étoit pas un secours auquel il me fût permis de penser. J'eus assez de pouvoir sur le trouble de mon cœur pour faire valoir du moins mon infortune, comme une nouvelle raison d'indulgence, qui obligeoit un seigneur aussi généreux que le vice-roi à ne pas

faire languir Patrice dans une trop longue attente de son sort. Il parut sensible à ce motif, et je sortis satisfait de ses promesses. Mais foible consolation, lorsque, me trouvant rendu à moi-même, j'essuyai les assauts réunis de mille passions que je ne connoissois pas encore, et qui se joignirent à celles dont j'éprouvois déjà toute la force. Mon inquiétude pour Rose et pour Patrice ne fut pas le premier tourment qui se fit sentir à mon cœur. Je pensai à cette généreuse Sara, dont l'attente étoit si malheureusement trompée, et qui perdoit, avec ses tendres espérances, une somme qu'elle croyoit mieux employée. Je pensai à moi-même, qui me trouvois ainsi chargé de deux sortes de dettes, auxquelles je ne voyois aucune apparence de pouvoir satisfaire; celle de l'honneur, qui m'obligeoit à restituer un prêt dont toutes mes épargnes n'égaleroient pas de long-temps la valeur; et celle de la reconnoissance, dont les refus de Patrice ne me permettoient jamais de m'acquitter. Quelle opinion Sara pouvoit-elle prendre de mon aventure? Comment lui faire entendre que son argent s'étoit échappé de mes mains, et qu'elle n'en avoit pas plus de fruits à espérer de sa tendresse et de sa générosité? Mais en supposant que, par une longue privation du nécessaire, je pusse me décharger du premier du moins de ces deux devoirs, que devenoit Rose, à qui je m'ôtois le pouvoir de procurer le moindre secours? Il lui restoit l'assistance du ciel; mais

l'a-t-elle méritée, disois-je, par son penchant pour les vaines occupations du monde, et par sa résistance à mes conseils? Et de quelque cause que vienne sa chute, en est-elle moins terrible pour moi, soit que j'écoute l'honneur, ou que je ne consulte que la religion?

Je passai une partie du jour dans ces réflexions; et rien ne me paroissoit propre à calmer mon esprit, lorsque je reçus un billet des mains d'un inconnu, qui n'ajouta rien pour expliquer le sujet de sa commission. Je le reçus avec inquiétude; mais, avec quelque obscurité qu'il fût conçu, je n'en lus pas deux lignes sans y reconnoître Dilnick, qui se croyoit obligé, par l'expérience, à garder toutes ces précautions. Il me marquoit qu'étant à couvert chez un ami fidèle, il avoit été informé de toutes les suites de son aventure; qu'il apprenoit en dernier lieu la perte de mon argent; mais que, la regardant comme le moindre de nos malheurs, il m'exhortoit à m'armer de courage, et à faire fond sur de nouveaux secours qu'il se disposoit à me procurer; qu'étant lié de si près par le sang avec Sara, il prenoit déjà pour Patrice tous les sentiments qu'il croyoit devoir au mari d'une parente si chère; qu'il étoit sans enfants, et que son bien ne pouvant être mieux employé, il étoit résolu d'en vendre une portion pour suppléer à ma perte; qu'il trouvoit ce parti plus convenable que celui de vendre ou la vaisselle ou les diamants de Sara, d'autant plus que cette vente

entraîneroit des longueurs, et qu'il pouvoit terminer la sienne en un moment avec un de ses amis à qui il l'avoit déjà proposée. La suite de sa lettre contenoit d'autres témoignages de zèle, et quelques conseils qui pouvoient avancer la liberté de Patrice. Je marquai hier notre disgrace à Sara, ajoutoit-il en finissant ; mais je n'ai pas jugé à propos de lui apprendre aujourd'hui le vol qu'on vous a fait, et je vous demande la même discrétion.

Nouveau sujet de reconnoissance, mais qui ne pouvoit servir qu'à redoubler les tourments de mon cœur. Je ne balançai pas sur la réponse que je devois à cet avis ; ce fut une prière pressante de ne rien entreprendre sans avoir reçu quelques explications que je lui promettois dans notre première entrevue ; et louant la prudence qui l'avoit empêché de me nommer son asile dans une lettre, je le suppliois de s'assurer de quelqu'un qui pût me l'apprendre avec moins de danger. Dans l'ardeur des mouvements que tant de générosité m'inspiroit, je serois parti sur-le-champ pour Killerine, et j'aurois employé tout mon crédit pour lever une somme d'argent, fallût-il engager jusqu'au dernier de mes meubles et tous les revenus de mon bénéfice : mais, outre que je n'aurois jamais compté de faire monter mes emprunts à dix mille francs, je ne pouvois oublier de quelle importance il étoit pour Patrice que je fusse à Dublin, lorsqu'il seroit interrogé pour la première fois. La

diligence ou la lenteur des procédures me paroissoit dépendre de cette scène, et c'eût été m'arracher le cœur que de m'éloigner de lui sans savoir ce qu'il avoit à craindre ou à espérer.

Je ne laissai point passer le jour sans retourner à sa prison, autant pour le délivrer de l'inquiétude qu'il avoit pu ressentir la veille de ne me pas revoir suivant ma promesse, que pour tirer de lui des explications positives sur la situation de Rose. J'espérois quelque chose aussi de mes dernières instances, et de tant de motifs pressants auxquels j'avois laissé le temps d'agir. A l'égard de sa sœur, il me répéta que sa principale crainte consistoit dans l'adresse et les intrigues du duc de ....., qui s'étoit comme proposé la ruine de sa sagesse et de son honneur; mais je reconnus encore qu'il dissimuloit une partie de ses sentiments, et je n'en fus que plus effrayé d'un péril qu'il s'obstinoit à me déguiser. Je ne remportois pas plus de satisfaction pour le second de mes désirs. Il me renouvela tristement ce qu'il m'avoit dit la veille, avec les mêmes instances de l'abandonner à son malheureux sort. Il n'étoit pas temps de lui découvrir toutes les circonstances qu'il ignoroit; mais j'ajoutai aux raisons que je connoissois capables de toucher son cœur, diverses considérations prises des aveux mêmes qu'il m'avoit faits. Songez-vous, lui dis-je, que votre Julie vous est ravie sans retour; que vous ignorez jusqu'au lieu de sa demeure; qu'elle est sous la garde d'un père

qui vous hait, qui lui destine un autre époux, qui l'a déjà forcée peut-être de le recevoir; enfin que vous n'avez rien à vous promettre de sa tendresse ni de la vôtre..... Il m'interrompit en versant quelques larmes: Vous comptez mes douleurs, me dit-il; mais ce n'est pas un remède propre à les guérir.

J'aurois désespéré de le vaincre, si la confiance que j'avois au pouvoir du ciel ne m'eût fait penser continuellement que le cœur des hommes est entre ses mains, et qu'il peut les tourner à son gré. Nos infortunes me sembloient dignes de sa pitié; et ne voyant que le mariage de Patrice qui pût les réparer, je l'attendois comme une faveur de sa bonté, ou j'étois disposé à le voir manquer avec cette patience qu'on a dans les malheurs dont on ne voit point la cause, et que la religion seule apprend à souffrir sans murmurer. Qu'aurois-je fait dans cette cruelle supposition? Je me serois jeté aux genoux de Sara, au risque peut-être d'y mourir de douleur: je lui aurois confessé le malheureux succès de sa tendresse et de sa générosité: j'aurois remis à sa disposition ma vie, qui n'étoit pas mon objet le plus cher, et le bien modique dont je jouissois; et si la bonté de son cœur m'eût laissé l'un et l'autre, j'aurois volé à Paris pour en offrir de nouveau le sacrifice à Rose, sans autre condition que d'aimer la vertu, et de suivre quelquefois mes conseils. Je me gardai bien de communiquer toutes ces idées à Dilnick, que je vis le lendemain. Il satisfit

au désir que je lui avois marqué, en me faisant remettre simplement le nom et la demeure de son ami. Je compris le sens de cette adresse ; et ne voulant négliger aucune précaution, je fis plusieurs détours pour me rendre au lieu qu'il m'avoit nommé. Il me reçut avec une joie qui me fit attendre quelque nouvelle favorable. En effet, me prévenant d'abord : Je ne me suis pas arrêté, me dit-il, aux difficultés que vous m'avez fait pressentir ; et craignant de manquer une occasion qui ne se retrouve pas toujours, j'ai vendu à mon hôte une portion de mon bien. Quoiqu'il le connût, ajouta-t-il en riant, j'ai gagné quelque chose à ce marché ; car j'ai tiré quinze mille francs de ce qui n'en a jamais été estimé que treize ou quatorze. Comme je me récriois sur cette démarche, en la traitant d'inutile et d'inconsidérée : Vous ne savez pas, reprit-il, que, plus heureux que nous n'aurions jamais osé l'espérer après tant de traverses, nos affaires sont à la veille de se terminer ; et ne me reprochez pas d'avoir été trop vite ; car c'est à cette diligence que je dois tout le bonheur qui ne peut plus nous manquer. Il continua de m'apprendre que, le matin du même jour se croyant en état d'entreprendre quelque chose avec son argent, il étoit allé chez le président du comité, que la cour avoit établi pour les derniers troubles, et devant lequel l'affaire de Patrice devoit s'instruire ; que, n'en étant point connu, il s'étoit fait annoncer sans crainte pour un gentilhomme de notre

maison ; que dès les premières explications il avoit compris clairement qu'on n'alléguoit rien de précis à la charge de Patrice, et qu'il n'étoit question que de simples soupçons ; mais que, ne comprenant pas moins qu'on prendroit du temps pour les éclaircir, il avoit jugé que ce que nous avions à craindre de plus dangereux, étoit le délai de l'interrogatoire, et la durée d'une prison dont nous ne verrions peut-être jamais la fin ; qu'il s'étoit hasardé là-dessus à sonder le président ; et que, sans parler d'indulgence pour un coupable, il avoit demandé au contraire qu'il y eût de la sévérité dans les recherches et le jugement, pourvu qu'il y eût autant de diligence ; qu'il avoit ajouté seulement qu'étant aussi persuadé que cette faveur dépendoit de lui, qu'il l'étoit qu'elle ne blessoit pas son devoir, il ne faisoit pas difficulté de lui proposer des motifs qui pouvoient s'accorder avec sa conscience, et devenir peut-être utiles à ses affaires : enfin qu'il lui avoit parlé de mille pistoles qui pouvoient être comptées au même moment ; sur quoi le marché avoit été conclu, portant dans un seul article, que si Patrice ne se trouvoit chargé de rien, il seroit libre avant la fin du mois. Cette promesse avoit été payée sur-le-champ par les dix mille livres que Dilnick avoit en or ; et comme il étoit homme sensé, la manière dont il avoit lié le président lui répondit de l'exécution. J'allois marquer, ajouta-t-il, cette heureuse nouvelle à Sara, et vous pouvez de votre côté la communiquer à Patrice.

Son récit n'avoit pas été assez long pour me donner le temps de revenir de ma surprise, ni de mettre dans ma réponse plus d'ordre que dans mes pensées. Je sentois palpiter mon cœur de crainte et d'embarras. Mais pourquoi vous hâtiez-vous, lui dis-je, sans être fixé à ce que je voulois exprimer? Pourquoi ne pas attendre que je me fusse expliqué avec vous? Se défait-on de son bien, continuai-je avec le même embarras, pour servir des étrangers, du moins sans les avoir consultés, sans savoir s'ils sont en état de satisfaire à des avances et à des générosités de cette nature? Si c'est l'unique peine, répondit Dilnick, qui cause vos difficultés, calmez-vous; et n'ayez pas plus d'inquiétudes pour la reconnoissance, que je ne vous impose d'obligations pour le bienfait. Sara doit hériter de mon bien; qu'importe qu'elle le reçoive aujourd'hui ou après ma mort, lorsqu'il m'en reste assez pour continuer de vivre avec agrément? Je sais, ajouta-t-il, que je la flatte par l'endroit le plus tendre, et qu'elle préfèreroit le service que je viens de lui rendre à tout mon héritage.

Plus touché encore de ces sentiments que de leurs effets, je ne répliquai que ce qu'il falloit pour faire connoître que je leur donnois leur juste prix; et quittant Dilnick sur quelque prétexte, je me rendis au château avec toute la vitesse dont je fus capable. Mon impatience souffrit beaucoup du détour que je fus obligé de prendre pour me faire

accompagner du messager d'État. Chaque moment de délai me sembloit une perte pour l'honneur de Patrice, pour le mien, pour la tendresse de mon cœur, enfin pour tout ce que j'avois de cher et de sacré.

Il n'est plus temps de ménager les termes, dis-je à Patrice en l'abordant, ni d'écouter une vaine tendresse, lorsqu'il faut se rendre à la voix de l'honneur; et lui racontant sans interruption tous les droits que les Fincer avoient acquis sur lui, voilà, repris-je avec force, ce que j'oppose à vos prétextes et à vos excuses. Si l'on vous offroit avec un cœur si noble, un visage rebutant, ou quelqu'autre difformité de corps et d'esprit, je vous plaindrois peut-être d'une nécessité à laquelle vous ne seriez pas moins obligé de vous soumettre. Mais la naissance, la beauté, les richesses, unies à toutes les qualités de l'esprit et du cœur, ne sont pas une offre qui mérite vos dédains. En un mot, vous êtes lié. Vous n'êtes plus libre de choisir. Accusez, si vous voulez, le caprice de votre sort, qui vous rend malgré vous l'esclave des bontés d'autrui; et plaignez-vous d'un excès de bonheur, auquel mes soins n'ont pas eu plus de part que les vôtres: mais cette plainte même doit demeurer renfermée au fond de votre cœur; et vous ne pouvez manquer d'amour et de reconnoissance pour Sara, sans vous couvrir d'un opprobre éternel. Je ne fais plus valoir, ajoutai-je, les raisons qui étoient prises auparavant de notre propre intérêt. C'est à vous de

voir si elles ont perdu leur force, et jusqu'à quel point le malheur de Rose peut vous toucher.

Il m'écoutoit les yeux baissés, avec plus d'agitation qu'il n'eût entendu la sentence de ses juges. Vous m'accablez, me dit-il impatiemment, et vous êtes de concert avec ceux qui veulent ma perte. Je connois Sara Fincer. Je confesse tout ce que vous dites de ses charmes; mais si je dois de l'estime à son mérite et de la reconnoissance à ses bienfaits, je ne suis obligé par aucun droit de me livrer à ses vues, et de me rendre la victime d'une inclination que je n'ai pas eu dessein de lui inspirer. Si elle ne demandoit que ma vie, je ne lui disputerois rien. Vous exigez pour elle un cœur qui n'est plus à moi; et quand des raisons plus invincibles me forceroient d'accepter l'offre de sa main, je sens que tous ses charmes n'obtiendroient jamais de moi ce que je ne suis plus le maître d'accorder. Je lui répondis que l'honneur et l'habitude suppléeroient à la vivacité de l'inclination; et que le plus solide fondement du mariage étant l'estime, il en trouveroit une source perpétuelle dans le mérite qu'il attribuoit lui-même à son épouse. A l'égard des réponses par lesquelles il croyoit satisfaire à mes instances, je les lui reprochai comme une ingratitude; et reprenant en détail toutes les circonstances de la conduite et de la générosité de Sara, je le réduisis à reconnoître en soupirant qu'elle méritoit les adorations d'un cœur libre. Hélas! s'écria-t-il, que ne m'est-il possible de l'aimer?

Je le crus ébranlé; cependant voulant ménager aussi sa santé et son corps, qui avoient beaucoup à souffrir dans un combat si rude, je remis à le soumettre entièrement dans la suite de nos entretiens.

Mes raisons ne firent que se fortifier de jour en jour par de nouveaux évènements. Dilnick attentif à son entreprise, laissa si peu de relâche au président, que dès le jour d'après il l'obligea d'assembler son comité avec la participation du vice-roi, pour ouvrir l'interrogatoire. Tout le crime de Patrice étant d'être le fils d'un père que les fausses dépositions de Fincer avoient rendu suspect, on n'eut à lui objecter que les mêmes soupçons, fondés sur le parti qu'il avoit pris d'abandonner l'Irlande, et sur son séjour en France, d'où l'on supposoit qu'il pouvoit être ramené par quelque dessein contraire à l'état. Il expliqua les motifs de son départ et ceux de son retour, avec toute la simplicité qui accompagne l'innocence. L'honnêteté et la candeur qui étoient peintes sur son visage achevèrent de mettre l'assemblée dans ses intérêts. Le président, disposé en effet à le servir, fit remarquer la justesse et la netteté de ses réponses; et s'étant jeté habilement sur la nature du zèle qu'on doit à l'état, il observa que, pour remplir un devoir si juste, il n'en falloit pas blesser d'autres, en exposant légèrement l'honneur d'une infinité de personnes distinguées par le mérite et la naissance, et en se fondant sur les moindres

apparences pour attenter à leur liberté. La lettre de Fincer qui fut communiquée à l'assemblée par le vice-roi vint confirmer fort à propos cette favorable disposition. La main de ce gentilhomme étoit connue. On ne pouvoit se figurer raisonnablement qu'il eût été gagné pour nous rendre un témoignage de cette nature ; et quand on l'eût cru capable de se parjurer successivement pour et contre, il étoit clair que du Danemarck, où l'on n'ignoroit pas qu'il s'étoit réfugié, on ne se communique point ses demandes et ses réponses dans un espace si court. Il n'y eut personne qui, voyant prendre un si heureux tour aux premières délibérations, n'augurât bien de l'avenir. Dilnick entretint le président après l'assemblée J'obtins de mon côté l'audience du vice-roi ; et les réponses que nous recûmes de part et d'autre s'accordèrent si bien en notre faveur, que nous ne doutâmes plus du prompt succès de nos désirs.

Patrice fut le seul qui parut insensible à l'approche de sa liberté. Il commençoit à regarder ses engagements avec Sara comme une chaîne qu'il auroit peine à rompre ; et cette pensée l'avoit tellement abattu, qu'il n'auroit point été plus défiguré par quelques jours de maladie. Quoique la cause de cette altération ne pût m'échapper, j'affectai de l'attribuer à l'inquiétude que l'interrogatoire avoit pu lui causer ; et surmontant moi-même le chagrin que je ressentois de sa peine, par la persuasion où j'étois que je travaillois solidement

à son bonheur, j'eus la constance de renouveler mes persécutions, et de lui faire rappeler son devoir avec plus de vigueur que jamais. Il ne pouvoit se dispenser de voir Dilnick en sortant de sa prison. J'appréhendois que, n'ayant point vaincu ses répugnances, il n'eût la foiblesse de faire apercevoir qu'il se croyoit mené au supplice, et que nos bienfaiteurs ne fussent choqués de lui voir accepter de si mauvaise grace une faveur qui paroissoit mériter toutes sortes d'empressements. Je n'épargnai rien pour le faire entrer dans les mêmes vues, et je continuai les jours suivants de le presser sans ménagement.

L'arrivée imprévue de Sara Fincer enflamma de plus en plus le zèle que j'avois pour leur bonheur commun. Elle étoit partie sur la première lettre de Dilnick; et s'attendant à nous trouver, lui dans la nécessité de garder son asile, moi dans une prison aussi étroite que celle de mon frère, elle avoit ramassé avec précipitation tout ce qu'elle avoit pu tirer de ses amis, pour venir travailler elle-même à notre liberté par ses propres soins et par de nouveaux secours. J'avoue que, malgré tous les sentimens de reconnoissance dont j'étois pénétré, je ne la vis pas sans quelques marques de confusion. Ce n'étoit pas le fardeau de ses bienfaits qui m'étoit incommode. Il étoit aisé à porter, près d'une personne qui s'estimoit heureuse de les voir acceptés, et qui me confessoit que j'aurois bien des avantages sur elle, lorsqu'elle seroit

redevable à mes services, de l'estime et de l'affection de mon frère. Mais quelle explication pouvois-je lui donner sur le fond même de cette espérance? Je fus réduit à me renfermer dans des compliments vagues, qui lui auroient fait démêler une partie de mon embarras, si sa générosité et sa droiture ne l'eussent soutenue dans ses préventions. Loin de condamner la conduite de Dilnick, elle le remercia les larmes aux yeux du service important qu'il avoit rendu à Patrice. Elle vouloit lui restituer sur-le-champ le prix de sa terre. Mais avec la même noblesse, il la pria de remettre ce soin à d'autres temps. Je ne manquai pas de faire valoir à Patrice ce surcroît de bontés et d'obligations. Il ne répondit plus rien à mes discours les plus ardents; et ses soupirs n'étant point pour moi un langage assez clair, je le quittai sans savoir comment je devois interpréter son silence.

Je reçus le même jour du vice-roi l'agréable confirmation des résultats du comité. On s'étoit assemblé de nouveau; et tous les juges, entraînés par l'autorité du président et par le suffrage du vice-roi, avoient opiné de concert à rendre la liberté à Patrice. Il avoit même été résolu, par une délibération unanime, que, pour réparer aux yeux du public l'espèce d'outrage qu'il avoit souffert injustement, on lui députeroit un membre du comité, qui le prieroit de pardonner la conduite qu'on avoit tenue avec lui au zèle du gouvernement pour la maison royale et pour la tranquillité

de l'état. Cette attention venoit du vice-roi, qui avoit des ménagements à garder avec la noblesse. J'en informai aussitôt Sara. Elle reçut cette nouvelle avec des transports de joie ; et ne se croyant pas moins sûre du cœur que de la liberté de son amant, elle se livra sans réserve à deux espérances qui devoient être remplies dès le lendemain. Je m'y serois livré avec elle, si j'avois pu me répondre à moi-même des dispositions de Patrice. Je l'avois laissé incertain dans ma dernière visite. C'étoit ce que j'avois conclu de plus favorable de son silence. J'espérois, à la vérité, qu'en faisant un nouvel effort au moment même qu'il se verroit ouvrir la porte de sa prison, je lui ferois sentir plus vivement que jamais ce qu'il devoit du moins à la reconnoissance ; et que, dans le premier mouvement qui emporte un cœur sensible, il seconderoit l'erreur de Sara par la vivacité de ses remerciments. Cette pensée m'en fit naître une plus étendue. Je me flattai qu'en donnant toute la force que je pourrois à cette première ardeur, je le ferois peut-être passer à l'instant sur ses frivoles difficultés ; et que, n'osant se défendre contre des raisons qui seroient soutenues si fortement par la vue et les tendresses de Sara, il consentiroit sans réflexion à tout ce qu'elle paroîtroit désirer. Je ne la mis point elle-même dans la confidence de mon dessein ; mais la prévenant en général sur l'empressement que j'avois de m'acquitter promptement de toutes nos dettes

par le cœur et la main de mon frère, je lui fis entendre que, si elle étoit absolument résolue de se contenter d'un retour si inférieur à ses bienfaits, il étoit inutile de remettre à Antrim ce qui pouvoit s'exécuter à Dublin. Les cérémonies catholiques se font sans éclat en Irlande, et les pouvoirs dont j'étois revêtu me donnoient encore le droit de les abréger. Nous éviterons ainsi, lui dis-je, et le bruit et les frais d'une fête, dont le principal prix consistera dans les tendres sentiments de nos cœurs. Elle applaudit à cette proposition, et Dilnick ne la goûta pas moins qu'elle ; ils me laisserent tous deux le maître de régler la cérémonie et les moments.

Je me retirai de bonne heure, pour méditer à loisir sur une entreprise dont je rendois graces au ciel de m'avoir inspiré le dessein. En arrivant chez moi, je trouvai une lettre qui m'étoit envoyée de Killerine, où j'avois eu soin de laisser mon adresse ; et levant la première enveloppe, je reconnus avec étonnement dans la seconde suscription le caractère de Rose. Avec quelle ardeur ne me hâtai-je pas de l'ouvrir ? Je me sentis le cœur ému et les mains tremblantes, comme si j'eusse pressenti tout ce que j'allois lire. Cette triste lettre subsiste encore entre mes papiers les plus précieux ; et je ne puis mieux satisfaire mes lecteurs, qu'en la leur représentant ici fidèlement.

« Que les moments me paroissent longs, mon « cher frère, et que la nécessité cause d'étranges

« alarmes ! Patrice est parti. Je ne reçois point de « ses lettres, et j'ignore le succès de son voyage ; « mais quelques nouvelles qu'il puisse m'en ap- « prendre, elles ne sauroient être plus tristes que « celles que j'ai à vous écrire. Peu de jours après « son départ, la supérieure du couvent où il ma « laissée, surprise de ne le plus voir paroître, et « sans doute inquiète pour quelques frais extraor- « dinaires où mes incommodités l'avoient en- « gagée, m'est venue déclarer honnêtement que « sa maison n'étant point en état de faire des « avances aux pensionnaires, il falloit lui resti- « tuer la valeur de ce qu'elle avoit employé pour « moi ; et paroissant encore plus alarmée pour la « suite de ma pension, elle m'a demandé si je « comptois de revoir bientôt mon frère. Mes in- « quiétudes ne m'ayant point permis de l'entendre « sans verser quelques larmes, loin d'en être at- « tendrie, elle m'a répété que, n'étant point assez « riche pour se charger gratuitement de mon en- « tretien, elle me prioit de penser de bonne heure « à me ménager une autre retraite. J'ai compris « qu'elle étoit informée du désordre de notre for- « tune, et qu'elle faisoit peu de fond sur les pro- « messes de mon frère. Dans l'embarras où je me « suis trouvée, avec peu d'argent comptant, et « forcée d'en donner sur-le-champ la meilleure « partie, je n'ai pas vu de ressource plus honnête « que de me réduire à vivre du travail de mes « mains, en faisant usage des petits talents que je

« dois à mon éducation. J'ai satisfait à toutes mes « dettes ; et, suivie de ma femme de chambre qui « n'a pas voulu m'abandonner, je me suis retirée « chez d'honnêtes gens, mais pauvres, qui me « louent une chambre d'un prix fort vil. Je m'y « tiens renfermée depuis huit jours dans une soli- « tude impénétrable. Mes hôtes se chargent de « faire vendre mon ouvrage, et ne me demandent « point d'autre paiement pour mon logement et « ma nourriture. Je m'occupe à broder, et ma « femme de chambre m'aide dans mon travail.

« Ce triste état ne seroit point sans douceur « pour un cœur affligé, si mon malheur n'avoit « fait découvrir ma retraite à quelques ennemis « de mon repos, qui s'obstinent continuellement « à le troubler. Le duc de.... m'a fait renouveler « des offres, qui sont trop exagérées pour ne pas « couvrir quelque poison. Il m'a fait assurer par « mes hôtes que sa résolution est de m'épouser ; « et je n'ai pu me délivrer de leurs persécutions, « qu'en les menaçant de chercher une autre « retraite. L'un de ces jours, il a fait mettre dans « la corbeille où je serre mes ouvrages une bourse « remplie d'or, et si pesante que j'ai eu peine à la « jeter par ma porte, en ordonnant à mon hôte de « la rendre, et de ne rien accepter de la même « main. Un autre jour m'étant aperçue que nos « alimens étoient meilleurs et mieux apprêtés « qu'ils ne doivent l'être chez des gens tels que « mes hôtes, je les forçai de confesser qu'ils les

« recevoient d'un traiteur inconnu, qui refusoit « d'accepter leur argent ; et me privant de dîner « ce jour-là, je leur protestai qu'à l'avenir je me « laisserois plutôt mourir de faim que de toucher « à ces viandes empoisonnées. Des Pesses ne me « laisse pas plus de repos. Il seroit inutile de vous « nommer d'autres persécuteurs que vous ne « connoissez pas. Mes peines augmentent sans « cesse, et je n'ai personne de qui je puisse espérer « la moindre consolation.

« Ce n'est pas des secours que je vous demande, « je ne m'imagine que trop le mauvais état de « vos affaires ; mais ne m'accorderez-vous pas des « conseils ? Un juste égard pour l'honneur de « notre nom m'a retenue cent fois lorsque je « prenois la plume pour écrire à Saint-Germain : « cherchons, disois-je, à me cacher, plutôt qu'à « lever le voile qui couvre encore nos infortunes. « Si je connoissois quelque solitude plus retirée « que la mienne, un couvent où l'on ne rougisse « point d'accorder un asile à l'honneur et à la « vertu abandonnée, j'irois me dérober pour « jamais au monde, et je vous épargnerois tout « d'un coup les chagrins que l'incertitude de mon « sort ne manquera point de vous causer. Mais où « m'adresser ? N'auriez-vous pas quelque ami qui « pût me rendre secrètement un si important « service ? Qu'importe où je meure de tristesse et « d'ennui, pourvu que je parvienne à n'incom- « moder et à ne déshonorer personne ? Patrice m'a

« sans doute abandonnée. J'aurois reçu de ses « nouvelles. Sous prétexte de repasser en Irlande, « il est allé chercher de l'emploi dans quelque cour « étrangère. Il a raison de s'être déchargé d'un « fardeau tel qu'une malheureuse sœur. Hélas! « j'avois fait néanmoins plus de fond sur sa ten- « dresse! Georges est dans les chaînes : j'ignore « s'il en sortira; et, ne pouvant lui être utile à « rien, je n'irai pas redoubler ses peines, en lui « faisant communiquer les miennes. Il ne me « reste que mon honneur, ma confiance au ciel, « et le secours que je tire de mes mains. Adieu, « mon cher frère. Vous ne sauriez croire combien « mes pleurs m'ont changée. »

Elle finissoit par le nom de ses hôtes et de sa demeure, où elle me prioit d'adresser directement ma réponse.

J'étois seul heureusement lorsque j'achevai de lire cette lettre fatale. Il importoit à mon honneur que personne ne fût témoin de mon transport. Je me précipitai à genoux au milieu de ma chambre; et, le cœur plus serré que de la crainte d'un cruel supplice, je demeurai long-temps dans cette posture, sans autre mouvement que celui de mes bras que j'étendois de toute ma force vers le ciel. Mes pensées étoient aussi forcées que mon attitude. Je ne me représentois rien distinctement; et, dans la confusion de tant de sensations douloureuses, mes yeux avoient déjà versé un ruisseau de larmes, que je n'avois pas encore commencé

à les sentir couler. Enfin tournant plus librement mes regards vers le ciel, comme ils s'y étoient portés naturellement dans mon premier transport, je lui adressai toutes les plaintes qui s'étoient comme accumulées au fond de mon cœur pendant ce violent silence. O père des misérables! ô protecteur des foibles, m'écriai-je mille fois en un moment! abandonnes-tu ceux qui ne t'ont pas oublié? Laisses-tu périr une fille tremblante qui combat encore pour son devoir? Qui sera le refuge des orphelins et des pauvres, si tu leur refuses ton secours? Et revenant comme à moi après quantité d'autres invocations; je me représentai avec mille nouvelles douleurs la situation dont ma chère et malheureuse sœur me faisoit un portrait si touchant : réduite à travailler dans la maison d'un pauvre, à donner son travail en échange pour sa nourriture, à se cacher pour fuir la honte et pour supporter honnêtement la misère, à pleurer et à souffrir! O Rose! ô tendre sœur! quelle destinée! et de quoi sert dans le monde le mérite et la naissance, si la fille du comte de.... est forcée à cet horrible abaissement!

Cependant, à mesure que la raison et la religion reprenoient le dessus sur les mouvements de la nature, je considérai que ce que je regardois comme le dernier excès du malheur, pour une fille de la naissance et du mérite de Rose, pouvoit n'être qu'une disposition du ciel qui avoit voulu mettre sa vertu à l'épreuve, et qui n'en seroit peut-être

que plus libéral à la récompenser. Je relus cette lettre qui m'avoit causé tant d'agitations. J'eus honte d'avoir pris dans des vues si humaines une disgrace qui devoit être reçue avec soumission, et qui serviroit infailliblement à faire éclater l'honneur et la sagesse de ma sœur. Car laissant à part l'expression de ses peines, qui n'avoit même rien d'amer ni d'emporté, je croyois découvrir dans tous ses termes une ame ferme dans son devoir et un goût déclaré pour la vertu. Qu'ai-je à redouter pour elle, disois-je? un peu de chagrin et d'ennui; quelques pleurs que l'orgueil de la nature lui arrache; un peu d'altération dans ses traits, que la bonne fortune aura bientôt réparée. Mais elle se forme à la patience, à l'humilité, à la douceur, à la compassion des malheurs d'autrui; et ce cœur, que l'adversité ne peut abattre ni écarter de son devoir, formera peut-être quelque jour un des premiers caractères du monde. Nous prendrons soin, ajoutai-je, que l'épreuve ne dure pas trop long-temps; et la santé, ou plutôt la vie, me manquera bientôt, si quelque chose est capable de retarder le secours que je veux porter moi-même à ma chère Rose.

Une autre réflexion, qui contribua beaucoup à me calmer l'esprit, fut la pensée qui me vint tout d'un coup de faire servir cet incident à fixer les irrésolutions de Patrice. Je connoissois sa tendresse pour sa sœur. La peinture de sa misère, celle de ses dangers, l'impuissance présente où il étoit de

la soulager par d'autres voies que par son mariage; enfin mille terreurs que l'éloignement alloit grossir et que mes raisonnements rendroient encore plus pressantes, me firent croire ma victoire presqu'assurée. Ainsi, disois-je, j'étois aveugle de ne pas reconnoître une faveur du ciel dans ce que j'ai pris d'abord pour une nouvelle disgrace.

Je passai tranquillement la nuit dans cette espérance; et l'arrivée du jour ne l'ayant pas diminuée, je pris le chemin du château sur les neuf heures, avec plus de joie que d'inquiétude. Le concierge m'avertit que Patrice n'étoit pas seul, et que, sur les bruits qui s'étoient répandus, il ne falloit pas douter que la visite qu'il avoit reçue ne fût pour lui annoncer sa liberté. En effet, je vis sortir de sa chambre un magistrat que je reconnus pour un membre du comité, et qui, laissant au concierge un ordre par écrit, lui déclara qu'il pouvoit rendre sur-le-champ la liberté à son prisonnier. M'ayant aperçu, il me temoigna civilement la satisfaction qu'il avoit eue d'être choisi par son corps pour apporter une si heureuse nouvelle à mon frère, et il me répéta les termes qu'il avoit eu ordre d'employer. C'étoient des félicitations sur son innocence, et des regrets de l'avoir soupçonné mal à propos. Mais il ne nous restoit pas moins à satisfaire le concierge pour les frais de la prison, qui sont immenses en Irlande. J'en fis le compte avant que de voir Patrice; et, les joignant à ce qui revenoit encore au messager d'état, j'eus le chagrin

de ne me pas trouver assez d'argent pour y fournir. Cependant étant bien résolu de ne pas recourir volontairement à Sara, trop confus de tant de bienfaits que sa générosité et l'embarras des circonstances m'avoient forcé d'accepter, je proposai au concierge de nous accorder quelque délai sur mon billet; et je le trouvai assez civil pour me promettre cette faveur.

Je n'eus plus rien de si pressant que de vaincre le cœur de Patrice. Vous êtes libre, lui dis-je en l'embrassant; vos juges vous traitent avec tant de distinction, que vous devez leur pardonner leur rigueur. Je ne connois point de sort plus heureux que le vôtre, ajoutai-je; et je doute si un passage si prompt du malheur à la plus brillante fortune n'a pas quelque chose de plus piquant qu'un bonheur sans interruption. Sara Fincer vous attend, repris-je encore. Croiriez-vous qu'elle est à Dublin, et que dans l'impatience de vous voir, autant que pour nous apporter de nouveaux secours, elle arriva hier chargée de ce qu'elle a pu recueillir de plus précieux? Il m'interrompit : Ne cherchez point de détours inutiles, me dit-il; je pénètre votre pensée. Il est clair, sur tous les récits que vous m'avez faits, qu'il n'y a rien d'égal à la générosité de Sara Fincer, et que je me trouve couvert de ses bienfaits. C'en est un autre encore plus signalé de vouloir partager son sort et ses richesses avec moi. J'ai honte de m'en trouver indigne; mais ne refusez pas de m'écouter. On

n'est pas maître de ses affections, continua-t-il froidement : plus je consulte les miennes, plus je trouve d'impossibilité à les gouverner. Donnez le nom qu'il vous plaît à cette foiblesse; mais je prends le ciel à témoin qu'ayant promis une tendresse éternelle à Julie, rien ne me fera jamais renoncer à ce sentiment. J'épouserois donc Sara sans l'aimer. Je la rendrois malheureuse par ma froideur. Elle s'apercevroit tôt ou tard que j'ai le cœur occupé d'un autre amour. Je ne serois capable que de la plaindre, sans la consoler. Voyez à présent s'il vous convient de presser un mariage que le ciel ni les hommes ne peuvent approuver, et qui est peut-être propre à réparer notre fortune, mais aux dépens de Sara même, qu'il précipiteroit infailliblement dans une infortune sans remède.

Ce discours me parut médité; et, ne doutant point que son principal dessein ne fût de me refroidir par des alarmes de conscience, je trompai extrêmement son attente, en lui répétant, avec la même froideur, qu'il s'égaroit absolument dans ses principes. Je lui prouvai, par un raisonnement sans réplique, que ce qu'il nommoit amour invincible, constance inviolable, fidélité nécessaire, étoient autant de chimères que la religion et l'ordre même de la nature ne connoissoient pas dans un sens si badin. Car il s'ensuivroit donc, lui dis-je, qu'un homme de la plus vile condition, qui peut être aussi sensible

qu'un autre au mérite d'une femme distinguée, seroit en droit de suivre son penchant, et qu'après l'avoir suivi, il devroit se faire, comme vous, une loi de son amour et de sa constance. Non, continuai-je, si ces deux qualités sont des vertus nécessaires, c'est après un engagement juste et légitime; mais la raison et l'estime sont les guides qui doivent le précéder. L'amour ne manque jamais de venir à la suite d'une si belle cause; et la bénédiction du ciel, en purifiant la nature, achève de faire trouver de la douceur dans des liens qu'elle a sanctifiés. Cette morale s'accordant peu avec ses idées, il se préparoit à répliquer; mais, dans le dessein où j'étois d'employer de la chaleur pour l'émouvoir, j'interrompis des spéculations qui m'auroient mené trop loin, et dont le succès étoit douteux. Je nommai brusquement l'honneur et la reconnoissance, qui sont, après la religion, ce que le monde a de plus sacré, et à qui je soutins que toute autre sorte de vues et de considérations humaines doit être sacrifiée. Je lui rappelai de nouveau tous les bienfaits de Sara. Je ne lui fis valoir ses charmes que comme une espèce de récompense, pour avoir suivi un sentiment vertueux; mais n'oubliant pas l'excellence de son caractère, je lui demandai si, dans la concurrence même du vrai mérite, elle avoit à craindre le désavantage d'aucune comparaison, et s'il y avoit, au contraire, quelque

autre femme qui joignit au même nombre de vertus et de qualités aimables, un droit de plaire aussi bien acquis par une suite innombrable de services. Voilà des titres, lui dis-je, si saints, si inviolables, qu'ils ne peuvent jamais être affoiblis. Regardez-les néanmoins comme autant de chimères. Foulez aux pieds tous les devoirs et tous les droits. Allez, partez, si vous l'avez résolu; mais gardez-vous de vous présenter à Sara. Que dis-je! fuyez sans être vu de personne. On vous traiteroit ici de monstre, on ne vous verroit qu'avec horreur et avec mépris; et ne comptez pas être vu d'un autre œil dans tous les lieux où l'on apprendra l'indignité de vos sentiments. Croyez-moi, cachez soigneusement votre nom; il ne suffiroit pas de vous taire sur un procédé dont vous ne pourriez parler sans confusion. Ne doutez pas que le bruit n'en soit bientôt répandu. La honte est attachée à vos pas, et vous devez vous attendre qu'elle vous suivra dans toute l'Europe.

Mais où irez-vous, repris-je, en attachant mes yeux sur les siens? quelle ressource avez-vous pour partir? Faites-vous attention que vous êtes sans argent, sans secours, et sans espérance d'en obtenir? Le fonds que vous auriez pu faire sur moi vous manque par le nouvel engagement que je viens de prendre pour assurer votre liberté; car vous ne savez pas que la porte de votre prison n'est ouverte qu'à demi, et que,

pour satisfaire aux droits du concierge, il faut que je lui abandonne presqu'une année de mon revenu. Vous serez témoin de la promesse que je vais lui faire par écrit. Que me reste-t-il donc à vous offrir ? Hélas ! Rose même, ajoutai-je d'un air tendre et en m'attendrissant en effet jusqu'aux larmes, Rose se trouve ainsi privée de mon secours ! Ce que je fais pour vous est autant de retranché sur ce que je destinois à soulager sa misère. Voyez néanmoins s'il y a rien de si touchant que ses plaintes, et de si terrible que sa situation. Je lui donnai la lettre de Rose, qu'il ouvrit avec empressement après en avoir reconnu le caractère. Il la lut avec la même ardeur. Je vis bientôt ses pleurs qui commençoient à couler. De quelque source qu'elles pussent partir, je les pris pour le signe de victoire ; et, recommençant à le presser par les motifs réunis de l'honneur, de l'intérêt, de la reconnoissance et de la tendresse naturelle, je tirai enfin de sa bouche une résignation absolue à toutes mes volontés. Les soupirs et les regrets dont elle fut accompagnée étoient des restes de foiblesse, que je pardonnai à la violence qu'il faisoit à ses inclinations. Mais persuadé, comme je devois l'être, que nous suivions l'un et l'autre la voix de notre devoir, je fus moins sensible à la pitié qu'à la joie, et je ne pensai qu'à tirer parti d'une disposition qui pouvoit encore changer. Je fis appeler le concierge, pour

TAYLOR INST. OXFORD

finir avec lui le règlement des frais. Ma surprise fut extrême d'entendre pour réponse qu'il étoit satisfait, lui et le messager d'état, et que, pendant que je m'étois entretenu avec mon frère, on lui avoit apporté, sous notre nom, une somme qui surpassoit même ses prétentions. Il ne falloit pas chercher long-temps pour découvrir à qui nous étions redevables de ce nouveau bienfait. C'étoit Sara, qui, ne s'occupant que du succès de ses soins, s'étoit fait informer, aussitôt que moi, de tout ce qui pouvoit encore le retarder.

Patrice me confessa, au milieu de son trouble, qu'il sentoit le prix de tant de générosités. Nous nous rendîmes directement chez Sara, dont il étoit juste de satisfaire l'empressement par notre première visite. Ce fut en chemin que, m'étant souvenu du pouvoir qu'elle m'avoit donné de régler le temps et la cérémonie de son mariage, je conçus la pensée de ne pas laisser à Patrice un moment pour se refroidir. Je donnai ordre secrètement au domestique qui me suivoit d'avertir un ecclésiastique que j'avois déjà prévenu ; et, ne doutant point que mon projet ne fût approuvé de Sara et de Dilnick, je résolus de profiter du tumulte même des premiers compliments pour sceller notre bonheur commun par les cérémonies de l'église. Patrice avoit marché long-temps sans parler. Je suis inquiet, me dit-il enfin, du rôle que j'ai à soutenir. Comment paroître sans embarras devant une personne à qui j'ai tant

d'obligations, avec si peu d'espérance de pouvoir jamais les reconnoître ? Sommes-nous éloignés de chez elle ? Je fus ravi de voir prendre ce cours à ses réflexions. Nous touchions à la maison de Sara. Votre inquiétude est juste, lui dis-je, si vous perdez de vue votre promesse, et toutes les raisons qui vous y ont engagé ; mais avec un peu de fidélité à l'honneur, vous devez ressentir moins d'embarras que de joie et d'assurance à la vue d'une personne qui attend son bonheur de vous. Et lui montrant la porte au moment qu'il y pensoit le moins, je l'introduisis brusquement sans prêter l'oreille à sa réponse.

Sara parut elle-même un peu déconcertée de nous voir arriver sans s'y être attendue. Sa rougeur et celle de Patrice auroient formé une scène agréable pour des spectateurs indifférents. Mais voulant leur épargner toutes les explications qui pouvoient sentir la contrainte, je les mis tout d'un coup où ils ne seroient parvenus que par bien des longueurs. En vous présentant mon frère, dis-je à Sara, je vous offre un bien qui est à vous par toutes sortes de droits ; et son bonheur est de trouver aujourd'hui son devoir dans ce qui est capable de flatter ses plus tendres inclinations. S'il a dû juger des sentiments que vous avez pour lui par les généreuses preuves qu'il en a reçues, vous devez juger des siens par vos propres bienfaits, et par l'opinion que vous avez eue de lui lorsque vous l'en avez cru digne. Des engagements de cette

ture ont déjà toute la force de ceux du mariage, et les cérémonies de l'église ne sont nécessaires que pour les sanctifier. Elles ne seront pas retardées long-temps, ajoutai-je en regardant Sara ; et, si vous en croyez l'ardeur des sentiments que je dois partager avec mon frère, j'aurai dès aujourd'hui la satisfaction de vous nommer ma belle-sœur. J'attendis un moment sa réponse. Elle ne la prononça point, mais elle exprima son consentement par une inclination gracieuse et modeste. Patrice, à qui je n'avois pas laissé le temps d'ouvrir la bouche, prit cet intervalle pour lui adresser quelques compliments moins tendres que civils et spirituels ; et, parlant néanmoins du bonheur d'être à elle comme d'une fortune digne d'envie, il ajouta qu'il n'osoit l'accepter aussi promptement que je le proposois, et qu'il demandoit quelque temps pour le mériter. Je conçus son adresse ; et tremblant de me voir obligé à de nouvelles discussions en présence de Sara, je me tournai vers Dilnick, à qui je demandai, sans affectation, s'il n'étoit pas d'avis comme moi de ne pas différer ce qui pouvoit être exécuté au même moment. Il me répondit en riant que c'étoit leur rendre service à l'un et à l'autre, et que Patrice sur-tout avoit besoin de ce soulagement à la fin d'une longue prison. Heureusement l'ecclésiastique, que j'avois fait avertir, parut avec deux surplis sous le bras, et le rituel ecclésiastique à la main. Voyez, leur dis-je, si mon zèle vous laisse quelque chose à désirer ; et m'étant

revêtu aussitôt du surplis, je pris la main de Sara, que je mis dans celle de Patrice. Il me regardoit d'un œil interdit. Que Rose, lui dis-je pour le soutenir, recevra de consolation d'une si heureuse nouvelle! Une courte prière, leur consentement que je leur fis prononcer en peu de mots, et ma bénédiction que je leur donnai en prenant le témoignage des assistants, firent l'essence de cette cérémonie. Le nœud indissoluble étant ainsi formé, je les fis mettre à genoux avec moi pour achever avec moins de précipitation. Mon cœur s'échauffa de joie et de tendresse en remerciant le ciel de l'heureuse fin qu'il accordoit à mes désirs. Il m'étoit lui-même témoin que je n'avois en vue que sa gloire, le bonheur de mon frère, l'intérêt de notre famille, et les bienséances même du monde, autant qu'elles peuvent s'accorder avec la religion. On reconnoîtra dans la suite de notre histoire de quelle nécessité il étoit de peser sur toutes ces circonstances.

Quelques sentiments qui pussent s'élever dans le cœur de Patrice, il avoit trop d'honneur et d'esprit pour ne pas sentir ce qu'il devoit à ses engagements. Il embrassa son épouse après notre prière; et, quoiqu'il ne fît point remarquer toute l'ardeur que j'aurois souhaité dans ses embrassements, il ne lui échappa rien du moins qui pût rendre sa disposition suspecte. Pour elle, il paroissoit visiblement qu'elle se croyoit en effet au plus beau jour de sa vie. La joie qui éclatoit dans ses yeux,

ses caresses modestes, ses regards, ses attentions, me firent penser plus d'une fois qu'elle faisoit le personnage de Patrice. Il étoit question de confirmer le sceau de l'église par un acte civil, suivant la méthode ordinaire. J'avois bien pressenti que je n'aurois pas besoin de précautions pour la disposer à traiter favorablement mon frère. Elle lui fit tous les avantages qui étoient autorisés par les lois; et voulant, lui dit-elle, tenir tout de lui avec son cœur, elle lui abandonna au même moment les sommes qu'elle avoit apportées, avec les clefs de toutes ses malles, et celles même de ses cabinets d'Antrim. En vain se défendit-il de les recevoir. Elle l'exigea comme une complaisance qu'elle vouloit prendre, ajouta-t-elle, pour l'augure de leur éternelle tendresse. J'applaudissois à ces tendres transports; et je ne doutai point que, sensible comme je connoissois Patrice, il ne prît bientôt malgré lui-même du goût et de l'attachement pour une femme si aimable.

Dilnick, qui aimoit le plaisir de la table, ne parla plus que de célébrer la fête par un dîner somptueux qu'il prit soin de faire préparer. Il y invita, avec le consentement de ma belle-sœur, trois de ses amis, qu'il avoit déja informés de notre joie, et qui avoient assez connu mon père, et celui de Sara, pour prendre part au bonheur des deux familles. Ils arrivèrent à l'heure marquée; mais rien ne fut égal à notre étonnement, lorsque nous vîmes entrer avec eux mylord Linch,

qui se jeta impétueusement au cou de Patrice. Il étoit à Dublin depuis quelques jours ; et se trouvant lié avec un des amis de Dilnick, de qui il venoit d'apprendre toutes les circonstances qu'il n'avoit sues qu'imparfaitement par le bruit public, il n'avoit pu résister à l'impatience de nous embrasser. Le souvenir du passé n'empêcha point Patrice de le recevoir avec beaucoup d'amitié. Ses premières offenses avoient été réparées par son propre malheur, et par le zèle qu'il avoit fait ensuite éclater pour le service de mes frères. D'ailleurs ses sentiments pour Rose étant toujours les mêmes, nous ne pouvions le regarder comme un ennemi de notre famille, lorsqu'il brûloit de s'y attacher par le lien le plus étroit. Il n'ignoroit point la triste situation de Rose ; et non seulement il étoit un de ceux dont elle se plaignoit que les soins l'avoient importunée dans sa retraite, mais l'intérêt même qu'il prenoit à ses peines, et le désir d'obtenir d'elle et de nous la liberté de les finir, étoit la principale cause de son voyage : cependant sa discrétion ne lui permettant point de s'ouvrir au premier moment sur toutes ses vues, il se borna d'abord à des félicitations sur le mariage de mon frère, et il nous pria de trouver bon qu'il demeurat à dîner avec nous.

On se mit à table avec tous les préparatifs qui pouvoient nous promettre de la joie. Patrice même, que j'observois continuellement, sembloit se prêter de bonne grace à la fête ; et, quoique je crusse

apercevoir un reste de mélancolie dans ses yeux, j'étois toujours persuadé que les charmes et la tendresse de son épouse en triompheroient bientôt. Je l'excitois moi-même à se livrer au plaisir ; et le fond naturellement sérieux de mon caractère ne m'empêchoit pas d'entrer dans la disposition des convives, que Dilnick animoit par sa gaieté et par son entretien. Enfin tout le monde paroissoit livré au même sentiment, lorsque mylord Linch, entre divers compliments qu'il adressoit aux deux époux, crut pouvoir mêler les excuses qu'il devoit à mon frère pour le mauvais office qu'il lui avoit rendu à Paris. Il les tourna à la vérité d'une manière si galante, qu'elles ne pouvoient être choquantes pour Sara ; mais en se félicitant lui-même d'avoir contribué sans y penser au bonheur qui attendoit Patrice en Irlande, il fortifia les sombres réflexions que je m'efforçois de dissiper, et qui n'agissoient déjà que trop sur son cœur. Du moins n'observai-je rien de plus vraisemblable à quoi je pusse attribuer les tristes effets qu'elles produisirent. Je remarquai l'impression que Patrice en ressentit, et je me hâtai de faire prendre un autre cours à la conversation. Il s'aperçut de ma contrainte, qui servit peut-être quelques moments à redoubler la sienne ; mais, succombant enfin au poids qui lui opprimoit le cœur, il se leva sans prononcer un seul mot, pour aller respirer dans une chambre voisine. N'ayant pu me tromper à ce mouvement, je me levai aussi pour le suivre, dans la seule

pensée de le rappeler à lui-même par une courte exhortation. On prit mon départ pour la marque de quelque alarme qu'on me supposoit pour sa santé. Tous les convives en ayant la même opinion, ils quittèrent la table comme de concert, et vinrent après moi, en se demandant d'un air inquiet les uns aux autres s'il se trouvoit mal. Il s'étoit assis près d'une table, sur laquelle il avoit le coude appuyé, et la tête sur sa main. Soit que l'empressement de tant de personnes qui l'avoient suivi, et la crainte peut-être qu'on n'eût pénétré quelque chose de ses agitations, lui causassent une révolution subite, soit que le poids de ses peines commençât en effet à surpasser ses forces, nous ne fûmes pas plutôt autour de lui, qu'il tomba à nos pieds sans connoissance et sans sentiment.

Les secours n'étant point éloignés, on ne fut pas long-temps à lui faire rappeler ses esprits. Son épouse fut la plus ardente à lui rendre toutes sortes de soins. Il remarqua son zèle; et touché sans doute de tant d'affection, il prit une de ses mains qu'il baisa respectueusement. Les médecins, qui furent appelés aussitôt, lui trouvèrent une fièvre violente. Ils le forcèrent de se mettre au lit; et, jugeant que le repos lui étoit nécessaire, ils voulurent qu'on l'y laissât quelques heures sans l'interrompre. S'étant fait expliquer les circonstances de cet accident, ils l'attribuèrent à l'imprudence qu'il avoit eue de s'exposer tout d'un coup à l'air, en sortant du château, et au passage trop

précipité de la tristesse d'une prison à la joie d'un festin. Loin de combattre leur erreur, je fus ravi de voir tout le monde disposé à trouver cette explication juste et naturelle. On devint tranquille sur leur parole ; et Sara même se laissa persuader, malgré son inquiétude, de retourner à table avec la compagnie.

J'avois des idées bien différentes de ce qui venoit d'arriver ; et je brûlois de pouvoir me dérober avec bienséance pour retourner au lit du malade, à qui je jugeois bien qu'un moment de mon entretien étoit plus nécessaire que le repos. J'en fis naître l'occasion sous quelque prétexte, et j'arrêtai même Sara qui étoit aussi empressée que moi de le revoir. Il poussa un profond soupir en me voyant approcher. Je m'assis proche de lui, et j'y demeurai quelques moments sans parler, feignant en apparence de ménager son repos, mais au fond pour attendre qu'il m'ouvrît son cœur, et qu'il s'expliquât le premier. Enfin, voyant qu'il continuoit de garder le silence, je lui témoignai l'inquiétude où son évanouissement avoit été capable de nous jeter, et l'espérance où nous étions néanmoins que cet accident seroit sans suite dans un tempérament tel que le sien. Ah ! me dit-il, d'une voix basse, et comme s'il eût appréhendé d'être entendu, les suites que je crains ne sont pas celles qui peuvent menacer ma santé et ma vie ; le sacrifice en est fait, et j'abandonne au ciel l'une et l'autre. Y pensez-vous, me hâtai-je

d'interrompre ? Vous m'alarmez par un discours que j'ai peine à comprendre. Je devine vos alarmes, reprit-il aussitôt, mais je ne puis les guérir, et vous avez dû les prévoir. Je me suis sacrifié à vos volontés et à l'intérêt de ma famille ; en demandez-vous davantage ? Mais Sara, interrompis-je encore ; n'aurez-vous pas pour une épouse.... ? Il m'arrêta : j'aurai pour Sara, me dit-il, tout ce que je vous ai promis pour elle ; du respect pour ses vertus, car je sens tout ce qu'elle vaut, et je n'admire pas moins que vous sa bonté et ses charmes ; de la reconnoissance pour ses bienfaits ; de la complaisance et de l'attention pour tous ses désirs. C'étoit à vous, qui vous êtes chargé de lier mon sort au sien, à lui déclarer ce que j'étois capable de mettre dans notre engagement, et à quelles conditions je pouvois être à elle. Je n'y ai pas eu d'autre part que celle d'une soumission aveugle, qui m'a fait renoncer au soin de moi-même pour l'intérêt et l'honneur d'autres. Vous ne l'ignorez pas, je ne fais que vous répéter ce que je vous ai juré plusieurs fois dans la présence du ciel. Prenez donc sur vous, ajouta-t-il avec une espèce d'indifférence, le succès de votre entreprise, comme vous en avez pris le dessein et l'exécution. Si vous croyez que Sara attende plus que vous n'avez dû lui promettre, et que je ne puis lui offrir, faites-lui perdre cette espérance ; préparez-la dès aujourd'hui à la conduite que je tiendrai avec elle ; représentez-moi comme un caractère

froid, distrait, mélancolique, farouche. Ajoutez-y, si vous voulez, que je n'en serai pas moins respectueux ni moins civil; c'est tout ce qu'elle doit attendre, et je ne vous ai pas promis davantage.

Un discours si étrange, et le ton dont il fut prononcé, me causèrent un saisissement dont je ne me remis pas tout d'un coup. Dans l'embarras où je me trouvai pour y répondre, je me rappelai, comme j'avois déja fait mille fois, tous les motifs qui m'avoient fait souhaiter ce fatal mariage, et les démarches dans lesquelles je m'étois engagé pour le faire réussir. Mes vues ni ma conduite ne me présentant rien de criminel, je me serois peut-être armé de toute l'autorité de ma profession et de mon âge contre un caprice opiniâtre qui me paroissoit blesser toutes sortes de droits et de lumières, si je n'eusse entendu Sara qui s'approchoit. Sa présence me parut le meilleur remède que je pusse apporter aux dégoûts de mon frere; et, ne doutant pas du moins qu'il ne la traitat avec autant de civilité qu'il se proposoit de froideur, je pris le parti de le laisser seul avec elle.

Je trouvai mylord Linch qui brûloit de m'entretenir en particulier. Je répondis à son empressement. Le hasard, me dit-il, qui me procure ici l'honneur de vous voir, m'épargne le chemin que j'aurois fait jusqu'à Killerine. Mes intérêts n'ont pas eu plus de part à mon voyage que les vôtres; ou plutôt ma plus forte passion étant de les unir, je me les propose déjà comme s'ils ne pouvoient

plus être séparés. Il continua de me raconter tout ce qui avoit suivi son démêlé avec mes frères, dont il supposoit que j'avois été informé par leurs lettres. La captivité de Georges ; le danger du même sort, auquel il avoit été exposé, et qu'il n'avoit évité qu'en changeant d'habit et de nom à Paris, où cette crainte ne l'avoit pas empêché de solliciter ardemment la grace de mon frère ; le prix que Rose avoit attaché au succès de son zèle ; le malheur qu'il avoit eu de le manquer par la rigueur inflexible de la cour ; enfin la retraite de Rose dans un couvent, et le départ de Patrice, furent des préludes que l'espoir de m'engager dans ses intérêts le porta à me retracer, comme le désir d'apprendre quelques nouvelles circonstances me les fit écouter patiemment. Si vous avez pu savoir, poursuivit-il, une partie de ce détail par la bouche de Patrice, vous ignorez tous deux sans doute que Rose est sortie du couvent où elle s'étoit retirée. Mes recherches m'ont fait découvrir son nouvel asile ; et, toujours plein de la tendresse qu'elle m'a inspirée, je lui ai fait offrir de nouveau la disposition de ma fortune. Elle a refusé de me voir ; elle a rejeté aussi de ma main des secours trop légers pour les faire valoir, mais dont je ne sais que trop combien elle a besoin dans sa situation. Enfin, poussé par l'amour, et persuadé qu'une fille n'est pas à plaindre lorsqu'on la force de devenir riche et heureuse, j'ai pris le parti de louer sous un nom emprunté l'appartement qui répond

au sien dans une maison voisine. N'en étant séparé que par un mur commun, je l'ai fait percer sans bruit ; et ce que je lui ai laissé d'épaisseur peut être renversé avec le moindre effort. Mon dessein, si je puis le confesser sans honte, étoit de prendre le temps de la nuit pour enlever une personne que j'adore, et sans laquelle je n'ai plus de bonheur à espérer. Le respect que je dois à sa naissance et à sa vertu ne m'avoit pas permis de former cette entreprise sans prendre des mesures pour l'épouser sur-le-champ. Cependant, à la veille de l'exécution, un scrupule d'honneur m'a retenu. J'ai pensé que si la réputation de votre sœur n'avoit rien à souffrir lorsque ma violence se trouveroit aussitôt réparée par son mariage légitime, une maison que je dois respecter, et qui a des alliances avec la mienne, en recevroit toujours quelque tache ; sans compter que, n'osant me promettre de vous et de vos frères l'aveu d'une action si hardie, je m'exposois à la nécessité de vivre avec vous dans une division éternelle. Ces considérations ont prévalu. Sans renoncer absolument à mon dessein, que je regarde comme la seule voie qui puisse vaincre le cœur de Rose, je me suis déterminé à le communiquer à votre frère. On m'a laissé la liberté de le voir à la Bastille. Il m'a reçu sans aucune marque de ressentiment ; et confessant qu'il m'auroit vu volontiers le mari de sa sœur, si la tendresse qu'il a pour elle ne lui eût fait craindre de forcer son inclination, il ne m'a

pas entendu parler des embarras où elle est réduite sans l'accuser de s'y être précipitée elle-même, et sans plaindre son obstination qui a causé toutes nos disgraces communes. J'ai saisi cette occasion pour lui découvrir mes vues, et pour le presser de les approuver. Ma franchise l'a touché. Il n'a mis qu'une condition à ma démarche, c'est qu'elle soit communiquée à ses frères, et que j'obtienne d'eux l'approbation qu'il m'accorde. Je l'apporte signée de sa main, ajouta-t-il; et quoique mes affaires ne soient pas terminées à Saint-Germain, je n'ai rien eu de si pressant que d'en finir une, dont je fais dépendre tout le bonheur de ma vie. Il me présenta aussitôt le billet de Georges, qui ne contenoit qu'un simple consentement au mariage de mylord Linch avec Rose.... sa sœur, sans aucune mention expresse de l'enlèvement; et il joignoit à son récit les instances les plus tendres et les plus pressantes, en m'offrant même un empire absolu sur son bien, qu'il remettoit, me dit-il, entre mes mains.

Quoiqu'une proposition de cette nature eût commencé par me révolter, et qu'elle me parût mériter toutes mes réflexions, la réponse qu'on me demandoit me causa peu d'embarras. Je rendis graces à mylord Linch de l'inclination qu'il conservoit pour ma sœur. Ne pensant à chaque moment, lui dis-je, qu'à partir moi-même pour Paris, je me flatte d'avoir conservé assez de pouvoir sur l'esprit de Rose pour lui faire goûter tout

ce qui convient à sa sagesse et à l'honneur de sa famille. J'espère que les moyens violents nous seront inutiles; mais quand il deviendroit nécessaire de les employer, vous trouveriez bon que ce ne fût qu'après avoir épuisé toutes les autres ressources. Cette manière de m'expliquer, qui n'étoit ni opposée ni trop favorable à ses espérances, me laissoit le maître d'approfondir les avantages d'une alliance dont je n'avois connu les premiers projets que par le récit de Patrice. D'ailleurs j'étois résolu effectivement de ne pas différer mon départ pour la France; et dans l'ardeur avec laquelle j'avois pressé le mariage de Patrice, il entroit presqu'une égale envie de me trouver libre, pour aller donner tous mes soins à la consolation de ma sœur. Cependant je ne pus m'empêcher de témoigner à mylord Linch combien j'étois alarmé de ce mur à demi percé, qui la mettoit comme à découvert. Il me rassura, en m'apprenant qu'il avoit laissé dans l'appartement une femme qui étoit destinée, suivant ses premières vues, à servir Rose, et que tous ses domestiques étoient logés par son ordre dans diverses maisons du voisinage, pour être à portée non seulement de secourir ma sœur dans toutes sortes d'occasions, mais encore de l'observer, et sur-tout de la suivre, si quelque raison l'obligeoit de changer de demeure. Je conçus qu'elle étoit en sûreté avec ces précautions; mais quelle idée devois-je me former de son sort, lorsque, joignant de si étranges circonstances à celles de sa

lettre, je me la représentois tout à la fois luttant contre la misère, et comme environnée d'une troupe de loups ravissants qui en vouloient à son repos et à sa liberté? Le dessein que la faveur du ciel avoit détourné dans mylord Linch ne pouvait-il pas naître au duc de.... et à ses autres amants qu'elle ne m'avoit pas fait connoître par leur nom? A quoi étoit-elle continuellement exposée? Je serois parti sur-le-champ, si je n'eusse consulté que mon ardeur; et mylord Linch, qui me croyoit déjà dans ses intérêts, profitoit de l'aveu que je lui avois fait de mon dessein pour me presser de ne le pas différer. Je n'étois arrêté que par deux raisons; l'envie de voir Patrice tranquillement établi dans le comté d'Antrim avant mon départ, et la nécessité de faire une somme assez forte pour n'être dans la dépendance de personne à Paris.

Mylord Linch vouloit s'ouvrir à Patrice. Je le priai de me laisser ce soin; et retournant au lit de mon frère que je trouvai encore avec son épouse, leurs mains tendrement entrelacées, je tirai un augure si favorable de la situation où je les surprenois, que je crus pouvoir en user plus librement avec ma belle-sœur, et traiter nos affaires en sa présence, comme un intérêt commun. Je leur appris le sujet du voyage de M. Linch, ses propositions, et les instances avec lesquelles il me pressoit de partir. Quoique j'eusse évité de toucher la triste situation de Rose, Sara comprit

qu'une fille exposée à un enlèvement dont elle ne pouvoit se défendre, n'étoit pas dans une situation heureuse; et la tendresse de son cœur s'alarmant tout d'un coup pour la sœur de Patrice, elle fut la première à m'interrompre, pour exiger deux choses sur lesquelles elle insista avec la même ardeur. Vous seriez cruel, me dit-elle, de prêter les mains à l'enlèvement de Rose, et de vouloir la marier malgré elle à mylord Linch. Je sais qu'il est riche, mais le bonheur dépend-il des richesses? Si la fortune de ma sœur ne répond pas à vos désirs, ajouta-t-elle en s'autorisant déjà d'un nom si tendre, faites-la repasser en Irlande. Ne serai-je pas trop heureuse d'avoir une compagne si chère, et de pouvoir contribuer à son établissement? et serrant les mains de son mari, elle lui demanda la liberté et le retour de Rose, comme deux faveurs qu'elle vouloit obtenir.

Je démêlai dans les yeux de mon frère que son esprit n'étoit pas sans embarras. Cependant prenant parti sans balancer pour le sentiment de Sara, il se joignit à elle pour me prier de ne pas retarder l'exécution de ce qu'elle désiroit. Nous convînmes que, sans nous expliquer ouvertement avec mylord Linch, nous lui marquerions notre reconnoissance dans les termes dont je m'étois déjà servi; et que s'il étoit même disposé à partir aussitôt que moi, je ne refuserois pas de faire le voyage avec lui. Sara n'attendit point que je représentasse la nécessité où j'étois de faire

auparavant celui d'Antrim. Elle me dit qu'il étoit juste que Patrice et elle fussent chargés de tous les frais de mon entreprise, tandis qu'ils me chargeoient eux-mêmes de la peine et du succès. Mon départ fut réglé pour le lendemain. Je communiquai sur-le-champ cette résolution à mylord Linch, qui ne balança point à répondre qu'il seroit prêt à m'accompagner.

Après tant de soins et d'inquiétudes, j'aurois commencé à trouver quelque douceur dans l'espérance, si j'eusse pu partir plus tranquille sur les dispositions de Patrice. Je m'entretins de cette idée une partie de l'après-midi, en attendant l'occasion de lui parler sans témoins. Sa fièvre étoit toujours ardente; et, de quelque manière qu'il fallût expliquer l'air de complaisance que j'avois cru lui voir pour son épouse, je ne pouvois attribuer les désordres de sa santé qu'aux agitations de son esprit. Le moment que je souhaitois arriva; l'ayant trouvé seul: Je vous quitte, lui dis-je; et si je vous laisse avec une santé incertaine, j'emporte du moins la douceur de vous croire un peu plus sensible au mérite de votre épouse. J'ai remarqué les progrès qu'elle a faits dans votre cœur, et j'en ai remercié le ciel au fond du mien. Il m'interrompit: Hé bien, me dit-il d'une voix languissante, partez avec cette opinion. Je souhaite qu'elle puisse la prendre aussi. Vous serez satisfaits tous deux, et je serai le seul misérable. Comment, repris-je avec étonnement, vous ne pensez pas à vivre

heureusement avec elle, et vous lui refuseriez les sentiments qu'un honnête homme doit à une femme aimable et vertueuse? que signifioient donc les caresses que vous lui faisiez tantôt? Il me conjura de ne pas irriter ses peines, et de me souvenir de ce qu'il m'avoit dit quatre heures auparavant, comme d'une règle dont il ne s'écarteroit jamais. J'ai l'humeur douce, continua-t-il; je ne suis point capable de résister aux avances d'une femme; et lorsque Sara viendra m'accabler, comme tantôt, des marques obligeantes de sa tendresse et de son inquiétude, je n'aurai pas la brutalité de la repousser: mais ce qui pourra servir à sa tranquillité, sera toujours inutile pour la mienne. Pourquoi me remettre sur cette triste matière, ajouta-t-il en s'interrompant lui-même? ne vous souvenez-vous pas de tout ce que je vous ai promis?

Je crus qu'étant encore si rempli de ses préventions, il étoit inutile de les combattre à la veille de mon départ. J'aurois rompu cet entretien à l'heure même; et, le recommandant au ciel, je ne me serois plus occupé que des préparatifs de mon voyage, s'il ne m'eût témoigné lui-même qu'il avoit quelque chose d'importance à me communiquer M'étant rapproché de lui, je remarquai que son visage s'étoit couvert de rougeur. Il me pria de l'écouter, et il me tint ce discours:

Hélas! quel détour dois-je employer pour vous découvrir un secret que les circonstances ne me

permettent plus de vous cacher ? Vous partez pour Paris, où vous espérez peut-être de retrouver des Pesses. Il en est bien éloigné. Si vous vous souvenez du récit que je vous ai fait à Killerine, vous m'avez entendu louer son zèle, et confesser le penchant que j'avois à le servir auprès de Rose ; mais ce que vous avez pu croire qu'il ne devoit qu'à ma reconnoissance et à mon amitié venoit d'une autre cause. Après la ruine de nos affaires, et dans le temps qu'il m'offroit tout son bien pour les rétablir, je lui avois fait la confidence du plus sensible de mes maux. Ma passion pour mademoiselle de L..., et son évasion imprévue, qui me faisoit ignorer jusqu'au chemin qu'on lui avoit fait prendre, touchèrent un cœur à qui l'amour faisoit sentir les mêmes tourments. Son intérêt le porta peut-être aussi à m'offrir un service dont le salaire devoit être de la même nature. En un mot, il s'engagea à faire le voyage d'Allemagne, où j'étois persuadé que M. de L..... s'étoit rétiré avec sa fille, et à visiter plusieurs grandes villes où il avoit été employé pour les affaires du roi. Le retour qu'il me proposa fut de lui ménager le cœur de Rose, tandis qu'il alloit parcourir la moitié de l'Europe pour m'en assurer un que je croyois prêt à m'échapper. Dans l'ardeur d'une malheureuse passion, je lui promis beaucoup plus qu'il n'osoit peut-être espérer. Ne m'étant jamais aperçu que Rose eût d'autres raisons de

le rebuter que celles que Georges lui avoit inspirées, je me flattai de les surmonter. Georges, lui dis-je, est pour long-temps à la Bastille; le doyen vous aime; Rose même n'a jamais marqué d'aversion pour vous, et je me suis toujours imaginé qu'elle vous donneroit bien des préférences, si elle écoutoit son cœur plus que son ambition. Enfin, je lui promis d'avoir pour ses intérêts le même zèle qu'il auroit pour les miens; et, pour donner plus de force à cet engagement, je lui fis un écrit signé de mon nom, avec toutes les formalités qui peuvent lier un homme d'honneur.

Il est vrai qu'ayant voulu commencer aussitôt à prévenir Rose en sa faveur, je remarquai que, sans le haïr, elle ne recevoit pas mes impressions aussi facilement que je m'en étois flatté. Je l'aurois soupçonnée d'avoir le cœur rempli d'une autre passion, si je n'avois su depuis longtemps, par des preuves certaines, que M. le duc de... et mylord Linch, les seuls hommes dont les soins avoient éclaté, étoient fort éloignés de lui plaire; et, dans l'assiduité que j'avois à la voir au couvent, je ne m'apercevois point qu'elle y reçût d'autres visites que les miennes. Cependant, un jour qu'ayant choisi sans dessein une heure différente de celle que je prenois ordinairement pour la voir, j'étois seul à l'attendre à la grille, je vis un domestique sans livrée qui présenta plusieurs fois sa tête à la porte,

comme s'il eût attendu quelque réponse qu'il s'ennuyoit de ne pas recevoir. Ce fut du moins l'opinion que je pris de sa curiosité; et, ne pouvant résister à la mienne, je lui demandai naturellement ce qui l'amenoit. Il me confessa qu'il attendoit les ordres d'une pensionnaire du couvent, à qui il venoit de rendre une lettre. Mademoiselle de..., lui dis-je, en nommant ma sœur? Il avoua que c'étoit elle. Je pris sur-le-champ une résolution qui va vous surprendre. Fort bien, lui dis-je; je serai discret, et je ne veux pas vous interrompre. Sortant ensuite du parloir, je lui laissai le temps de recevoir la réponse qu'il attendoit; mais j'étois à quatre pas de la porte avec mon laquais; et, l'ayant vu sortir, je l'arrêtai, en le menaçant des dernières extrémités s'il ne me remettoit la lettre qu'il venoit de recevoir. Dans un lieu désert, où nous ne pouvions être aperçus de personne, il ne put éviter de me satisfaire. Je m'éloignai aussitôt pour retourner chez moi, où je voulois remettre à lire tranquillement une pièce si intéressante. Mon laquais m'avertit que l'autre nous suivoit; mais n'ayant point de mesures à garder dans une affaire de cette nature, j'affectai de continuer mon chemin sans y faire attention.

Jugez avec quel empressement j'ouvris la lettre de ma sœur. Elle ne contenoit que six lignes, dont j'ai retenu tous les termes. Je n'écouterai jamais, disoit-elle, une proposition qui blesse

mon devoir. Ne la renouvelez plus, si vous voulez que je conserve l'opinion que j'ai de vous. N'est-ce pas assez d'avoir arraché de moi un aveu que je me reproche? et quel fond ai-je à faire sur votre estime, sans laquelle je ne serois point sensible à votre tendresse, si les voies que vous m'ouvrez ne sont propres qu'à me la faire perdre? Attendez que mes affaires s'éclaircissent. Ce sera mon devoir alors de répondre à vos sentiments; mais c'est le vôtre aujourd'hui de ne pas abuser du penchant que j'ai pour vous, et de l'embarras où je me trouve.

Cette lecture, continua Patrice, ne me causa point d'autre émotion que celle de la surprise. Il n'étoit pas extraordinaire qu'une fille aussi aimable que Rose plût à tous ceux qui la connoissoient; et je ne lui faisois pas un crime d'être sensible elle-même à la tendresse d'un homme de mérite. D'ailleurs, jugeant de ses engagements par ses expressions, je ne pouvois l'accuser d'être sortie de certaines bornes, dans lesquelles il me semble que l'amour peut aisément s'accorder avec l'honneur. Mais je ne revenois point de ma surprise, en considérant de quelle adresse elle avoit eu besoin pour nous déguiser une passion qui ne pouvoit être née nouvellement, et qui ne l'engageoit point dans un commerce de lettres, sans avoir fait de grands progrès dans son cœur. Je cherchois qui pouvoit être cet heureux amant qui étoit

préféré au duc de . . . , à des Pesses et à mylord Linch. Il ne se présentoit rien à ma mémoire qui pût me faire sortir de ce doute, lorsque mon laquais vint m'avertir qu'un homme bien mis et d'une figure avantageuse demandoit à me parler. Il ajouta qu'il n'y avoit point d'apparence que j'en fusse connu, parcequ'en demandant à me voir, il n'avoit pu lui dire mon nom, et qu'il ne m'avoit désigné qu'en lui demandant son maître. Je ne doutai point que cette visite n'eût quelque rapport à la lettre de ma sœur, et toutes les craintes qui pouvoient me rester d'un autre côté ne m'empêchèrent pas de la recevoir. L'inconnu étoit, en effet, un homme de bonne mine. Il s'avança fièrement; et, ne mettant pas moins de fierté dans le ton de sa voix, il me demanda de quel droit et par quelles vues j'avois employé la violence pour m'emparer d'une lettre à laquelle je n'avois aucune part. Je souris de cette question, qui sentoit la menace; et sans donner un air fort sérieux à ma réponse : Il est vrai, lui dis-je, que j'aurois des droits beaucoup plus clairs sur mademoiselle de . . . . . si j'étois son père; mais elle n'est que ma sœur. Ces deux mots ayant éclairci ses doutes, il me fit des excuses d'un air embarrassé; et, se jetant sur le mérite de Rose, il me félicita d'être le frère d'une personne si charmante. Oui, interrompis-je d'un ton plus ferme, jeune et charmante, mais

digne aussi d'être respectée par sa naissance et par l'honnêteté de ses sentiments ; et qui penseroit à elle sans prendre cette route s'exposeroit à trouver de l'obstacle en chemin. J'approuve cette généreuse chaleur, me dit l'étranger, et j'en ferai même valoir toute la justice, car ce n'est pas mon intérêt propre, ajouta-t-il, qui m'a conduit ici. Il se leva ; et, m'ayant renouvelé civilement ses excuses, il se retira, sans vouloir être accompagné jusqu'à la porte.

Cette conversation me laissa plus d'inquiétude que de chagrin. L'opinion que j'avois de Rose, et les expressions mêmes de sa lettre, me garantissoient assez sa vertu ; mais j'aurois souhaité de pouvoir découvrir qui s'étoit mis si bien dans son cœur, et par quelle voie il y étoit parvenu. N'espérant ces lumières que d'elle-même, je résolus de ne pas attendre qu'elle pût être prévenue par son amant. Je retournai à sa grille ; et, ne la trouvant informée de rien, je pris occasion de quelques nouvelles instances en faveur de des Pesses, pour lui témoigner que je lui croyois d'autres raisons de froideur que son indifférence naturelle. Je ne voulus pas même l'exposer à recourir au déguisement pour se défendre ; et, lui confessant que le hasard m'avoit appris ce que je ne cherchois point à pénétrer, je me plaignis qu'elle eût manqué de confiance pour un frère qui l'aimoit si tendrement. Elle n'étoit pas capable des artifices que j'avois voulu prévenir.

La candeur étoit dans ses yeux et sur ses lèvres. Elle prit mes mains en rougissant; et me demandant pardon de sa timidité, me dit-elle, beaucoup plus que de sa défiance, elle me promit de m'apprendre ce qu'elle se reprochoit depuis long-temps de m'avoir caché. Mais s'interrompant aussitôt : vous le connoissez donc, reprit-elle en baissant les yeux ? pouvez-vous m'apprendre son nom ?

Cette question prononcée avec feu, quoique d'un air rêveur, me fit trop connoître que non seulement la blessure de Rose étoit profonde, mais qu'il y avoit quelque circonstance extraordinaire dans son aventure. J'étois impatient d'entendre cet étrange secret. Vous vous souvenez, me dit-elle enfin, de ce premier bal où vous me conduisîtes avec Georges. L'assiduité que M. le Duc de... eut auprès de moi ne m'empêcha point de remarquer que j'étois observée avec autant de soin par un homme dont la figure et l'attention m'intéressèrent beaucoup davantage. Il changea vingt fois de place pour se saisir de celles qui l'approchoient de la mienne, ou qui lui donnoient plus de facilité à me regarder. Je veillois trop sur moi-même pour lui laisser apercevoir que j'étois frappée de la persévérance de ses regards : mais il est vrai que j'en ressentis des effets qui m'étoient encore inconnus ; et j'aurois eu la curiosité de m'informer de sa qualité et de son nom, si la bienséance ne m'eût arrêtée. Ainsi je perdis l'unique occasion que j'aie eue de le connoître.

cependant d'autres soins ayant presque effacé ce souvenir, il ne m'en restoit qu'une foible impression, lorsque Georges prit le parti de vous laisser avec le doyen, pour s'établir avec moi dans une maison différente. Je n'eus point d'autre motif pour le suivre, que l'ascendant qu'il avoit gagné sur mon esprit. Mais dès la première fois que je sortis pour aller à l'église, je fus comme effrayée de me trouver à côté de ce même homme que j'avois pris plaisir à voir au bal. Il me confessa qu'il ne devoit point cette rencontre au hasard : toute son occupation avoit été de me chercher ; il trouvoit enfin l'occasion de m'expliquer une partie de ses sentiments. Que puis-je dire pour me justifier de l'avoir écouté ? Il me les expliqua en effet avec tant de respect et de douceur, que je sentis tout mon penchant se réveiller. Ma frayeur fit place à la confiance. Sans blesser la modestie dans ma réponse, je ne me défendis que par les raisons générales de bienséance et d'honneur, qui ne me permettoient pas de recevoir ses soins sans l'aveu de mes frères. Loin de se plaindre de mes sentiments, il m'assura qu'il s'estimoit heureux de les trouver tels qu'il s'y étoit attendu ; et n'étant pas capable, me dit-il, d'aimer ce qu'il n'auroit point estimé, il me fit des serments de sincérité et de constance, dont il ne craignit point de prendre à témoin celui que nous venions adorer à l'église. Mais lorsque je lui répétai que j'étois dans la dépendance de mes frères, et que je ne savois rien mettre en

balance avec mon devoir, il m'avoua, d'un air chagrin, qu'une raison invincible le mettoit dans la nécessité de se contraindre ; que portant un nom connu dans le monde, et jouissant d'une fortune assurée, il se promettoit bien que mes frères ne le rejetteroient pas lorsqu'il m'offriroit ouvertement ses soins ; mais qu'il étoit forcé, par un motif qui lui feroit honneur un jour à leurs propres yeux, de les tenir pendant quelque temps cachés ; qu'au nom de moi-même, et se proposant mon bonheur autant que le sien, il me conjuroit de les souffrir secrètement, et de régler, même avec toute la rigueur de ma vertu, la manière dont il devoit me les rendre.

Cette proposition, continua Rose, me parut si offensante, que le dépit que j'en eus me fit rompre aussitôt un entretien qui n'avoit duré que trop long-temps. Non, lui dis-je, je ne connois point les traités de cette nature, et mon devoir m'apprend à fuir lorsqu'on ose me les proposer. Nous étions à la porte de l'église, où la foule ne permettoit pas d'entrer aisément ; ce qui pouvoit me faire craindre qu'il ne continuât de m'entretenir malgré moi. Mais si cette raison avoit favorisé le goût que j'avois pris d'abord à l'écouter, elle me servit encore de prétexte pour remonter brusquement dans le carrosse qui m'avoit amenée, et pour me faire conduire dans une église plus éloignée.

J'étois si ému d'entendre Rose, que je ne pensois

point à l'interrompre. Toute la satisfaction, poursuivit-elle, que je ressentis d'avoir préféré mon devoir au penchant de mon cœur, ne me défendit pas d'une secrète amertume, lorsque je me demandai à moi-même en soupirant, pourquoi l'un étoit si malheureusement contraire à l'autre, et par quelle disposition du ciel les douceurs qui paroissent attachées à nos foiblesses sont plus sensibles que celles de la vertu. Les traits que je venois de voir m'étoient présents. Le son de la voix, le tour des expressions frappoient encore mes oreilles. Je trouvois un rapport si doux entre l'impression de mes sens et les mouvements de mon cœur, qu'après bien des réflexions je ne pus douter que le sacrifice que je venois de faire ne fût celui de tout mon bonheur. Cependant je fus soutenue par l'idée de mon devoir. Le bal de l'hôtel de Carnavalet, où je revis la cause de mes inquiétudes, ne changea rien à mes principes. J'évitai même de lui parler, et le regret de m'en éloigner n'eut point de part à la difficulté que je fis de vous suivre.

Je ne pus m'empêcher de demander ici à ma sœur pourquoi elle n'avoit pas du moins consulté Georges sur une aventure si singulière, et quelle raison elle avoit eue de lui en faire un secret. Il ne m'entretenoit, me dit-elle, que des espérances qu'il avoit conçues de me voir faire une fortune brillante. L'exemple de M. le duc de.... qui ne se rebutoit pas de toutes mes froideurs, lui faisoit croire qu'il me suffiroit de paroître à la cour, ou

dans les belles assemblées de la ville, pour m'attirer une foule d'amants. Je n'aurois pas eu la hardiesse de lui confesser l'inclination que je me sentois pour un inconnu. Vous m'avez accoutumée tous trois, ajouta-t-elle tendrement, à vous respecter comme autant de maîtres. Et revenant à son récit : Je pouvois donc me flatter, reprit-elle, d'avoir le cœur libre, mais il n'en étoit pas plus disposé à prendre d'autres engagements, dont cette aventure même m'avoit fait perdre le goût. Ainsi des Pesses et mylord Linch étoient peu capables de me toucher. Ce ne fut que ma soumission pour le conseil de mes frères qui me détermina successivement à les souffrir. Rappelez-vous l'inclination que j'avois pour la solitude, j'y prenois tristement plaisir à me retracer le bonheur auquel j'avois renoncé, et je me fortifiois dans mon indifférence pour les hommes, à mesure que je croyois m'endurcir contre le seul qui m'auroit su plaire. Cependant à peine sommes-nous arrivés à Paris, que la vue de mademoiselle de L.... dont vous m'avez procuré la connoissance, votre tendresse mutuelle, vos protestations d'amour et de constance, enfin votre bonheur dont j'ai été témoin, m'ont fait sentir plus que jamais qu'il manquoit quelque chose au mien. Je n'ai pu vous déguiser mes sentiments. Vous m'en avez arraché l'aveu par vos instances et vos caresses. C'est à cette funeste confidence qu'il faut attribuer tous nos malheurs. Quand la nécessité m'a fait prendre

le parti d'entrer dans ce couvent, j'en ai béni le ciel; et j'ai considéré que, pour une femme qui n'a rien à espérer de l'amour ni de la fortune, la retraite est un partage qui ne peut être choisi trop tôt. Je ne sais à quoi cette réflexion m'auroit portée, si dès le second jour de mon entrée dans cette maison je n'étois retombée dans de nouvelles peines par une aventure imprévue. On m'avertit qu'une personne me demande à la grille. Je me figure que c'est vous ou des Pesses. Mais imaginez-vous ma surprise, lorsqu'en ouvrant la porte de ce parloir j'aperçois mon inconnu. Peut-être devois-je me retirer. On est redevable aussi de quelque chose à la bienséance. Il est certain que je demeurai d'abord irrésolue, et qu'ayant remarqué mon embarras, il me fit des instances si respectueuses et si tendres, qu'elles eurent la force de m'arrêter. Sans m'apprendre comment il avoit découvert ma demeure, après s'être donné cent tourments inutiles pour la trouver pendant notre séjour aux Saisons, il me conjura de décider de sa vie, qu'il faisoit dépendre de la pitié qu'il me demandoit. Je fus attendrie de son air, où je crus démêler en effet de l'abattement et de la langueur. Cependant m'étant rendue maîtresse de ce sentiment, je ne balançai point à répondre que je me trouvois offensée d'une visite qui blessoit tous les devoirs, et que je ne recevois personne qui ne me fût présenté par mon frère. Je me tournai pour le quitter. Il se jeta à genoux. Ne désespérez pas,

me dit-il, un homme qui vous adore ; je n'ose vous vanter le prix de mon cœur, mais vous le connoîtrez... Quoi, interrompis-je, sans avoir pris la peine de vous expliquer avec mon frère? Cette réponse, qui m'échappa dans mon émotion, acheva de le consterner. Ah, s'écria-t-il, j'ai de si cruelles raisons de me taire, que vous les approuverez vous-même un jour ; mais elles finiront. Je ne vous demande que la permission de vous aimer, et l'espérance de l'être un jour de vous. Je renoncerai même à vous voir, je me ferai cette affreuse violence, si vous me flattez du moindre espoir pour un avenir qui ne peut être fort éloigné. Ne voyant rien dans ces instances qui pût m'engager à une composition honorable, je le quittai sans répliquer, après l'avoir salué civilement. Il ne s'est pas présenté depuis à la grille. Mais ce matin même il m'est venu une lettre que j'ai ouverte avec précipitation, dans la seule pensée qu'elle pouvoit avoir quelque rapport à nos affaires. Quoiqu'elle soit sans nom, et que je n'aie aucune raison d'en connoître le caractère, j'ai reconnu aux premières lignes qu'elle venoit de lui. Il paroît informé, non seulement du malheur de Georges et du vôtre, mais du besoin même où je suis de mille choses nécessaires à la commodité de la vie. Il plaint mes peines en amant passionné ; et ce qu'il se propose uniquement, dit-il, étant ma tranquillité et mon bonheur, il me conjure d'accepter une maison toute

meublée, où je serai servie au gré de mes désirs, et où il me promet de ne me pas voir avant que ses affaires lui laissent la liberté de m'offrir sa fortune et sa main. Voyez si ma franchise est sans réserve : je ne puis vous cacher que cette apparence de désintéressement m'a touchée jusqu'au fond du cœur. J'ai versé des larmes sur mon sort, qui me condamne à rejeter les adorations d'un homme si aimable et si généreux. Je n'ai pu me défendre de lui faire du moins une réponse civile. En refusant ses offres, je lui fais espérer, par quelques termes vagues, que si ses affaires et les miennes peuvent s'éclaircir... enfin que si les justes difficultés qui m'arrêtent venoient à cesser...

Je vous entends, interrompis-je, pour soulager son embarras que je voyois augmenter. Voilà des apparences qui annoncent un amant extraordinaire ; et je vous reproche de ne m'avoir pas donné plus tôt ces lumières, qui auroient pu servir d'abord à me faire découvrir du moins son nom. Mais que faut-il penser, ajoutai-je, de ces raisons obscures qui l'empêchent de suivre ses désirs, et qui semblent lui faire même appréhender d'être connu ? Est-il si jeune qu'on puisse le croire gêné par l'autorité de sa famille ? Elle me dit que son âge ne devoit pas être fort au-dessous de trente ans. Auroit-il quelque procès, repris-je, quelque affaire d'honneur qui l'oblige de se cacher, ou peut-être quelque tache avec laquelle il n'ose paroître dans le monde ? Je remis ainsi devant les

yeux de Rose tout ce que la sagesse pouvoit lui faire craindre, moins pour combattre un penchant qui me paroissoit fortement déclaré, que pour observer la parole que j'avois donnée à des Pesses, en évitant du moins de prendre parti contre ses intérêts. Cette adresse me réussit. Rose, toute remplie de ces idées, ne pensoit qu'à me faire expliquer sur les premiers discours qui avoient été l'occasion de son récit. Elle m'embarrassa d'abord par ses instances; mais étant devenue moins pressante, lorsque je l'eus assurée que je ne connoissois point le nom de son amant, j'eus le temps d'arranger mes explications d'une manière qui n'étoit point capable de la chagriner. Je lui laissai même ignorer que je m'étois saisi de sa lettre, et j'observai dans tout le reste un tempérament dont elle fut satisfaite.

Cependant je souhaitois ardemment la fin de cette conversation, pour suivre l'espérance que j'avois de découvrir cet amant inconnu. A peine eus-je quitté Rose, que je mis deux hommes en garde à la porte du couvent, avec ordre d'observer si l'on venoit demander ma sœur, et de se détacher l'un ou l'autre pour venir sur-le-champ m'en avertir. De mon côté, je me rendis chez moi, où je n'étois pas sans espérance de recevoir une seconde visite de l'étranger que j'avois déja vu. S'il me refusoit d'autres éclaircissements, ma résolution étoit de le faire suivre, ou de prendre moi-même cette peine à toutes sortes de risques. Trois

jours d'attente et de vigilance continuelle ne m'ayant procuré aucune lumière, mon inquiétude ne fit qu'augmenter; et se joignant avec un autre embarras, qui étoit celui de la nécessité, que je commençois à craindre non seulement pour moi, mais pour Rose à qui des Pesses s'efforçoit en vain de faire accepter quelques nouveaux secours, je formai le dessein du voyage d'Irlande, pour venir réveiller votre tendresse et votre zèle. Je le communiquai à Georges et à ma sœur, qui l'approuvèrent. Des Pesses, à qui la mort de son père avoit fait différer son départ pour l'Allemagne, résolut de se mettre en chemin presqu'au même temps, dans l'espérance d'être à Paris aussitôt que moi, et de nous rejoindre avec d'heureuses nouvelles. Un ample héritage dont il se trouvoit le maître augmenta sa confiance et son zèle. Il me prêta cent pistoles, que je ne fis point difficulté de recevoir d'un ami. Rose s'obstina encore à refuser toutes ses offres, autant par la crainte de lui donner quelqu'avantage sur elle, que dans la pensée qu'elle pourroit se soutenir jusqu'à mon retour. Enfin je quittai Paris, tandis que des Pesses prenoit la route d'Allemagne.

Vous concevez, ajouta Patrice, que si je vous ai caché ces circonstances en arrivant à Killerine, c'étoit pour vous épargner des inquiétudes qui n'auroient rien changé au sort de ma sœur; et par rapport à moi, il étoit inutile alors de vous communiquer l'entreprise de des Pesses, comme

il le seroit encore aujourd'hui, si je ne me croyois obligé de faire entrer cette considération dans ma conduite. Hélas! reprit-il avec un profond soupir que cette réflexion lui arrachoit, que pensera-t-il de l'inconstance de mes résolutions, et de l'abîme où je me suis précipité! Mais si j'ai sacrifié à ma famille toute la tendresse et tous les liens de mon cœur, je n'en suis pas plus dégagé de la promesse que j'ai faite à mon ami. Je ne puis accorder à mylord Linch le consentement qu'il demande pour épouser Rose. Je ne le ferois pas au prix de ma vie, quand elle y donneroit le sien; bien moins sans doute lorsqu'il est question de faire violence à une sœur si chère. J'admire que Georges, dont je connois le caractère, ait pu se prêter à cette proposition. Et ne vous flattez pas, me dit-il encore, de lui faire perdre les sentiments qu'elle a pour son inconnu. Après m'avoir découvert le secret de son cœur, elle sera constante. Là-dessus il me pria de commencer par la mettre en sûreté contre les entreprises de mylord Linch, qui la tenoit comme assiégée; et si elle ne se portoit pas, comme il le craignoit, à repasser en Irlande avec moi, de l'engager avec douceur à rentrer pour quelque temps dans le meilleur couvent de Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris une certaine connoissance de ses affaires domestiques.

Il me communiqua aussi ce qu'il pensoit de la situation de Georges. Son affaire étoit trop récente, me dit-il, pour espérer que la cour ajoutât sitôt

quelque chose à l'espèce de faveur qu'il en avoit déjà reçue. Mais il vient un temps où toutes les offenses s'effacent par l'oubli ; et diverses personnes de considération paroissoient persuadées qu'à l'exemple du comte de R... il pourroit un jour sortir de ses fers, à condition de quitter la France, ou d'y demeurer sous un autre nom. On ne vous refusera point l'entrée de sa prison, me dit Patrice, et vous apprendrez de lui-même jusqu'où vos sollicitations lui seront nécessaires pour soutenir celles de ses amis.

Il étoit temps de finir un entretien qui pouvoit être nuisible à sa santé ; mais lorsque je lui parlai de mes derniers adieux, en lui promettant de lui épargner les importunités de mylord Linch : Arrêtez, me dit-il, d'un air attendri, et comme s'il eût remis à ce moment le soin de ses propres intérêts que d'autres réflexions avoient suspendu ; ne partez pas sans m'apprendre ce que vous direz de ma part à des Pesses ; vous le reverrez tôt ou tard à Paris. Que lui direz-vous lorsqu'il vous demandera ce qui me retient en Irlande, et pourquoi je ne suis point en France aussitôt que lui ? Que lui répondrez-vous, si, vous rendant compte de son voyage, il vous apprend qu'il a découvert la retraite de mademoiselle de L.... et qu'il m'apporte peut-être quelque nouveau témoignage de sa tendresse et de sa fidélité ? Comment justifierez-vous la fatale démarche où vous m'avez engagé ? car l'estime d'un honnête homme doit être

comptée pour quelque chose ; et lui qui sait par quels nœuds j'étois lié, se persuadera-t-il jamais que j'aie dû les rompre par des nécessités plus fortes que tous les engagements de l'honneur et de l'amour ? Le voyant pénétré de cette idée jusqu'aux larmes, je ne voulus point entrer dans de nouvelles discussions. Laissez, répondis-je, ces fausses idées de vos premiers engagements, et persuadez-vous que l'amour et l'honneur vous imposent des lois plus saintes et plus inviolables. Il me sera aisé de convaincre des Pesses que vous avez pris le parti du devoir ; et s'il a cherché vos intérêts dans le voyage d'Allemagne, il se réjouira de les voir assurés par des voies plus honnêtes et plus courtes. J'exigeai enfin que, sans se livrer davantage à des regrets aussi honteux qu'inutiles, il me laissât donner le reste du jour aux préparatifs de mon départ. Ma satisfaction, ajoutai-je, auroit été de vous accompagner jusque dans vos terres ; mais je vous laisse entre les mains d'une épouse dont la tendresse n'attend point le secours de la mienne ; et tout abattu que je vous vois de votre fièvre, je la crois peu dangereuse, et je pars sans inquiétude. S'il reste à Rose un peu de docilité pour mes conseils, vous ne vous plaindrez pas que nous soyons trop lents à vous rejoindre.

Je fis appeler Sara et Dilnick, qui avoient eu l'attention d'ordonner que nous ne fussions pas interrompus. Leur ayant déclaré que j'étois résolu de partir le lendemain, nous réglâmes de concert

que Patrice prendroit le nom de mylord N... c'est-à-dire, celui qui étoit attaché depuis plusieurs siècles au chef de notre maison. Il n'étoit point à craindre que Georges, qui ne pensoit point à s'établir en Irlande, vînt jamais leur disputer ce titre, et je comptois d'obtenir son approbation en arrivant à Paris. Je saluai Sara par le nom de son mari; et le soin que j'eus de disposer favorablement l'esprit de mylord Linch ayant délivré Patrice des importunités qu'il redoutoit, je me trouvai assez libre après tant d'agitations pour n'être plus occupé que de mon voyage.

FIN DU PREMIER VOLUME

872373

X-
95